37561/A

547
US

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b22022752

LES SECRETS

DE

LA GÉNÉRATION

LES
SECRETS DE LA GÉNÉRATION
Comprenant l'Art de procréer à volonté
DES FILLES ou DES GARÇONS
et autres secrets.

33592

LES SECRETS

DE LA

GÉNÉRATION,

OU

L'art de procréer à volonté des filles ou des garçons, de faire des enfans d'esprit, de les orner du don de la beauté, de les avoir sains et robustes; précédés de la description des parties naturelles de l'homme et de la femme, avec l'indication de l'usage particulier de chacune d'elles; terminé par l'exposition des moyens propres à se conserver une grande puissance en amour jusqu'à l'âge le plus avancé;

PAR M.-J. MOREL DE RUBEMPRÉ,
Docteur-Médecin de la Faculté de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes;

HUITIÈME ÉDITION.

SUIVIS DE

L'ART D'ÊTRE MÈRE

SANS LE CONCOURS DES HOMMES;

TRADUIT D'ABRAHAM JOHNSON.

Bruxelles,

CHEZ LANGLET ET PRODHOMME, LIBRAIRES,
RUE DE LA MADELEINE, N° 87.

1834.

WELLCOME
MEDICAL
LIBRARY

Discours préliminaire.

Ainsi que me l'a pleinement démontré mon immense pratique dans le traitement des affections génitales et secrètes, il est peu de questions parmi celles dont s'occupe le bel art du divin Hippocrate, aussi dignes d'exciter vivement notre intérêt et de piquer notre curiosité, que l'important sujet des actes qui ont pour but la procréation de nouveaux êtres et l'éternisation des espèces. La philosophie naturelle, la morale, la santé publique et privée, la curiosité, et cet attrait irrésistible des délicieuses jouissances attachées à l'union intime des sexes, y trouvent également une source féconde en observations subli-

mes, et en préceptes intéressant au suprême degré le bonheur de tous.

L'esprit n'est-il pas frappé d'étonnement, à la vue de cette haute perfection des organes sexuels chez l'un et chez l'autre sexe, organes qui, par leur contact, leur action et émission réciproques, vont faire naître d'une matière entièrement inerte par elle-même, des individus jouissans de la triple propriété d'agir, de sentir et de penser? Quoi de plus admirable que cette merveilleuse puissance dont jouit l'homme de faire surgir du néant des êtres qui devaient y être éternellement plongés, puissance qui semble, pour ainsi dire, le faire marcher l'égal du Créateur universel!

Quel attrait n'a point pour le véritable observateur la contemplation de cette révolution, dont l'économie entière, et notamment l'appareil sexuel, deviennent le théâtre chez le jeune homme et chez la jeune fille, lorsque, appelés à remplir bientôt ces fonctions auxquelles l'un et l'autre sont redevables de leur existence, ils offrent les curieux phénomènes de la brillante époque de la puberté! cette image du plus riant printemps, ce temps des douces illusions et du plus parfait bonheur, phase de la vie sur laquelle s'exerça d'une manière si enchanteresse l'éloquente plume de l'immortel comte de Buffon! De quelles tristes

pensées, au contraire, ne vient point accabler l'ame, la considération des progrès décroissans de notre périssable machine, lorsque, dans l'hiver de la vie, l'impitoyable Parque vient nous transmettre l'ordre irrévocable de céder à une génération nouvelle notre place, ainsi que ces attrayantes voluptés qui ont fait le charme de notre courte existence ?

A ces pensées philosophiques s'en joignent d'autres d'un ordre moins élevé et bien autrement tendres. Deux cœurs se confondant en un seul, pour travailler de concert à leur félicité mutuelle, et à fournir à la patrie des bras capables de la défendre énergiquement contre ses agresseurs ! Cette communauté de vues, de sentimens et d'intérêts si propre à parsemer de fleurs la mer orageuse de la vie ! Une famille florissante, aimante autant qu'elle est chérie, formée à la vertu dès ses premières années, et s'élevant par nos soins éclairés pour notre propre bonheur et celui de l'état! Des enfans adorés venant apporter à nos derniers et pénibles instans les douces consolations de l'amour filial ! Ah ! qu'elle est triste la fin de celui qui, forcé de rentrer pour jamais dans l'horreur du néant, se trouve poursuivi de l'affreuse pensée de voir se perdre avec lui ses biens, sa mémoire, son nom et souvent jusqu'à ses bienfaits!

Chez les êtres que guide le seul instinct, l'accouplement des espèces toujours a lieu selon les vœux de la nature, et il ne peut en résulter que des individus aussi parfaits que le comporte l'économie animale. Combien il est loin d'en être ainsi chez les hommes réunis en corps social! Que de circonstances sont susceptibles de venir jeter le trouble dans leurs facultés physiques et morales! Boissons enivrantes, alimens incendiaires, passions désordonnées, usage meurtrier des plaisirs sexuels, etc., etc. De là, les irrégularités et la perversion du travail menstruel, des avortemens mortels, l'épuisement prématuré, des alliances incompatibles et monstrueuses, des familles dégénérées, de nombreuses affections syphilitiques, etc., etc. L'hygiène de la génération vient éclairer les sexes du flambeau salutaire de ses préceptes conservateurs, et conjurer l'orage des maux affreux qui planent sur leurs têtes, maux nombreux qu'il nous serait impossible de faire connaître ici, mais que nous essaierons d'exposer amplement dans le cours de ce traité.

Enfin, sous d'autres rapports, l'étude des fonctions génératrices promène agréablement l'esprit dans un vaste champ, offrant la plus riante perspective à l'imagination et à la curiosité, par les faits piquans, les beautés naturelles et les ques-

tions infiniment variées qu'elle présente à chaque pas que l'on y avance.

Tant de sujets intéressans occupent un rang si élevé parmi les connaissances humaines, touchent de si près à nos plus chers intérêts, et sont si fréquemment agités dans tous les cercles de la société, qu'il serait, pour ainsi dire, honteux pour qui que ce soit de n'en pas posséder au moins une notion superficielle. Ainsi, en attendant que je puisse mettre au jour mon grand Traité sur la *Génération universelle* *, ai-je cru rendre un véritable service à la portion de la société étrangère aux connaissances médicales, en publiant ce nouvel ouvrage, dans lequel seront brièvement et clairement exposées les connaissances relatives à la génération qu'il importe de posséder à quiconque parcourt ou se propose de parcourir la carrière de l'union sexuelle.

Toutes ces questions sont réunies sous six chefs principaux, dont les matières seront assaisonnées des digressions les plus instructives et les plus curieuses pour mes lecteurs.

La première section comprend l'*histoire anatomique des parties génitales*, tant chez la femme

* Il a paru depuis ; il se trouve chez Voglet, imp.-lib. à Bruxelles, sous le titre : *De Code de la Génération universelle.*

que chez l'homme, avec l'indication des usages spéciaux et généraux auxquels chacune d'elles est destinée.

Dans la seconde, seront exposées les théories de M. Millot et de plusieurs autres auteurs distingués sur l'*art de procréer à volonté des filles et des garçons.*

La troisième s'occupera des *moyens de transmettre aux enfans l'étincelle de l'esprit et même du génie*, tant en les procréant que par l'excellence de leur éducation morale et physique.

Nous exposerons, en quatrième lieu, *les préceptes les plus importans à observer, pour n'obtenir que des générations ornées du don attrayant de la beauté physique et morale*

L'art de ne fournir à la patrie que des enfans sains et robustes sera exposé en cinquième lieu.

Enfin, nous terminerons cet ouvrage par l'exposition des *moyens les plus propres à se ménager jusque dans l'hiver de la vie, cette délicieuse aptitude à la propagation*, source de tant de voluptés suaves, et que tant de circonstances fâcheuses sont susceptibles de ravir à l'homme même parvenu à peine au printemps de son existence.

Voyez la table à la fin de l'ouvrage.

LES SECRETS
DE LA GÉNÉRATION.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DES PARTIES GÉNITALES CHEZ L'HOMME ET LA FEMME.

La connaissance des organes de la génération est indispensable à quiconque veut acquérir une notion tant soit peu exacte de cette fonction. Comment, en effet, concevoir le mécanisme de machines dont on ignore la composition? L'on sentira facilement que tout traité sur l'une des branches de la médecine devrait toujours être précédé d'une description anatomique suffisante pour l'intelligence du jeu des fonctions de l'économie animale, de leurs affections et de leurs diverses modifications par les agens thérapeutiques. Cette précaution devient surtout indispensable quand l'on consacre ses veilles à cette portion de la société étrangère aux connaissances médicales. Si les différens auteurs qui traitèrent de semblables sujets avaient toujours adopté cette marche, en même temps qu'ils auraient donné une utilité réelle à leurs ouvrages, ils auraient évité de transmettre à leurs lecteurs des demi-connaissances presque toujours plus dangereuses que l'ignorance même la plus absolue.

Quelque arides et quelque fastidieuses que l'on juge les descriptions anatomiques en général, nous avons l'espoir d'attacher le plus vif intérêt à celle que nous allons donner des organes qui concourent à la propagation de l'espèce humaine, vu la clarté, la brièveté que nous y apporterons, et vu surtout la nature du sujet, qui a pour l'homme comme pour la femme un attrait indicible qui les porte irrésistiblement à l'étude de tout ce qui se rapporte à cette belle partie de la médecine.

La nature commit le rôle de la réproduction des corps vivans à deux êtres essentiellement distincts l'un de l'autre, non-seulement sous le rapport de l'organisation des parties génitales, mais encore sous celui de l'organisation générale. L'on désigne ces deux êtres sous le nom de *sexes*, dont l'un mâle et l'autre femelle.

Ce n'est point seulement dans l'espèce humaine que la nature marqua ces différences d'organisation, mais encore chez les animaux et la plus grande partie des plantes. L'on sait, en effet, que les unisexuels et les hermaphrodites sont fort peu nombreux, tant parmi le règne animal que parmi le végétal, et presque toujours la nature imprime aux individus d'une même espèce des caractères tels qu'ils se trouvent doués d'organes différens et propres à agir l'un sur l'autre pour l'accomplissement du grand œuvre de la génération. L'amour, comme nous le verrons, est le puissant moyen que cette même nature met en jeu pour forcer tous les êtres vivans à se rapprocher et à contribuer au maintien de la jeunesse perpétuelle dans laquelle elle veut entretenir le monde.

Rien de plus attrayant que l'étude des phénomènes déterminés par l'organisation sexuelle, non-seulement chez l'homme, mais encore chez les animaux et les végétaux. La manière dont se trouvent conformés les différentes classes et espèces d'animaux, celle dont ils se rapprochent pour travailler à la propagation de leur espèce, le degré de leur puissance amoureuse, la durée et le mode du développement des rudimens de l'être futur, la manière dont il se trouve lancé dans la carrière de la vie, les amours des plantes, et une foule d'autres actions seraient autant de sujets dignes de nos plus sérieuses études, et capables de piquer vivement notre curiosité. Mais de si nombreuses questions ne sauraient figurer dans un ouvrage aussi minime que celui-ci, et nous le renvoyons à notre grand *Traité de la génération.* Nous allons donc nous borner ici à l'histoire anatomique des parties sexuelles de l'homme et de la femme, sans renoncer toutefois à faire dans le courant de l'ouvrage quelques applications des plus curieuses à l'histoire naturelle.

Quoique la femme paraisse tenir le premier rang dans le grand œuvre de la génération, sous le rapport du sentiment de l'amour, de la tendresse maternelle, du temps qu'elle porte dans son sein le fruit des plaisirs amoureux, plaisirs au-delà desquels expire le ministère de l'homme, enfin des douleurs cuisantes qu'elle éprouve pour le déposer au port de la vie, et souvent pour l'alaiter et diriger ses premiers pas chancelans, nous allons, pour nous conformer à un usage généralement

établi, commencer par l'histoire de la génération chez l'homme, après quoi nous procéderons à celle de la femme.

CHAPITRE II.

PARTIES SEXUELLES DE L'HOMME.

Le vulgaire et même les personnes instruites qui, le scalpel à la main, ne pénétrèrent point dans l'intérieur du corps humain pour poursuivre profondément l'étude des organes internes, ne voient absolument dans l'homme qu'une *verge* et que des *bourses*, pour adopter exactement les expressions les plus communes. Mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi : il existe chez lui des organes sexuels internes propres et accessoires, sans la connaissance desquels nul ne saurait concevoir la préparation, le trajet et l'éjection de la *liqueur spermatique* ou fécondante.

Néanmoins nous nous garderons bien d'établir de ces parties une distinction en *internes* et en *externes* : l'étude en doit être simultanée, attendu leur enchaînement et leur continuité parfaite. Quoique les premiers se trouvent dérobés à l'action de la vue, les gens du monde n'en acquerront pas moins une parfaite connaissance, par la description claire que nous allons en donner, et ce, sans qu'ils se trouvent nécessités de recourir aux dissections.

L'appareil génital de l'homme se compose de

deux parties principales, dont l'une (les *testicules*), destinée à préparer la liqueur nécessaire à la fécondation de la femme; l'autre (le *membre viril*), destinée à transmettre dans l'intérieur de la femme cette même liqueur élaborée par les testicules. Quoiqu'il soit en usage, dans les traités anatomiques, de commencer la description des organes sexuels par le membre viril, nous croyons devoir commencer par les testicules, comme étant l'origine et la cause première de toutes les autres actions génitales.

TESTICULES.

Les *testicules* (mot dérivé du terme latin *testiculus*), qui signifie *petit témoin*, sans doute parce que les anciens, ignorant leur véritable usage, n'ont vu en eux que des spectateurs et non de vrais auteurs du grand acte de la propagation), les testicules, dis-je, sont deux petites glandes de la forme d'un œuf, situées dans le prolongement de la peau du ventre connu sous le nom de bourses, composées de l'entrelacement de plus de cinquante mille petits vaisseaux, dits *séminifères*, lesquels ont pour usage de filtrer la liqueur séminale et de la déposer dans un canal unique, où ils aboutissent tous, et qui est connu sous le nom de conduit déférent.

Les nombreux milliers de vaisseaux séminifères qui entrent dans la composition des testicules, nous expliquent facilement la délicatesse extrême de ces organes, et la grande facilité avec laquelle ils se trouvent désorganisés par la moindre violence extérieure. Cette infinité de vaisseaux était

sans doute nécessaire pour donner à la liqueur spermatique une ténuité telle qu'elle pût traverser sans obstacle les conduits fins et étroits de la femme, et peut-être même le tissu des organes, comme le fluide électrique. La délicatesse des testicules se trouve protégée par la peau, et cinq membranes ou enveloppes, dont voici le nom, en procédant de l'extérieur au centre : 1° *la cellulaire*, 2° *le crémaster*, 3° *la fibreuse*, 4° *la séreuse*, 5° enfin, *la membrane propre* du testicule. Mais la connaissance parfaite de ces enveloppes n'étant pas indispensable à l'intelligence de notre ouvrage, revenons-en aux testicules.

Les testicules, comme nous venons de le voir, ont pour important usage de préparer cette liqueur blanchâtre connue sous le nom de *sperme* (mot grec, qui signifie *semence*), et sans laquelle la fécondation ne saurait s'effectuer.

Mais, me dira le lecteur, comment se prépare la liqueur spermatique? se confectionne-t-elle dans cette portion de la tête connue sous le nom de *cervelet*, pour aller s'amasser goutte à goutte dans une des parties de l'appareil sexuel? ou bien n'est-ce point un suc des alimens contenus dans l'estomac, et qui serait transporté de ce dernier organe vers l'appareil génital, par certains canaux situés entre l'un et l'autre? A cela, nous répondrons que les testicules seuls sécrètent la liqueur séminale, que l'estomac et le reste de l'appareil digestif ne prennent de part à cette fonction qu'en fournissant le chyle, qui se trouve ensuite changé en sang, qu'enfin le cerveau n'exerce ici d'autre

influence que celle qui résulte de la puissance de l'imagination, étant, comme l'on sait, le centre, non-seulement de cette dernière faculté, mais encore de toutes les autres opérations intellectuelles; conséquemment les glandes testiculaires ont une communication immédiate avec l'appareil circulatoire, qui leur fournit le sang nécessaire pour en extraire et en confectionner la liqueur dont il s'agit.

Ces moyens de communication sont les *artères spermatiques*, lesquelles prennent leur origine dans la grande *artère aorte ventrale*, passent par un trou oblique pratiqué au bas de chaque côté du bas-ventre, et vont se ramifier à l'infini dans la substance des organes testiculaires, qu'elles empreignent de la quantité de sang nécessaire à la confection de la semence. Le superflu du sang répandu dans les testicules, se trouve repris par des veines dites également spermatiques. Ce sont ces veines, ces artères et le canal déférent, qui forment ces deux cordons qui semblent suspendre les testicules dans les bourses, et d'où ils se rendent dans le bas-ventre par les deux ouvertures dont nous venons de parler.

Après cette petite digression sur la préparation de la liqueur séminale, reprenons la description anatomique de l'appareil sexuel mâle par le canal déférent. Il est, comme nous l'avons dit, la continuation des vaisseaux séminifères, lesquels déchargent dans son sein la liqueur séminale, à mesure qu'elle se confectionne. Il s'étend des testicules aux vésicules séminales, et a pour

usage de transporter la semence de ces derniers organes aux vésicules, ainsi que son nom l'indique (*conduit* ou *canal qui emporte.*)

L'on sait qu'il est certains animaux chez lesquels la liqueur fécondante ne se sécrète que pendant l'acte sexuel. Le chien nous offre cet exemple; aussi le voyons-nous prolonger infiniment la copulation, et ne quitter la femelle que quand le sentiment intime de sa faiblesse lui en fait un besoin impérieux : la raison en est que cet animal n'offre aucun réservoir propre à contenir la liqueur spermatique Cette disposition n'est qu'une exception dans la nature, et la généralité des animaux présente des vésicules destinées à tenir la semence en réserve, à mesure qu'elle se prépare par les organes testiculaires. Chez l'homme, ce sont *deux petites poches situées dans le bas-ventre, l'une à droite et l'autre à gauche.* Leur forme, ainsi que leur nom l'indique, est celle d'une vessie, ayant conséquemment, un fond large et une extrémité étroite. Le fond, qui est situé en arrière en dehors, et en haut, présente, après l'âge de la puberté, environ six ou sept lignes de longueur, et deux ou trois d'épaisseur; l'extrémité étroite, dirigée en avant en dedans et en bas, offre l'apparence d'un tube assez étroit, et reçoit le canal déférent à angle aigu; leur longueur totale est de deux ou trois pouces.

L'on voit, d'après ce que nous avons déjà exposé sur l'organisation de l'appareil sexuel, que c'est des vésicules séminales que part toute la

liqueur que l'homme fournit dans l'instant de la jouissance. Pour cette fin, la nature établit entre elles et le canal dont se trouve percé le membre viril, un moyen de communication, lequel consiste en deux *canaux* dits *éjaculateurs* et dont voici la disposition.

Ce sont deux conduits membraneux plus étroits en avant qu'en arrière, longs d'un pouce environ, situés dans le bas-ventre, l'un à droite et l'autre à gauche, et servant à porter directement la liqueur séminale dans le canal de l'urètre. Ils naissent des extrémités internes réunies des canaux déférens et de la portion tubulaire des vésicules séminales, se dirigent en avant et en dedans, traversent la glande prostate, et viennent s'ouvrir dans le canal de l'urètre par deux orifices étroits, situés en avant et sur les côtés du *verumontanum*, ou de ce tubercule charnu qui s'oppose au passage de la semence vers la vessie, et la force de se diriger vers l'extrémité externe du canal de l'urètre, lors de l'éjaculation.

La *prostate*, dont nous venons de parler, est un organe glanduleux unique, du volume d'une noix à peu près, de couleur grisâtre, d'un tissu ferme et serré, de forme conique, dont la base, ou grosse extrémité tournée en arrière, embrasse le col de la vessie, et dont le sommet, ou petite extrémité, se porte en avant, autour du commencement du canal de l'urètre.

Disséquée avec soin, la glande prostate offre dans son tissu, dont la nature est d'ailleurs difficile à déterminer, une foule de petits corps ar-

rondis et creux, dits *follicules* ou *cryptes muqueux*, lesquels contiennent un liquide visqueux et blanchâtre. De ces corps, qui ne sont rien autre chose que des petites glandes secondaires, partent de très-petits conduits sécrétoires, lesquels viennent, au nombre de dix ou quinze, s'ouvrir dans le canal de l'urètre, sur les côtés et à la surface même du *verumontanum*, pour y déposer la liqueur préparée par la prostate, ainsi qu'il est facile de s'en assurer, en comprimant cette glande, puisqu'alors on voit suinter abondamment le liquide par les dix ou quinze orifices correspondans au nombre égal des conduits excréteurs.

Les usages de ce fluide sont de lubrifier le canal de l'urètre, de favoriser la sortie de la semence et des urines, et de prévenir ainsi la trop vive excitation de la muqueuse urétrale, laquelle fournit à son tour une certaine quantité d'un liquide analogue, par les cryptes muqueux dont elle est parsemée.

C'est de ces cryptes muqueux que sort la liqueur limpide que rendent les enfans par la masturbation, les vieillards privés de toute énergie testiculaire, les castrats, et les hommes puissans dans les instans qui précèdent la jouissance, ou dans une forte érection. L'on sait que ce liquide est tout-à-fait impropre à la fécondation, et que néanmoins la sécrétion et émission trop abondante n'en est pas moins propre à jeter l'homme dans l'épuisement.

MEMBRE VIRIL, OU VERGE.

La verge est un organe allongé, érectile, prismatique dans l'état d'érection, cylindroïde dans l'état de mollesse, situé à la partie antérieure, moyenne et inférieure du bas-ventre, au-devant et au-dessous du *pubis*, et doué de la double fonction de transmettre au-dehors les urines et la liqueur spermatique.

Le mot verge dérive du terme latin *virga*, *verge*, baguette, à cause de la forme cylindrique de cet organe, hors le temps de l'érection. Il est encore désigné sous le nom de *membre*, pour le distinguer des quatre autres extrémités du corps; *organe proprement dit*, pour indiquer que c'est la partie par excellence, celle par laquelle les autres existent; membre *génital*, du mot latin *genitalis*, lequel dérive lui-même d'un autre mot grec γενεσις, *origine*, *génération*, pour exprimer le rôle important qu'il joue dans la reproduction; membre *viril*, tant parce qu'il dénote le sexe mâle, que parce qu'il devient l'indice de la virilité, lorsqu'il jouit de sa pleine et entière fonction, du terme latin *vir*, qui signifie *homme fait*, *sexe mâle*.

Il est connu en latin sous les noms de *virga*, *membranum*, *virga genitalis*, *virile membrum*, pour les raisons ci-dessus énoncées : *mentula*, diminutif de *mentum*, petit menton, à cause de sa forme saillante, comparée grossièrement à un menton fort allongé; *penis*, qui signifie *queue*, à cause de la ressemblance de cet organe avec la

queue de certains animaux ; *veratrum*, nom générique de la plante connue en français sous le nom *d'ellébore vérâtre*, soit à cause de la ressemblance de la verge avec la racine de l'ellébore blanc, laquelle est pivotante, allongée, charnue, de couleur brune comme la peau de la verge, parsemée de fibrilles, comme l'est cet organe de poils dans sa partie postérieure, offrant des tubercules, comme le membre viril des testicules ; soit à cause de la ressemblance du même organe avec la tige de cette espèce, qui est dressée, lisse, et sillonnée comme le membre en érection ; soit enfin pour indiquer que le membre viril est un véritable poison pour qui l'exerce avec excès :

Præterea nobis veratrum est acre venenum.
LUCRÈCE.

Les Grecs désignent le membre génital sous le nom de σαθη, du verbe σαθεινω, je réchauffe, je tiens chaud, à cause de la grande chaleur qu'offre ordinairement cet organe ; πέος, de πεξις, l'action de pousser, de frapper, à cause du mode de l'action de cette partie pendant l'acte sexuel; σαυριον, qui signifie *javelot* ou *pique*; ταυρος, signe du Zodiaque, par allusion à la transformation de Jupiter en taureau, pour enlever Europe, fille d'Agénor, de ταυροω, je viole une femme.

La forme, la solidité, les dimensions et la direction de la verge varient selon qu'elle est ou non en état d'érection. Dans le second cas, elle est cylindroïde, molle, courte, pendante au-devant des bourses au-devant desquelles elle fait

une courbe dont la concavité est tournée en arrière; dans le premier état, elle acquiert une forme prismatique, devient ferme, solide et se dresse contre le ventre. Jaloux d'étudier toujours la nature dans son beau, c'est dans ce dernier état que nous allons faire l'histoire de cet organe. Commençons par la conformation extérieure. Nous avons à examiner quatre faces, dont une antérieure, une postérieure et deux autres latérales; enfin, une base et un sommet.

1° *Face antérieure.*—Elle est dirigée en avant et en bas, est légèrement convexe et présente dans toute sa longueur une saillie moyenne et arrondie, qui correspond au canal de l'urètre. Deux gouttières longitudinales bornent de chaque côté la saillie urétrale

2° *Face postérieure*, autrement dite *dos de la verge.*—Celle-ci est légèrement concave, et dirigée en arrière et en haut. L'on voit ramper tout le long de sa partie moyenne une artère et une veine dites *dorsales* par la plupart des anatomistes, et *superficielles* par M. le professeur Chaussier.

3° et 4° *Faces latérales*, ou *bords.*—Elles sont arrondies et correspondent aux corps caverneux.

5° *Base* ou *extrémité postérieure et inférieure*, ou bien, enfin, *racine de la verge.* — Elle est tournée en arrière et en bas et prend attache, par deux branches, aux os *ischium*, ou à ces saillies osseuses sur lesquelles nous reposons quand nous sommes assis.

6° *Extrémité antérieure*, ou *tête de la verge.*

—Elle est dirigée en haut et en avant, tantôt nue et tantôt recouverte par le prépuce, et présente l'orifice externe du canal de l'urètre, ou *fosse naviculaire*.

Telle est la confection externe du membre génital. Passons actuellement à sa composition interne, laquelle offre à notre étude la peau qui la recouvre et dont le prolongement en haut forme le prépuce; les corps caverneux ou érectiles, qui le constituent dans la plus grande partie de son étendue; le canal de l'urètre, qui les sépare; l'épanouissement en haut de ce canal, pour former le gland; les artères, qui viennent lui apporter les matériaux de son entretien et de sa force; les veines, qui en rapportent le sang superflu; les vaisseaux lymphatiques, ou absorbans, qui y déposent et y pompent certains fluides; enfin, les muscles qui lui impriment les mouvemens dont il est susceptible.

Peau. — Elle n'est que la continuation de celle qui recouvre les parties circonvoisines, devenue plus mince, plus délicate, plus lâche, plus extensible et plus brune. Elle offre en bas seulement quelques poils obliquement implantés en avant et dont le tiraillement peut faire éprouver des douleurs plus ou moins sensibles par une introduction trop brusque et trop profonde dans un vagin tant soit peu étroit, douleurs qui coïncident avec celles que ressent alors la femme dans le col de la matrice, laquelle partie, comme l'on sait, s'irrite, s'enflamme et peut dégénérer en cancer par de semblables percussions trop fré-

quemment répétées. Cette peau est unie aux corps caverneux par une couche de tissu cellulaire qui devient d'autant plus ferme qu'on l'examine plus près du tissu érectile, et dans laquelle il ne s'amasse jamais de graisse, dont la trop grande abondance, en donnant au membre viril une grosseur disproportionnée aux diamètres du vagin aurait pu gêner et même empêcher totalement l'acte de la reproduction. Aussi, quelque embonpoint qu'acquière un homme, cet organe conserve-t-il toujours le même volume. L'on aperçoit dans les différentes couches dont elle est formée, et surtout en avant, de petites glandes dites sébacées, dont l'usage est de préparer un liquide onctueux destiné à faciliter le glissement de cette partie contre les vêtemens et autres parties environnantes, et à en prévenir ainsi l'excoriation.

Prépuce. — La peau de la verge envoie ordinairement sur le gland un prolongement cutané, désigné sous le nom de prépuce (de *præ*, en avant, et de *puto*, je coupe; à cause de la coutume qu'ont les Juifs de couper cette partie). Cet appendice est formé de deux couches, dont l'une *externe*, ou *cutanée* et l'autre *interne*, ou *muqueuse*, nullement adhérentes; elles peuvent facilement se dédoubler lors de l'introduction du pénis dans le vagin, et permettre ainsi le contact immédiat du gland avec les parties internes de ce canal, contact qui, en vertu de l'exquise sensibilité dont est douée cette partie du membre, rend la sensation amoureuse infiniment plus vive et plus suave: La muqueuse qui la tapisse intérieurement

prépare une espèce d'huile, laquelle tenant le gland dans une humidité continuelle, entretient son extrême sensibilité et prévient les douleurs qu'occasionnerait infailliblement une trop grande sécheresse.

La même peau forme à la partie antérieure et moyenne du gland une espèce de repli, de forme triangulaire, aplati transversalement, auquel on a donné le nom de *frein* ou de *filet* de la verge, à cause, de sa ressemblance avec celui de la langue. Dans les grands efforts pour rompre le sceau de la virginité, ce repli peut, par les tiraillemens dont il devient le siége, occasioner des douleurs plus ou moins vives, se déchirer et se rompre entièrement, accident qui n'entraîne aucun danger, et qui ne demande pour tout traitement qu'un repos de quelques jours.

Corps Caverneux. — C'est un corps allongé, spongieux, situé entre le gland et les os ischium auxquels il s'implante par deux branches, susceptible de l'espèce de congestion sanguine connue sous le nom d'érection, et destiné à donner ainsi au membre la solidité sans laquelle ne pourrait s'effectuer l'acte de la reproduction. Nous lui distinguons une extrémité postérieure et inférieure, une antérieure et supérieure, une face antérieure et une autre postérieure; car nous supposons toujours le membre en érection, état sans lequel toutes les parties qui le composent sont infiniment moins prononcées et moins faciles à observer.

1° *Extrémité postérieure et inférieure.* — Elle

offre deux branches, lesquelles naissent des os *ischium*, se dirigent en avant, en haut et en dedans, de manière à circonscrire un espace triangulaire où l'on aperçoit le canal de l'urètre et une plus ou moins grande quantité de tissu cellulaire, tant soit peu graisseux, tout-à-fait en bas, se rapprochent, se réunissent et même se confondent en un corps unique, ainsi que l'ont démontré Sabatier, Chaussier et Roux.

2° *Extrémité supérieure et antérieure.* — Elle représente un cône tronqué obliquement, lequel s'unit à la base du gland.

3° *Face antérieure.* — Elle est dirigée en avant et en bas, et offre dans toute sa longueur une large gouttière qui reçoit le canal de l'urètre.

4° *Face postérieure.* — Elle offre un sillon longitudinal peu profond, qui reçoit les artères et veines dorsales du membre viril. L'enveloppe propre du corps caverneux donne naissance, tout-à-fait en arrière de cette face, à un faisceau fibreux et quelquefois semi-fibreux et semi-musculaire, de forme triangulaire, aplati de dehors en dedans, lequel va s'attacher à la partie inférieure de la symphyse du pubis, et est connu sous le nom de *ligament suspenseur* de la verge.

Le corps caverneux est entouré d'une membrane fibreuse fort solide et d'un blanc opaque, de la face interne de laquelle part une foule de filamens cellulaires, qui, par leurs nombreux entrecroisemens, forment un nombre infini de petites cellules dans lesquelles rampent une infinité de ramuscules artérielles, veineuses, et pro-

blablement nerveuses, et lymphatiques. C'est de l'état de turgescence de ce lacis vasculaire et de l'accumulation du sang dans les cellules, que résulte l'état connu sous le nom d'érection.

C'est surtout dans l'âge de la virilité que le tissu spongieux ou érectile existe en plus grande quantité et est susceptible d'érection. Néanmoins, il s'observe dans les autres périodes de la vie, et peut se durcir sous l'influence de certains stimulans. A peine l'enfant est sorti du sein de la mère, que son membre est susceptible d'un tel gonflement, et qu'il ressent des sensations agréables du moindre attouchement. Les effets de semblables attouchemens sont toujours par la suite des plus fâcheux pour la santé des enfans qui y ont recours : en même temps qu'ils retardent singulièrement l'accroissement, ils déterminent presque toujours une puberté précoce, d'autant plus funeste que le sujet n'a point encore acquis la vigueur nécessaire pour travailler à la propagation de l'espèce. De là, une vie entière marquée du sceau de la faiblesse. Depuis longtemps le vieillard se trouve hors le rang des propagateurs ! et il éprouve encore ces vaines érections : combien il serait alors dangereux de se livrer à leur impulsion, les plaisirs à cet âge avançant nécessairement l'heure du trépas.

Canal de l'urètre. — L'urètre est un canal membraneux, long de neuf à douze pouces, plus large qu'aucun des autres conduits excréteurs, lequel s'étend du col de la vessie au sommet du gland, où il se termine par une ouverture évasée,

dirigée de devant en arrière, laquelle a reçu le nom de *fosse naviculaire* (*navicula*, à cause de sa forme). Son usage est de porter au dehors l'urine et le fluide séminal.

On le divise en trois portions : 1° la portion *prostatique*, ainsi appelée, parce qu'elle plonge dans la glande prostate ; elle est longue de quinze à dix-huit lignes, et offre des parois fort minces; 2° la portion *membraneuse*, plus étroite que les autres, longue de huit à dix lignes, à parois également minces, et très-facile à sentir à travers la peau dans l'espace triangulaire formé par les deux racines du corps caverneux ; 3° la portion *spongieuse*, ainsi appelée, parce qu'elle est en contact avec le corps caverneux dans toute son étendue.

Le canal de l'urètre est spécialement formé par une membrane muqueuse : laquelle tapisse son intérieur et continue avec celle de la vessie, des canaux éjaculateurs, des conduits excréteurs de la prostate et des glandes de Cowper. Elle sécrète un liquide dont l'usage est de favoriser le passage des urines et de la liqueur spermatique. Une autre membrane, dite cellulaire, la renforce; elle n'offre rien de remarquable pour nous. Enfin, l'on observe dans les trois quarts antérieurs de cette membrane muqueuse, c'est-à-dire, dans la portion spongieuse, une couche de tissu caverneux et érectile, laquelle commence par un renflement désigné sous le nom de *bulbe de l'urètre*, et, qui, s'amincissant à mesure qu'il approche de l'extrémité de l'urètre, vient s'épanouir pour former le gland.

Gland. — Le gland (*glans*, fruit du chêne), autrement dit, *tête du membre viril*, offre l'apparence d'un cône aplati de devant en arrière, dont le sommet, dirigé en haut et en avant, présente l'orifice externe du canal urétral, ou *fosse naviculaire*, et dont la base, dirigée en bas et en arrière, s'unit au corps spongieux de l'urètre. Cette même base présente un rebord saillant, qui a reçu le nom de *couronne*. — La surface du gland offre une foule de papilles nerveuses, qui nous rendent raison de l'exquise sensibilité dont il est doué et en vertu de laquelle le moindre contact avec les sexes produit de si vives et de si électrisantes sensations.

Digression sur le gland et le prépuce. — Nous avons vu précédemment que le gland est tantôt recouvert par le prépuce, et tantôt à nu. L'on sait que la muqueuse du prépuce prépare un liquide onctueux, lequel mouillant continuellement le gland, entretient la vive sensibilité dont il jouit naturellement. Le gland, non revêtu de cette enveloppe, acquiert, par le frottement continuel contre les vêtemens, une dureté considérable qui amortit singulièrement cette extrême sensibilité. La conséquence naturelle de la présence ou de l'absence du prépuce est que les hommes dont le gland est habituellement recouvert doivent éprouver, lors du coït, des sensations infiniment plus vives que ceux qui l'ont à nu.

Mais tels sont les inconvéniens attachés à la première disposition : 1° autant les jouissances

sont vives, autant elles sont de courte durée; à peine le contact est opéré qu'il faut déserter l'objet affectionné. 2° La femme, par suite de cette trop prompte éjaculation, ne peut participer à la jouissance, et brûle encore quand tout est éteint chez l'homme; qu'est un semblable plaisir, quand l'objet que nous adorons ne partage pas nos ravissemens? 3° Dans le cas de gonorrhée (blennorrhagie), combien ne se trouve-t-on point exposé à ces étranglemens du gland connus sous le nom de *phimosis* et de *paraphimosis*, ainsi que nous l'avons si souvent remarqué par notre nombreuse pratique dans le traitement des maladies vénériennes? 4° Combien n'est pas rebutante l'humeur butyreuse fétide qui s'amasse ordinairement entre le gland et le prépuce dont il est recouvert!

L'homme, au contraire, dont le gland est habituellement découvert, prolonge infiniment l'acte propagateur, et en ressent presque toujours des sensations d'autant plus délicieuses que l'instant de l'éjaculation s'est fait plus long-temps attendre et qu'il voit l'objet caressé partager les mêmes transports qui l'animent. La pellicule endurcie qui recouvre le gland le met presque à l'abri de l'absorption du virus syphilitique. Il n'est nullement exposé au phimosis, dont la complication avec des chancres et la blennorrhagie, peut lui causer de si violentes douleurs et nécessiter même une opération sanglante. Si, pendant le cours d'une blennorrhagie, le gland devient le siège d'ulcères syphilitiques, ils res-

tent accessibles à l'œil et, conséquemment, plus faciles à guérir, par la facilité des applications topiques convenables. Enfin, il n'incommode et n'irrite point la femme par la présence d'une humeur âcre et fétide.

Artères, Veines, Vaisseaux lymphatiques et Nerfs. — Pour que les lecteurs pussent bien comprendre le nombre, le trajet et les ramifications des artères, des veines, des vaisseaux lymphatiques et des nerfs qui se distribuent dans l'appareil génital, il serait indispensable qu'ils eussent fait un cours complet d'anatomie. Mais comme la connaissance n'en est point du tout indispensable au but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, nous en renvoyons la description à notre grand *Traité de la génération*, dans lequel nous n'omettrons rien de tout ce qui a trait aux organes génitaux, à la reproduction de l'espèce et aux diverses maladies qui ont leur siége dans ces parties; qu'il nous suffise seulement de savoir que de la grande artère aorte ventrale partent des ramifications qui vont imbiber l'appareil sexuel du sang, pour servir à son accroissement, à son entretien et à l'exercice de ses fonctions; que des veines, suivant à peu près le même trajet que les artères, en repompent le sang superflu et désoxygéné pour le reporter au cœur, qui le chasse ensuite dans les poumons, où il se trouve revivifié par la respiration; que de nombreux vaisseaux blancs infiniment petits y pompent et déposent certains sucs, notamment le virus syphilitique, qui souvent n'a point d'autre

moyen de transmission d'une personne à une autre, enfin que des nerfs partis, tant du prolongement du cerveau que du grand sympathique, viennent s'y répandre abondamment et établir entre l'appareil sexuel et tout le reste de l'économie des liens d'une sympathie intime, en vertu de laquelle ils se transmettent leurs diverses sensasations avec la rapidité de l'éclair.

Muscles. — Les mouvemens dont la verge est susceptible s'exécutent à l'aide de dix muscles dont cinq à droite et cinq à gauche. Ce sont les *releveurs* de *l'anus*, le *sphincter* de l'anus, *l'ischio-caverneux*, le *bulbo-caverneux*, et le *transverse du périnée*. La connaissance parfaite n'en étant point ici indispensable, quoique fort curieuse, nous en renvoyons encore la description à notre *Traité de la génération*, où nous ferons connaître les différens modes d'action de chacun d'eux, et de la manière dont ils lancent la liqueur séminale dans les parties sexuelles de la femme.

Ici finit la description des organes sexuels chez l'homme. Il nous resterait à parler de leurs divers vices de conformation et des différentes maladies dont ils sont susceptibles; mais les ayant suffisamment traités dans notre *Véritable Médecine sans Médecin* et dans notre *Médecine de Vénus*, ou l'Art de se guérir des maladies secrètes, nous ne ferons que les indiquer ici. Ces affections sont au nombre de quarante-une principales; savoir : 1° *Absence des deux testicules*, 2° *Absence d'un seul testicule*, 3° *Sortie tardive des testicules*, 4° *Présence des testicules dans l'ouverture ingui-*

nale, 5° *Altération morbide de la semence*, 6° *Inflammation du testicule*, 7° *Chaude-pisse* (blennorrhagie) *tombée dans les bourses*, 8° *Douleurs syphilitiques testiculaires*, 9° *Sarcocèle*, 10° *Hydrocèle*, 11° *Tumeurs enkistées du cordon spermatique*, 12° *Spermatocèle*, 13° *Hématocèle*; 14° *Atrophie des testicules*, 15° *Testicules surnuméraires*. 16° *Satyriasis*, ou *irritation testiculaire*, 17° *Oblitération du canal déférent*, 18° *Dilatation variqueuse des veines spermatiques et scrotales*, 19° *Section du cordon spermatique*, 20° *Oblitération et inflammation des vésicules séminales et des canaux éjaculateurs*, 21° *Absence du verumontanum*, 22° *Priapisme, ou érections continuelles, fortes et involontaires*, 23° *Phimosis*, 24° *Paraphimosis*, 25° *Inflammation de la verge*, 26° *Carcinome de la verge*, 27° *Anévrisme des corps caverneux*, 28 *Longueur excessive du filet de la verge*, 29° *Absence du prépuce*, 30° *Inflammation du canal de l'urètre*, 31° *et* 32° *Hypospadias* et *épispadias*, ou ouverture non naturelle du canal de l'urètre ; 33° *Défaut absolu de verge*, 34° *Grosseur excessive de la verge*, 35° *Paralysie des muscles de la verge*, 36° *Obliquité de la verge*, 37° *Tortuosité de la verge*, 38° *Ossification de la verge*, 39° *Mortification de la verge*, 40° *Dyspermatisme* ou difficulté d'éjaculer; 41° *Anaphrodisie*, ou absence des désirs vénériens.

La connaissance des traités de ces diverses maladies est de la plus haute importance pour quiconque travaille à la propagation de l'espèce, non seulement à cause du danger qu'elles sont

susceptibles de faire courir aux personnes qui en sont atteintes et qui les négligent, mais encore parce que nous avons joint à la description claire et simple que nous en avons faite, de nombreux détails sur les moyens de les guérir promptement, sur leurs causes et sur la conduite à tenir pour s'en préserver.

CHAPITRE III.

PARTIES SEXUELLES DE LA FEMME.

La partie sexuelle de la femme, la plus digne de nos études par l'importance de ses fonctions, celle où se dépose et croît le produit de la conception, c'est-à-dire la *matrice* (en latin *uterus*), ne peut se voir qu'à l'aide des dissections, étant située profondément au milieu d'une cavité osseuse, résultant de la jonction de plusieurs os larges, et que l'on désigne sous le nom de *bassin*. De deux corps offrant la forme d'un œuf, situés hors le sein et sur les côtés de la matrice, c'est-à-dire, des deux *ovaires* ou *testicules féminins*, partent deux conduits étroits, dits *trompes utérines*, lesquelles ont pour usage de porter vers les ovaires la liqueur fécondante des œufs qu'ils renferment, et de rapporter ensuite le produit de la conception dans la cavité de la matrice, où il doit se développer. Ce dernier organe se termine inférieurement par un orifice (*orifice du col utérin*), lequel se continue avec un grand canal

connu sous le nom de *vagin*, vient s'ouvrir au centre des parties sexuelles externes, c'est-à-dire, de la vulve, et a pour usage de transporter dans le sein de la matrice la liqueur séminale qui y est déposée pendant l'acte sexuel. Enfin, lorsque le fœtus a acquis le degré de force nécessaire pour obtenir une nouvelle vie, deux organes semi-sphériques, situés au-devant et sur les côtés de la poitrine, les *mamelles*, lui fournissent un aliment d'une douceur appropriée à la délicatesse de ses organes, c'est-à-dire le *lait*.

Nous allons faire une description rapide de ces différens organes ainsi que de leurs usages particuliers.

BASSIN.

Le bassin est cette filière osseuse ouverte en haut et en bas, située entre la colonne vertébrale (*épine du dos*) et les deux cuisses, renfermant et protégeant la plus grande partie des organes génitaux et urinaires, ainsi qu'une portion des intestins ou boyaux. Cette filière osseuse est formée de quatre os, dont deux fort larges sur les côtés et en avant, connus sous le nom de *hanches*, deux autres en arrière qui sont le *sacrum* et le *coccyx*. C'est dans cette cavité, qui contient la matrice, que se développe le germe de la conception, c'est par son ouverture inférieure que doit passer l'enfant, lors de l'enfantement. De sa plus ou moins grande largeur, dépend la faculté ou la difficulté de l'accouchement.

VULVE.

La situation la plus favorable pour étudier fructueusement les parties sexuelles externes, est celle où la femme repose horizontalement sur la partie postérieure du tronc, les extrémités inférieures écartées ; alors l'œil se promenant de haut en bas, et d'avant en arrière, aperçoit les objets suivans : 1° *mont de Vénus*, où cette saillie couverte de poils, après l'âge de la puberté, et qui résulte en grande partie de la jonction des deux hanches en avant ; 2° une fente longitudinale, laquelle s'étend du mont de Vénus ou périnée, et qui a reçu le nom de *vulve*, de *valva*, qui signifie porte, parce que les deux replis membraneux connus sous le nom de grandes lèvres, qui la bordent de chaque côté, s'ouvrent comme les battans d'une porte, soit pour admettre le membre génital, soit pour laisser passer l'enfant, lors de l'accouchement. L'on voit que les comparaisons des anciens anatomistes étaient, en général, fort grossières.

Si ensuite l'on écarte les grandes lèvres, ou les battans vulvaires, de nouveaux objets s'offrent aux regards : 1° un tubercule plus ou moins dur et plus ou moins saillant, qui est le clitoris, ou siége de la volupté chez la femme : 2° deux petits replis membraneux, appelés *nymphes* ou *petites lèvres*, lesquels partent des parties latérales du clitoris, et vont se perdre dans le contour de l'orifice externe du vagin. Elles ont pour usage de présider au cours des urines, et de faciliter l'accouchement par leur dédoublement ; 3° un espace

triangulaire compris entre ces deux nymphes, et qui est le *vestibule;* 4° au fond de cet espace triangulaire, un petit orifice, terminaison externe du canal de l'urètre, et qui est désigné sous le nom de *méat urinaire;* 5° l'orifice externe du vagin, qui est fermé en partie, chez les vierges, par une petite membrane dite *hymen*; 6° enfin, entre l'orifice externe du vagin et la réunion des grandes lèvres en arrière, un petit enfoncement appelé *fosse naviculaire*. La réunion des grandes lèvres en avant est connue sous le nom de *commissure antérieure*, et celle en arrière, sous le nom de *commissure postérieure*, ou *fourchette*.

MONT DE VÉNUS.

Le mont de Vénus forme une saillie d'autant plus arrondie et plus douce que la femme a plus d'embonpoint et que le pubis est moins proéminent; chez les personnes très-maigres et à pubis fort pointu, il présente une saillie dont la dureté peut blesser celui de l'homme dans les percussions exercées pendant la copulation.

L'œil le contemple d'autant plus complaisamment qu'il offre une plus grande dose du système pileux. Chez certaines femmes; les poils y sont si nombreux et si longs qu'ils forment au-devant de la vulve une espèce de voile épais, qui la dérobe entièrement aux regards. Dans la femme, ces poils s'élèvent ordinairement moins haut sur le ventre que chez l'homme. Cependant il est certaines personnes qui en offrent jusqu'à l'ombilic, vers lequel ils forment une traînée de moins en moins

épaisse. J'ai eu occasion de traiter d'une affection syphilitique à la vulve, une personne du tempérament le plus ardent, dont non-seulement le pubis et les bords de la vulve, mais encore le ventre, les aines, le périnée, les bords de l'anus et les cuisses étaient recouvertes d'une prodigieuse quantité de poils; que l'on ne saurait mieux la comparer qu'à ces divinités demi-hommes et demi-boucs, que la mythologie nous fait connaître sous le nom de Satyres.

De même que certaines femmes offrent une excessive quantité de poils, de même il en est certaines autres qui en sont totalement dépourvues. J'en ai vu plusieurs à la fleur de l'âge qui n'en offraient *aucune trace*, et dont conséquemment les parties sexuelles externes s'offraient aux regards dans la plus parfaite nudité; quelque belle et quelque admirable que soit la structure de ces parties, cette circonstance est loin de produire sur l'imagination les puissans effets qu'il semblerait au premier aspect : la nature nue entraîne inévitablement un dégoût plus ou moins prompt et plus ou moins insurmontable. L'homme, pour qu'il puisse conserver long-temps ces douces illusions qui font le bonheur de sa vie, a besoin qu'on dérobe à sa vue les objets même les plus enchanteurs.

L'amant heureux qui veut l'être long-temps,
Fuit du soleil les rayons éclatans;
Dans un jour doux, ni trop vif, ni trop sombre,
La nudité veut pour gage un peu d'ombre.

. . . . . .

Redoutez donc le coup-d'œil hasardeux,
D'un examen fatal à tous les deux.

L'absence des poils sexuels, tant chez l'homme que chez la femme, n'est point toujours un vice de naissance; elle peut être le résultat de l'action de certains agens morbides (que M. Broussais me pardonne cette expression), et notamment du virus vénérien. N'a-t-on point vu, en effet, des personnes chez lesquelles la vérole, portée à un certain degré d'ancienneté, avait détruit les cheveux, les sourcils, les poils des organes sexuels, ceux des aisselles, etc. L'on désigne sous le nom d'*alopécie* cette forme de vérole, du terme grec αλωπηξ, renard, parce que cet animal est, dit-on, fort sujet à cette maladie.

Les poils féminins, comme ceux des hommes au reste, sont susceptibles d'une foule de nuances dans leur couleur, suivant les pays, les climats, les latitudes, les températures, les mœurs, les habitudes, etc. Dans nos pays, les couleurs principales sont le noir, le brun, le châtain, le châtain clair, le blond, le blond hardi, le rouge, le rouge de feu, le rouge-flamme, le roux. La couleur des poils sexuels, ainsi que leur abondance, sont en général fort analogues à celles des cheveux, des poils des aisselles et des autres parties du corps; leur abondance et leur couleur foncée dénotent en général une grande puissance génitale ou propagatrice.

La grande excitation et l'exercice fréquent des organes sexuels ont une influence marquée sur la

couleur des poils qui les ombrageut. La teinte rouge de feu est celle qu'ils acquièrent le plus communément par les grands excès. L'on sait que telle est ordinairement leur couleur chez les brunes, surtout lorsqu'elles se livrent aux plaisirs de l'amour avec cette ardeur et cette fréquence auxquelles elles sont habituellement portées par la nature de leur constitution.

PÉRINÉE.

Le mot *périnée*, dérive de deux mots grecs, πέρι, autour, et περιναιεῖν, habiter. C'est l'espace qui se trouve entre l'anus et la *commissure postérieure* des grandes lèvres. Il est fort petit chez la femme, et présente à peine un pouce de longueur. Différens muscles, de la graisse, la peau et une plus ou moins grande quantité de poils, après l'âge de la puberté, sont les parties constituantes du périnée. Il présente dans toute son étendue une ligne médiane qui le sépare en deux parties latérales, et qui a reçu le nom de ραφη, mot grec qui signifie *couture*. L'on sait que, faute d'être bien soutenue par la main d'un accoucheur habile, cette partie est très susceptible de se rompre en entier dans les accouchemens difficiles, et de confondre ainsi en un cloaque infect, le vagin et le fondement.

GRANDES LÈVRES.

Ce sont deux replis semi-cutanés et semi-membraneux, lesquels s'étendent de la partie inférieure du mont de Vénus, à l'extrémité antérieure du périnée. Leur face interne est tapissée d'une

membrane muqueuse d'autant plus rose (comme les autres parties génitales), que les femmes se sont moins livrées aux plaisirs sexuels. La face externe, qui n'est rien autre chose qu'un prolongement de la peau des cuisses devenue plus fine, se trouve recouverte d'une plus ou moins grande quantité de poils.

CLITORIS.

Le mot *clitoris* dérive du verbe grec χλιτορίζειν, chatouiller, titiller, à cause de la sensation vive que ressentent les femmes de la titillation de cette partie. C'est un organe saillant et plus ou moins allongé, situé à la partie moyenne et antérieure de la vulve. Comme le membre viril, avec lequel il offre la plus parfaite analogie, le clitoris est de nature spongieuse, s'insère par deux racines aux os ischium, et est soutenu, sous l'arcade du pubis, par un *ligament suspenseur* aplati transversalement; de plus, son sommet ou *gland,* est entouré d'un repli muqueux qui se continue sur les côtés avec les petites lèvres ou nymphes, et qui a reçu le nom de prépuce du clitoris. Cet organe, comme l'on sait, jouit de la plus exquise sensibilité, et forme le siége spécial de la volupté chez la femme.

NYMPHES.

Les *nymphes,* ou *petites lèvres,* sont deux replis membraneux, aplatis transversalement, et offrant assez de ressemblance avec la crête de certains oiseaux, naissant à droite et à gauche du clitoris, et allant se perdre d'une manière insensible

vers le contour de l'orifice externe du vagin. On les nomme *petites lèvres* par comparaison avec les *grandes,* étant, en effet, plus petites que ces dernières, du moins dans l'état ordinaire, car il est des femmes, notamment dans les pays chauds, qui les offrent d'une longueur de près d'un pied. Le nom de *nymphes* leur fut donné par les Grecs, de νυμφαι, divinités que la Mythologie fait présider au cours des fontaines et des fleuves, parce qu'elles furent considérées par eux comme destinées à diriger le cours des urines.

Comme le clitoris, les petites lèvres contiennent dans leur épaisseur une couche mince de tissu spongieux, érectile, reçoivent une grande quantité de vaisseaux et de nerfs ; aussi sont-elles susceptibles de se gonfler par certaines excitations et de faire ressentir des sensations voluptueuses. L'on sait combien les jeunes filles d'un tempérament précoce et non suffisamment surveillées par leurs parens, se complaisent à les tirailler et à les presser alternativement. Ces sortes de manipulations, comme l'abus des plaisirs sexuels, peuvent donner aux nymphes une longueur telle qu'elles dépassent le niveau des grandes lèvres, et gênent ainsi plus ou moins la marche par leurs frottemens douloureux contre les vêtemens.

MÉAT URINAIRE.

Le méat urinaire consiste en une espèce de bourrelet muqueux, percé à son centre d'une ouverture qui laisse échapper les urines, situé entre le clitoris en avant, l'orifice du vagin en

arrière, le prépuce *clitoridien* et les nymphes sur les côtés.

L'*urètre*, que cette partie termine en bas, est comme chez l'homme, un canal destiné à transmettre les urines de la vessie au-dehors. Mais il est beaucoup plus court que dans l'homme, puisqu'il n'offre qu'un pouce de longueur. De plus, il est susceptible d'une beaucoup plus grande dilatation, circonstances qui expliquent la rareté des rétentions d'urine chez les femmes.

MEMBRANE HYMEN, OU SCEAU DE LA VIRGINITÉ CHEZ LES FEMMES.

Hymen, vient du mot grec, υμην, qui signifie *mariage*, *chant nuptial*, *membrane*, *pellicule*, etc. C'est un repli formé par la muqueuse vulvaire au-devant de l'entrée du vagin, qu'elle ferme en partie, présentant tantôt la forme d'un croissant, tantôt celle d'un cercle, d'autres fois celle d'une parabole.

Au déchirement de cette membrane par le membre viril ou autre objet, succèdent deux, trois, quatre, cinq ou six tubercules saillans, arrondis ou aplatis, d'autant plus fermes et plus vermeils que la femme est plus jeune, qu'elle a moins usé du coït, et qu'elle a fait moins d'enfans : on les appelle *caroncules myrtiformes* (*petits morceaux de chair en forme de myrte*) à cause de la ressemblance que l'on a cru trouver entre ces appendices et les feuilles de ce végétal.

Dans l'état ordinaire, la membrane ne forme au-devant de l'orifice vaginal qu'une cloison in-

complète et peu résistante, laquelle ne s'oppose nullement à l'écoulement des règles, et qui se brise facilement par les premières approches de l'homme; elle peut être tellement prolongée en avant et offrir une telle ténacité, que le vagin n'offre qu'une très-petite ouverture, suffisante, il est vrai, pour l'écoulement du sang utérin, mais présentant un obstacle invincible tant à l'introduction du membre viril dans ce canal, qu'à la sortie de l'enfant, et qu'alors il faille recourir à l'instrument tranchant pour le lever.

La stérilité n'est point une suite nécessaire d'une semblable disposition, puisqu'il est démontré que la matrice jouit de la faculté de pomper la liqueur spermatique répandue sur les parties externes de la génération. *Une demoiselle*, dit Baudeloque, *permit à son amant d'épancher la liqueur séminale sur les parties externes de la génération, cependant elle conçut, et, arrivée à l'époque de l'accouchement, ne put être délivrée qu'à la faveur de l'incision d'une membrane épaisse qui fermait l'entrée du vagin et présentait un étroit pertuis par lequel on eût à peine introduit la tête d'une épingle.*

Il peut arriver que la membrane hymen forme au-devant de l'orifice externe du vagin une cloison complète qui s'oppose totalement à l'écoulement des règles. Fabrice d'Aquapendente, le docteur Turner et beaucoup d'autres auteurs en citent un grand nombre d'observations. Nous allons extraire des commentaires de la faculté d'Édimbourg, un exemple de ce genre, comme étant des plus curieux et des plus instructifs.

« T. R., âgée de seize ans, éprouvait quelques-
» uns des symptômes auxquels les jeunes person-
» nes sont sujettes à l'éruption des règles. Pen-
» dant un an, on y fit peu d'attention ; mais en-
» suite, comme ils allaient toujours en empirant,
» reparaissant particulièrement tous les mois avec
» une nouvelle violence, les parens de la malade
» consultèrent un médecin, qui pendant l'espace
» d'une autre année, lui fit prendre les remèdes
» emménagogues les plus actifs, mais ce traite-
» ment, au lieu de soulager, ne fit qu'aggraver
» beaucoup les maux.

« Elle continua à éprouver de nouvelles souf-
» frances jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, époque
» à laquelle elle était dans l'état du monde le
» plus déplorable; ses douleurs ne paraissaient
» différer en rien de celles d'une femme en tra-
» vail, et admettaient comme celles-ci des inter-
» valles de dix ou de quinze minutes ; elles se ré-
» pétaient ainsi pendant trois ou quatre jours,
» après quoi elles s'apaisaient un peu, et, pen-
» dant deux à trois semaines, elles permettaient
» à la malade quelques momens de repos.

« Elle était dans cet état, et n'attendait que la
» mort, que ses parens et ses amis désiraient
» même pour elle, comme le seul remède qui pût
» la soulager, lorsqu'un nouveau praticien, M.
» Cormisch, fut appelé auprès d'elle; celui-ci,
» qui, dans sa pratique avait déjà observé des
» cas où l'imperforation de l'hymen avait occa-
» sioné des symptômes à peu près de la même na-
» ture, soupçonna dans celui-ci l'existence de la

» même cause. En examinant les parties, il trouva
» que non-seulement il n'existait point d'ouver-
» ture, mais que tout le vagin paraissait être rem-
» pli par une masse charnue très-solide; il n'a-
» perçut point de fluctuation, qui, pour l'ordi-
» naire se fait sentir en pareil cas, lorsque d'une
» main l'on comprime l'extrémité inférieure du
» vagin, et de l'autre la partie supérieure de la tu-
» meur sur l'abdomen (ventre). Il crut cependant
» devoir tenter quelque chose pour la soulager,
» avant de l'abandonner à une mort certaine;
» mais comme l'espace entre l'anus et le méat
» urinaire était ici moins grand que de coutume,
» il était difficile de faire une incision avec la lan-
» cette ou le bistouri, sans risque de blesser quel-
» ques parties qu'il importait de ménager. En
» conséquence, il préféra faire une ouverture
» avec un long troquart, qu'il enfonça à trois
» pouces de profondeur dans la direction que doit
» avoir le vagin; mais cette première tentative fut
» sans effet; il l'introduisit de nouveau et le porta
» un pouce plus loin alors on vit sortir par la
» canule quelque peu de sang grumeleux, noir et
» très-épais, ressemblant à de la poix; comme
» son épaisseur et sa viscosité s'opposaient à ce
» qu'il sortît facilement par une canule aussi étroite
» que celle qu'il avait employée, il se procura un
» instrument du même genre d'un calibre beau-
» coup plus grand, au moyen duquel il donna is-
» sue à huit ou dix livres de matière de la même
» couleur et consistance, qui n'avait aucune
» odeur ni apparence de putridité, circonstance

» qui prouve combien du sang extravasé peut de-
» meurer dans le corps sans se corrompre, lors-
» que l'air extérieur ne peut en approcher. Les
» parties du sang les plus liquides ayant été re-
» pompées par les vaisseaux absorbans, la partie
» compacte était demeurée dans l'état que nous
» avons décrit. On dilata le passage que l'on avait
» fait, d'abord avec des tentes d'éponge, ensuite
» avec des bourdonnets garnis de digestifs, et au
» bout de trois semaines, les règles commencè-
» rent à couler, le sang paraissait d'une couleur
» naturelle. Un an après, cette personne se ma-
» ria, et elle a depuis accouché plusieurs fois heu-
» reusement. »

DIGRESSION FORT CURIEUSE

SUR LES SIGNES DE LA VIRGINITÉ.

La présence de la membrane hymen est-elle un signe certain et infaillible de la virginité chez la femme?

D'après les lois de Moïse, auquel nous ne pouvons refuser de grandes connaissances en médecine, et celles de plusieurs législateurs éclairés, toute mariée qui ne *rougissait* pas la couche nuptiale, était considérée comme déflorée, et digne de la répudiation.

Le savant physiologiste *Haller* assure que l'hymen existe toujours chez les personnes qui n'ont point encore usé du commerce sexuel, et appuie son opinion de l'autorité de près de cent anato-

mistes, qui ont écrit sur cette membrane, depuis le quinzième jusqu'au dix-huitième siècle : *Ego quidem in omnibus virginibus reperi, etc.* Ce prince des physiologistes, pour nous servir de l'expression de l'un de ses dignes émules, ne doute nullement que la nature n'ait créé ce voile, que pour attester de la sagesse ou de la corruption des femmes, servir de preuve de l'honneur d'une fille sage et faire connaître au mari la conduite antérieure de son épouse. « *Vix dubites ad mo-* » *rales fines homini esse concessum signum pudici-* » *tiæ, quo et vitium puellarum cognoscatur et pura* » *virgo decus suum possit tueri, et ipse maritus de* » *castitate sponsæ facilè convincatur.* »

Gavard s'exprime en ces termes sur l'existence de la membrane hymen, ainsi que sur les conséquences qui peuvent en découler : « Dans les » recherches que j'ai faites là-dessus, tant dans » l'hospice de la Salpétrière, que dans la salle de » dissection de Desault et ailleurs, j'ai constam- » ment trouvé l'hymen dans les fœtus et dans les » enfans nouveau-nés; je l'ai constamment trouvé » dans les filles trop jeunes pour être déflorées ; je » l'ai trouvé sur plusieurs d'un âge plus avancé, » et notamment sur deux, dont une était âgée de » vingt-trois ans, et l'autre de vingt-cinq. Appelé » pour sonder une fille de cinquante ans, qui est » morte d'un ulcère à la vessie, je pus m'assurer » qu'elle avait conservé cette membrane très- » intacte; une autre, âgée de cinquante-quatre » ans, à laquelle je donnais des soins conjointe- » ment avec le professeur Dubois, était dans le

» même cas. Plusieurs autres ont trouvé l'hy-
» men sur des filles bien plus âgées encore, d'où
» je conclus qu'il existe constamment tant qu'il
» n'a pas été déchiré. »

Le savant naturaliste *Cuvier* a trouvé l'hymen, non-seulement sur les femmes vierges, mais encore sur les femelles de beaucoup de mammifères qui n'avaient point encore souffert les approches du mâle.

L'auteur du meilleur Traité que nous possédions sur la médecine légale, *Fodéré*, qui se livra à de nombreuses recherches sur cette membrane, nous assure l'avoir toujours trouvée chez les vierges, à l'exception de deux cas où il la chercha en vain sur deux petites filles de quelques mois. « La membrane hymen peut, dit-il, être consi-
» dérée comme le signe spécial de la virginité
» physique. »

Nous-même, nous eûmes occasion d'observer dans toute sa perfection cette membrane idolâtrée de l'homme, non-seulement sur un grand nombre de jeunes filles, mais encore sur plusieurs demoiselles depuis longtemps nubiles, auxquelles nous prodiguâmes nos soins pour des affections qui ouvraient à nos regards un libre accès vers la région sacrée. Je me rappelle entre autres une jeune personne de dix-huit ans, qui vint me consulter pour une affection vénérienne à la vulve, contractée par un simple contact, sans aucune introduction : la membrane, semi-lunaire, était parfaitement intacte.

Il semblerait, d'après ces observations, et une

foule d'autres dont nous pourrions surcharger notre ouvrage, que la présence et l'intégrité de l'hymen constituent un signe infaillible de la virginité chez la femme. Mais que de circonstances peuvent mettre le jugement en défaut et prouver qu'une femme peut fort bien offrir ce prétendu cachet de son innocence, quoiqu'elle ait souffert des milliers de fois les approches du sexe mâle!

1° Le clitoris, comme l'on sait, étant le siége spécial de la volupté chez la femme, la jouissance la plus complète peut résulter de la simple titillation de cet organe. Le point qu'il occupe parmi les parties sexuelles externes le rend accessible à l'action titillante du membre viril, sans que l'hymen, situé en arrière, puisse en ressentir la moindre atteinte; donc la femme peut recevoir les caresses de l'homme sur ce seul organe, et offrir encore la membrane dans toute son intégrité.

2° Certains hommes, ainsi que j'ai eu mainte fois occasion de l'observer dans les nombreux traitemens pour maladies vériennes, offrent le membre viril d'une exignité telle qu'il puisse facilement pénétrer dans le vagin, sans nullement déchirer l'hymen, qui, comme nous l'avons dit précédemment, ne ferme l'entrée de ce canal que d'une manière incomplète.

3° La grande abondance de fluide qui arrose les organes génitaux pendant le temps de l'écoulement des règles, tient ces parties dans une espèce de macération qui les relâche, les assouplit, les rend extensibles, agrandit l'ouverture vagi-

nale, et permet ainsi à la membrane hymen de se porter contre les parois du vagin, sans se rompre par l'introduction du membre viril. Donc une femme peut fort bien avoir choisi cette époque propice pour se livrer à son amant, et offrir encore, dans toute son intégrité, cette membrane chérie à son époux. Mêmes réflexions pour les fleurs blanches.

4° Chez certaines femmes, la membrane hymen jouit d'une densité et d'une force d'élasticité telle qu'elle ne puisse être rompue par les plus grands efforts. *Fabrice d'Aquapendente* parle d'une fille que les élèves de toute une pension ne purent parvenir à déflorer, tant l'hymen offrait de dureté. *Ambroise Paré* trouva cette membrane d'une solidité qui approchait de celle de l'os. *Gavard*, comme il me l'est aussi arrivé, traita d'une affection vénérienne, une fille de treize ans, qui l'avait contractée dans une maison publique, et qui offrait encore ce signe de la virginité.

Personne, enfin, ne peut contester que les femmes puissent concevoir et parvenir jusqu'au terme de la grossesse, sans que la membrane hymen ait offert aucune atteinte, ainsi que *Mauriceau*, *Ruish*, *Meckel*, *Walter*, *Beaudeloque*, etc., en rapportent plusieurs exemples.

« A Paris, dit *Fabrice*, sur le pont au Change, » un orfèvre avait épousé une jeune et honnête » fille, avec laquelle, quoiqu'il l'eût approchée » plusieurs fois, il n'avait jamais pu consommer » à son gré le mariage, parce qu'elle ne pouvait le » recevoir qu'en témoignant beaucoup de peine

» et de douleur. Le mari, se voyant empêché, et » ne voulant pas contraindre davantage son épou- » se, forma la demande en cassation de mariage, » nonobstant *qu'elle témoignât qu'elle était enceinte.* » Plusieurs chirurgiens habiles ayant été chargés » de la visiter et de reconnaître la nature de l'ob- » stacle, trouvèrent une membrane dure et cal- » leuse placée devant le col de la matrice (les » anciens prenaient le vagin pour le col de la ma- » trice), et cependant percée de divers petits » trous. Ils incisèrent cette membrane, et ils » réussirent si bien, que le mari, content de ne » point trouver d'obstacle, ne songea plus à la » dissolution du mariage. Son épouse, six mois » après l'opération, *mit au monde un enfant mâle* » *à terme et vigoureux*. Remarquez que la concep- » tion eut lieu malgré la présence de l'hymen, et » ce n'est pas le seul exemple de cette nature. »

D'après tout ce que nous venons d'exposer sur la membrane de l'hymen, ne pouvons-nous pas répéter après le célèbre *Buffon*, que *rien n'est plus incertain que les prétendus signes de la virginité du corps*, que *rien n'est plus chimérique que les préjugés des hommes à cet égard.*.

L'absence de la membrane hymen est-elle une preuve infaillible que la femme s'est livrée a l'acte vénérien?

Nous croyons devoir répondre à cette question par la négative. Telles sont les raisons sur lesquelles nous basons notre opinion :

1° L'hymen est d'une existence si peu constante, que plusieurs auteurs célèbres ont cru

devoir le regarder comme un être chimérique. Il est probable, cependant, que ces auteurs n'avaient observé que des personnes âgées, qu'ils se complaisaient à regarder comme vierges, et qu'ils avaient peu dirigé leurs recherches vers la conformation sexuelle du jeune âge; car il est constant que cette membrane existe chez le plus grand nombre des enfans naissans. Mais un fait incontestable, c'est que la majeure partie des plus chauds partisans de l'opinion contraire à la nôtre, conviennent qu'elle n'existe point chez toutes les femmes. *Fodéré* lui-même, qui paraît attacher tant d'importance aux signes fournis par la présence ou l'absence de ce repli, avoue l'avoir cherché en vain sur deux petites filles de trois mois.

Il est donc patent que, puisque certaines filles peuvent naître sans l'hymen, il serait plus que ridicule de conclure que toutes celles qui s'en trouvent privées se sont livrées à l'acte reproducteur. Voyez, en faveur de notre opinion, le grand *Vésale*, ainsi que son illustre disciple, *Gabriël Fallope; Bohn*, dont Haller, qui ne partage point son opinion sur le point qui nous occupe, nous fait connaître l'amour du vrai et la sévérité dans le jugement par ce peu de mots : *veri amans et in judiciis severior; Dionis*, le plus savant et le plus habile chirurgien de son temps; l'éloquent naturaliste comte de *Buffon: Mahon*, si connu par son excellent Traité de médecine légale; le célèbre *Orfila*, etc., etc. Ce dernier dit formellement que *l'absence de la membrane hymen ne saurait*

être regardée comme une preuve de défloration. (Leçons de Médecine légale, t. Ier, p. 90.)

2° Certaines matrones, ignorant quelle est souvent la délicatesse de cette membrane, chez les nouveau-nés, peuvent l'avoir détruite, en essuyant les parties sexuelles d'une main lourde et pesante.

3° Des coups, des chutes, des sauts, des courses à cheval en cavalier, le trop grand écartement des cuisses, certains attouchemens indiscrets, la masturbation, l'introduction dans le vagin de corps qui simulent le membre viril, le sang de la première éruption des règles, les écoulemens blancs, des descentes de matrice et de vagin, des tumeurs polypeuses des mêmes parties, des ulcères et une maladie vénérienne héréditaire ou gagnée par d'autres voies que par le coït, et une foule d'autres causes peuvent également l'avoir détruite.

4° Enfin, les *caroncules myrtiformes*, regardées communément comme les débris de l'hymen, peuvent exister chez la fille naissante, à la place de cette membrane, ainsi qu'en rapportent des observations Tolleberg, Belloe, etc.

« Dans ce dernier cas, dit *Fodéré*, les caron-
» cules sont arrondies et sans cicatrices, tandis
» que celles qui sont l'effet du déchirement de la
» membrane, sont plus ou moins pointues ou en
» pyramides, avec des bords irréguliers. » En admettant avec ce savant médecin que les caroncules myrtiformes offrent réellement ces derniers caractères chez une personne déflorée, on devra

nécessairement convenir qu'ils ne sauraient être de quelque valeur que peu de temps après la défloration. Ne sait-on pas, en effet, que la nature tend à donner des formes arrondies à toutes les parties vivantes, surtout quand elles sont en contact permanent avec d'autres organes agissans. De plus, ce déchirement ne pourrait-il pas être le résultat d'une des causes que nous venons d'énumérer pour l'hymen?

On a cherché des preuves de virginité ou de défloration dans la présence ou l'absence des caroncules myrtiformes, dans le cas où elles remplaceraient naturellement et originellement l'hymen, ou qu'elles succéderaient à son déchirement. Elles sont très-prononcées, a-t on dit, chez les vierges, tandis qu'elles diminuent de grosseur et finissent même par disparaître chez les personnes qui font un fréquent usage du coït. Nous répondrons, pour démontrer la futilité de pareils indices : 1° que la femme a pu ne recevoir les caresses de l'homme que sur le clitoris, n'admettre qu'une verge fort petite, ou n'accorder ses faveurs que pendant ou immédiatement après l'écoulement menstruel; 2° que, comme le dit *Orfila*, *on ne les a pas vues chez plusieurs filles qui venaient de naître, et chez lesquelles il n'y avait point de membrane à l'entrée du vagin;* 3° qu'elles peuvent disparaître par les seuls progrès naturels du vagin et du reste de l'appareil génital : 4° enfin, qu'elles ont pu se trouver détruites par l'une des nombreuses causes accidentelles que nous avons fait connaître pour l'hymen.

FOURCHETTE.

La fourchette est, comme l'on sait, la réunion des grandes lèvres en arrière. Elle est ordinairement intacte et bien tendue chez les personnes qui n'ont point usé du coït, ou qui ne s'y sont livrées qu'avec modération. Au reste, pour les raisons que nous avons ci-dessus énoncées, elle peut encore moins que l'hymen, venir en preuve de la virginité ou de la défloration des femmes.

VAGIN.

De la partie centrale des organes génitaux externes sort un canal membraneux, lequel, pénétrant dans le bassin, entre la vessie et le rectum, va embrasser le col de la matrice, avec lequel il se confond, et dont l'usage est de transmettre à ce dernier organe la liqueur séminale qui lui est confiée par le membre viril : c'est le *vagin*, mot qui dérive de *vagina*, *gaîne*, *fourreau*, parce que cet organe offre assez l'apparence d'un cylindre aplati de devant en arrière, destiné à recevoir l'épée génitale pendant l'acte reproducteur; qu'on me pardonne cette expression, conforme à l'étymologie du mot. Les Latins désignaient encore le vagin sous le nom de *cunnus;* mot qui paraît dérivé de *gyné*, femme, et dont nous avons emprunté cette autre dénomination si connue parmi les amans, et qui ne doit point figurer dans un ouvrage sérieux.

La longueur la plus ordinaire du vagin est de six, sept ou huit pouces. Quoique le membre viril offre en général un pouce de plus, ces deux

organes n'en sont pas moins dans de justes proportions; l'on sait, en effet, que la position la plus naturelle dans le coït, celle indiquée par la direction du vagin, ainsi que du membre viril en érection, ne permet pas l'entière introduction de ce dernier organe dans le premier, et qu'il en reste toujours au moins un pouce au-dehors. Le vagin est, effectivement, dirigé de bas en haut et d'avant en arrière, direction semblable à celle du pénis en érection, et qui nous indique que la position la plus naturelle dans l'acte sexuel est celle où les deux sexes se rapprochent par la partie antérieure du tronc.

Ces proportions entre le vagin et le membre viril étaient nécessaires pour prévenir l'action du gland sur le col de la matrice, lequel, par suite de percussions brusques et long-temps continuées, eût pu s'irriter, s'enflammer et même dégénérer en cancer. De là, l'on sentira facilement les dangers que courent les femmes en se livrant au coït à la manière des mammifères, position dans laquelle l'introduction du membre devient aussi complète que possible.

Certaines femmes peuvent n'offrir un vagin que de cinq, quatre, trois et même deux pouces de longueur. C'est surtout alors que le cancer est à redouter, et qu'il convient de ne se livrer à l'acte sexuel qu'avec la plus grande circonspection. Ce cas, comme celui de longueur excessive du membre génital, nécessite que l'on use du *bourrelet* toutes les fois que l'on se livre aux plaisirs sexuels.

La largeur la plus ordinaire du vagin est d'un

pouce environ. Il est plus étroit supérieurement et surtout inférieurement que dans son milieu, où il présente beaucoup de largeur; aussi, quelque difficulté qu'éprouve le gland à pénétrer dans ce canal, s'y trouve-t-il toujours à l'aise, quand une fois les premières difficultés ont été vaincues. Ce rétrécissement considérable du vagin en bas, tient, d'une part, à une couche de tissu spongieux érectile, qui existe entre les deux membranes dont est formé ce conduit (c'est-à-dire, la *muqueuse* en dedans, et la *celluleuse* en dehors), de deux à trois lignes d'épaisseur, jusqu'à un pouce environ au-dessus de son commencement, et qui s'amincit ensuite au point qu'il est à peine visible près le col de la matrice, avec le tissu duquel il paraît se confondre (*plexus rétiforme*); de l'autre, à la présence d'un muscle, dit *constricteur du vagin*, qui, sous la forme annulaire, borde l'orifice de ce canal; et dont l'usage est de resserrer le commencement de ce conduit.

Quand la femme se trouve aiguillonnée par le *stimulus amoris*, cette couche de tissu spongieux se gorge de sang, se gonfle et rétrécit l'entrée du canal, au point de faire croire à sa virginité, surtout si le muscle constricteur, non paralysé par de grands excès, jouit d'une grande force d'action, et qu'il se contracte d'une manière spasmodique aux approches du membre.

C'est surtout au moment où la femme se perd dans l'extase de la volupté, que ce muscle se contracte avec énergie: alors il exerce sur le membre génital une puissante compression, qui, jointe

à l'excès de caresses suscitées chez celle-ci par cet instant de ravissement, ne contribue pas peu à rendre simultanée la jouissance de part et d'autre, si toutefois l'homme n'a point devancé la première, ce qui arrive le plus communément. Nous aurions ici bien des remarques curieuses à faire à nos lecteurs, mais jaloux de n'aborder dans cet ouvrage aucune matière qui s'éloignerait tant soit peu de l'exacte physiologie, nous les ferons figurer dans notre grand *Traité de la génération.*

LARGEUR ET ÉTROITESSE DU VAGIN.

De quel poids sont ces circonstances pour conclure la virginité ou la défloration.

Certaines causes qui diminuent la longueur du vagin, comme abus du coït, accouchemens fréquens, etc., peuvent aussi en augmenter la largeur; car il est évident que ce canal doit nécessairement acquérir dans une dimension ce qu'il perd dans une autre. L'on est assez dans l'habitude de juger de la virginité d'une femme par la douleur que l'on éprouve dans l'introduction du membre. Mais que de circonstances peuvent induire en erreur et faire regarder comme vierge celle qui, depuis de nombreuses années, se livre au coït, et *vise versa!*

N'est-il point des personnes qui soient d'une étroitesse originelle telle que le plus fréquent usage des plaisirs sexuels la leur conserve encore jusqu'à un certain point? La femme n'a-t-elle point pu choisir, pour se livrer au coït, des cir-

constances telles que le vagin n'ait éprouvé aucune violence, comme caresses extérieures, membre d'une grande exiguité, époque de l'écoulement des règles, etc.? Une longue intermittence dans les plaisirs de l'amour ne peut-elle pas redonner au vagin l'étroitesse et l'élasticité dont il jouissait primitivement? Pleine de ruse, ne sait-elle pas, pour paraître vierge aux yeux de celui qui la voit pour la première fois, resserrer fortement le constricteur du vagin, prendre certaines attitudes et exercer sur les grandes lèvres des tiraillemens en arrière propres à rétrécir singulièrement l'entrée du canal vaginal, et en imposer ainsi à l'homme sans expérience et de bonne foi, lequel est alors d'autant moins observateur, que son esprit se trouve entièrement absorbé par la volupté? Avec quel art ce sexe intéressé à tromper un époux ne sait-il point feindre la douleur! Que de fois ne lui arrive-t-il point de pousser des cris plaintifs aigus lors de l'entrée, d'une partie, que son excessive largeur lui permet à peine de sentir? Quelle étroitesse la femme ne parvient-elle par à se donner à l'aide de certains acides, de solutions alumineuses et de mille autres astringens? Ne sait-on pas que de toutes les femmes, les filles publiques sont peut-être celles qui nous paraissent les plus étroites, par l'usage journalier qu'elles font de ces médicamens?

D'une autre part, que de causes étrangères au coït peuvent donner à la femme une largeur capable d'inspirer les plus injustes soupçons sur son intègre chasteté? Ne peut-elle point offrir dans

le vagin des dimensions originelles telles qu'elle puisse admettre sans la moindre difficulté le pénis le plus volumineux, lors même qu'elle ne se serait jamais livrée à aucun homme ? L'introduction de certains corps dans le vagin, des règles abondantes et mille autres circonstances ne peuvent-elles pas déterminer cet excès de largeur chez les femmes.

La membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur du vagin forme un grand nombre de replis d'autant plus transversaux et d'autant plus nombreux qu'on les examine plus à l'entrée, lesquels s'effacent par toutes les circonstances susceptibles d'allonger ou d'agrandir le vagin, comme grossesse, accouchement, coït immodéré, etc. Aussi sont-ils d'autant plus nombreux que la femme est plus jeune, qu'elle s'est moins livrée au coït et qu'elle a eu moins d'enfans, quoiqu'il y ait à cet égard un grand nombre d'exceptions déjà connues de nos lecteurs.

Entre ces rides s'observe un grand nombre d'orifices qui correspondent à autant de conduits sécréteurs de glandes, ou cryptes muqueux situés dans l'épaisseur du vagin. Ces glandes sont remarquables par leur petitesse, et offrent à peine le volume d'un grain de millet. Il en est cependant deux, situées en haut et à l'entrée du vagin, au milieu du tissu spongieux, lesquelles offrent le volume d'une fève de haricot. L'usage de ce grand nombre de corps glanduleux est de sécréter le liquide onctueux et blanchâtre dont le vagin est sans cesse lubrifié. Lors des désirs vénériens, et surtout pendant le coït, elles participent à l'état d'exalta-

tion de l'apareil génital et sécrètent le liquide en si grande abondance que toutes les parties circonvoisines de la vulve s'en trouvent quelquefois entièrement mouillées. Chez les femmes très-voluptueuses, les deux glandes plus fortes que les autres peuvent darder ce liquide avec une force qui simule parfaitement l'éjection spermatique.

L'intérieur du vagin présente dans son commencement, surtout chez les femmes qui n'abusent point du coït, une couleur rose-vermeille, laquelle, à mesure qu'on l'examine plus haut devient blanchâtre, grisâtre, bleuâtre, et offre même des taches livides irrégulières tout-à-fait en haut.

MATRICE, OU UTÉRUS.

La matrice est un organe creux situé au milieu du bassin, au-dessus du vagin, au-dessous des circonvolutions inférieures de l'intestin grêle, derrière la vessie, au-devant du rectum (dernier intestin dont l'anus est la terminaison), et destiné à alimenter le nouvel être, depuis l'instant de sa création jusquà celui de sa naissance.

Les anatomistes comparent la forme de la matrice à celle d'une poire munie de sa queue. Cet organe représente en effet une espèce de cône légèrement aplati de devant en arrière, dont la grosse extrémité est tournée en haut, et dont la petite regarde en bas. Dans ce dernier sens, elle se termine par une portion étroite et alongée, comparée à la queue de la poire, et que l'on désigne sous le nom de *col utérin*; le reste de la matrice a reçu celui de *corps*.

Le corps de la matrice offre deux pouces de longueur, un pouce et demi de largeur, et un pouce seulement d'épaisseur, ou d'avant en arrière; ses côtés externes, qui sont en rapport avec les ligamens larges, présentent de haut en bas: 1° l'entrée des *trompes utérines*; 2° l'insertion des *ligamens de l'ovaire*; 3° enfin, celle des *ligamens ronds*. Sa cavité est légèrement triangulaire d'une petitesse telle qu'elle peut admettre une fève de marais. Cette même cavité communique avec trois ouvertures qui sont, en haut et sur les côtés, l'orifice des trompes utérines; en bas, la cavité du col, qui, en cet endroit, constitue *l'orifice interne* du col utérin.

La forme du *col* est cylindrique comme la queue de la poire, et cependant légèrement comprimée de devant en arrière. Sa longueur est d'environ un pouce, sur huit à dix lignes de largeur, et six à sept d'épaisseur. Son extrémité supérieure se confond avec le corps de la matrice, tandis que son extrémité inférieure se prolonge dans l'intérieur du vagin, où il se termine par deux lèvres situées au-devant l'une de l'autre, dont l'antérieure est plus grosse que la postérieure, présentant par leur léger écartement une fente transversale, laquelle est l'orifice externe de la matrice, et communique avec l'intérieur de ce viscère par un canal existant dans toute la longueur du col. Les anatomistes désignent cette terminaison du col de la matrice sous le nom grossier et impropre de *museau de tanche*.

Les parois de la matrice sont essentiellement

formées d'un tissu de couleur blanchâtre-grisâtre, d'une épaisseur de cinq à six lignes, d'une densité et d'une élasticité fort considérables, sur la nature duquel les anatomistes sont peu d'accord, mais que l'on doit, selon nous, regarder comme musculaire, vu les fortes contractions dont l'utérus devient susceptible, pour expulser l'enfant de son sein. Ce tissu est tapissé à l'extérieur par une membrane lisse et polie, qui n'est qu'un repli du péritoine, et à l'intérieur, par une autre membrane de nature muqueuse, d'une ténuité extrême, laquelle n'est que la continuation de celle de la vulve et du vagin. Celle-ci présente, surtout vers le col de la matrice, un plus ou moins grand nombre de cryptes muqueux, dont l'usage est de sécréter un liquide blanchâtre et onctueux, destiné à favoriser la sortie des règles ainsi que celle du produit de la conception.

La matrice reçoit une très grande quantité de sang des artères utérines et spermatiques, lesquelles se subdivisent en une infinité de ramuscules qui rampent d'une manière fort flexueuse dans sa substance et s'anastomosent souvent entre elles. Elle est aussi parcourue par des veines plus flexueuses encore, lesquelles, comme les premières, sont susceptibles d'éprouver une grande dilatation pendant la grossesse, et de former ainsi ce que l'on désigne sous le nom de *sinus utérins*. Ses nerfs lui sont fournis par le plexus sacré et lombaire, c'est-à-dire, par le système cérébral, d'une part, et par le système nerveux ganglionnaire ou lymphatique, de l'autre. La ma-

trice est enfin parcourue par une énorme quantité de vaisseaux lymphatiques, lesquels acquièrent les plus grandes dimensions pendant la grossesse.

Quoique la matrice n'offre, dans l'état naturel, qu'une cavité de quelques lignes, elle est, comme l'on sait, susceptible d'acquérir des dimensions telles qu'elle renferme dans son sein un enfant à terme, l'arrière-faix et une plus ou moins grande quantité d'amnios. Un si prodigieux agrandissement résulte-t-il des efforts du fœtus contre les parois de ce viscère, à mesure qu'il croit et augmente de volume ? Non : sa mollesse et sa délicatesse ne le rendent pas susceptible d'une si grande force ; c'est la matrice qui s'agrandit d'elle-même, pour faciliter le libre accroissement du dépôt qui lui est confié.

Quoiqu'elle n'occupe qu'un petit point dans le bassin, elle s'élève, sort de cette cavité, monte dans le ventre et parvient enfin jusqu'au *creux de l'estomac*, vers le huitième mois. Il semblerait qu'un semblable écartement des parois de la matrice dût y occasionner un tel amincissement qu'elle finît enfin par se rompre. Mais il est loin d'en être ainsi ; la nature s'est encore montrée ici aussi admirable que prévoyante : à mesure qu'elle s'agrandit, son tissu s'épanouit, se gorge du sang qui afflue alors en grande abondance, en sorte qu'elle se trouve encore plus épaisse au terme de l'accouchement que vers l'époque de la conception.

Nous ne pouvons mieux comparer cet étonnant

phénomène qu'à l'érection du clitoris et du membre viril : de même que ces organes entrent en turgescence pour recevoir la grande abondance de sang qui attire l'irritation séminale, de même la matrice, stimulée par la présence du germe, s'étend, s'épanouit et se gonfle en vertu de la force d'*extensibilité* dont elle est également douée.

Le col de la matrice présente un tissu plus solide et plus tenace que le reste de cet organe. Cette force de résistance lui était nécessaire pour soutenir le poids du fœtus, qui pèse sur son extrémité supérieure pendant les neuf mois de la grossesse, et prévenir ainsi l'avortement, qui, sans cette circonstance, eût été fort fréquent. Le conduit dont il est traversé de haut en bas, et qui fait communiquer l'intérieur du vagin avec la cavité de la matrice, est d'une petitesse telle qu'il peut à peine admettre l'introductien du stylet le plus mince. Cependant vers l'époque de la grossesse, cet organe s'assouplit et écarte ses parois au point que le conduit étroit qui le parcourt puisse acquérir plus de quatre pouces en tous sens, pour faciliter la sortie de l'enfant.

SIGNES DE SAGESSE, PUISÉS DANS LA DISPOSITION DU COL.

Les deux lèvres transversales qui terminent inférieurement le col de la matrice, sont d'autant plus lisses, plus arrondies et plus solides, disent la plupart des auteurs, que la femme s'est moins livrée au coït, et qu'elle a fait moins d'enfans. Mais si l'on réfléchit que, d'une part, ces parties

peuvent se raffermir et se rapprocher par un repos plus ou moins long dans les plaisirs de l'amour, et que, de l'autre, des règles abondantes des fleurs blanches fréquentes et une foule d'autres causes sont susceptibles de leur donner une grande flaccidité, on sentira que toutes ces prétendues preuves de sagesse ou de libertinage ne sont pas moins futiles que toutes celles que nous avons examinées jusqu'à présent.

RÈGLES.

Vers l'âge de treize ans, plus tôt ou plus tard cependant, selon les climats et les mœurs, l'appareil génital devient le siége d'un nouveau genre d'excitation dont les influences sympathiques s'étendent à tous les points de l'économie. Alors les organes exécutent leurs fonctions avec plus de vitesse et d'énergie; la respiration devient plus fréquente; il se confectionne une plus grande dose de sang; le cœur le chasse avec beaucoup plus de force dans toutes les parties du corps. La femme, affaissée sous le poids d'une *vitalité exubérante*, se trouve dans un véritable état fébrile: mille incommodités l'assiégent. Enfin, la matrice va donner issue aux fluides surabondans; les vaisseaux sanguins, qui viennent s'aboucher à l'intérieur des parois de ce viscère, laissent pleuvoir une plus ou moins grande quantité de sang, qui produit les effets salutaires d'une saignée chez une personne très-forte et très-pléthorique. Une semblable hémorrhagie se renouvelle tous les mois et entretient ainsi, pendant les quatre ou cinq

jours qu'elle existe, un juste équilibre dans toutes les fonctions de la femme jusqu'à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, époque où l'âge de retour l'expose à de nouveaux orages

ALIMENTATION DE L'ENFANT DANS LE SEIN DE LA MÈRE.

Le sang superflu dont la matrice débarrasse l'économie chaque mois, servira un jour à l'accroissement d'un nouvel individu. Lors de la conception, il se développera, à la surface interne de cet organe, un corps mou et spongieux, dit *placenta*, entouré de deux membranes, le *chorion* et *l'amnios*, dans les cellules duquel s'accumule le sang qui s'échappe périodiquement par le vagin. D'un des points de cette production nouvelle, naîtra un cordon composé de deux artères et d'une veine (*cordon ombilical*), destiné à porter au fœtus les principes nécessaires à son développement.

FLEURS BLANCHES.

Les nombreux vaisseaux absorbans ou lymphatiques qui viennent se répandre à la surface interne de la matrice peuvent, ainsi que la membrane et les cryptes muqueux qu'on y observe, devenir le siége d'une irritation insolite, de laquelle résulte la sécrétion d'une excessive quantité de *fluides blancs*. L'atonie, ou le relâchement des mêmes parties, et plus souvent encore le *virus vénérien* (ainsi que ma pratique m'en donne fréquemment la preuve), peuvent produire le même

résultat. Les liquides s'échappent comme de la peau, dans une sueur froide, parce que les extrémités des vaisseaux et la muqueuse manquent du ton nécessaire pour les retenir, du moins dans celles qui ne sont point le résultat de l'action récente du virus syphilitique. Telles sont les sources les plus ordinaires des fleurs blanches, qui, comme on le sent, peuvent être aussi fournies en partie, ou même en totalité, par le vagin irrité ou relâché.

La matrice, comme nous l'avons dit, reçoit ses nerfs des deux systèmes, c'est-à-dire, des dépendances du cerveau et des ganglions de la vie intérieure. Cette double origine des agens de sa sensibilité nous rend facilement raison de son étroite sympathie avec tous les organes de l'économie. Aussi, la moindre irritation de ce viscère suffit-elle pour jeter le trouble dans toutes les fonctions. On connaît les nombreuses incommodités auxquelles la femme est sujette pendant la grossesse : coliques, douleurs d'estomac, perte de l'appétit, appétit vorace, nausées, vomissemens, palpitations, gêne de la respiration, aberration des sens, douleurs de tête, éblouissemens, morosité, tristesse, mélancolie, etc., etc.

TROMPES UTÉRINES.

Des côtés de la matrice, au-dessus de l'insertion des *ligamens ronds*, partent deux canaux, longs de quatre à cinq pouces, lesquels se dirigent en dehors dans la duplicature des *ligamens larges*, dont ils entourent le bord supérieur, et où

ils rampent d'une manière fort libre et fort fluctueuse. L'orifice par lequel ces conduits viennent s'ouvrir dans l'intérieur de la matrice, est très-étroit; et leur cavité ne peut guère admettre, dans leur première moitié, qu'une *soie de sanglier*. Alors ils s'élargissent et peuvent admettre un petit tuyau de plume à écrire. Avant de se terminer, ils se rétrécissent de nouveau, en sorte qu'ils paraissent comme étranglés. Enfin, ils se terminent près de l'ovaire correspondant par une portion élargie que l'on a comparée au *pavillon* d'une *trompe;* d'où le nom sous lesquels ils sont désignés. Cette extrémité évasée des trompes paraît comme déchirée, d'où lui est venu le nom de *morceau frangé*. Une de ces espèces de franges est plus longue que les autres, et va se fixer à l'extrémité correspondante de l'ovaire.

Trois couches constituent les trompes utérines : l'une interne, de nature *muqueuse*, et beaucoup plus fine encore que celle qui revêt la surface interne de le matrice; l'autre *spongieuse* et *érectile*, offrant la plus parfaite analogie avec le tissu du clitoris et du mamelon; la troisième, enfin, *extérieure*, qui n'est que la partie correspondante des larges replis du péritoine, dits *ligamens larges*. Comme toutes les muqueuses, celle des trompes est susceptible de s'irriter, de s'enflammer, de se durcir, d'oblitérer ainsi ses conduits, d'où résulte une stérilité à jamais incurable. Le tissu spongieux ou érectile qui les constitue spécialement nous rend raison des sensations délicieuses et des tressaillemens que la femme y éprouve pendant

le coït quand il est fécond, comme le pense le père de la médecine. Il nous explique encore le redressement dont elles sont susceptibles pour donner passage au sperme ainsi qu'à l'ovule fécondé. L'usage de ces canaux est, d'après les anatomistes et les physiologistes distingués, de porter dans la matrice l'œuf fécondé dans l'ovaire par le sperme, auquel, conséquemment ils donnent aussi passage.

OVAIRES.

Les *ovaires*, que l'on désigne aussi sous le nom de *testicules féminins*, tant à cause de leur forme arrondie que leur usage dans la génération, sont deux corps d'un rouge pâle, à surface muqueuse, un peu moins gros que les testicules de l'homme, et situés dans la duplicature des ligamens larges. Ces espèces de testicules sont allongés de dedans en dehors, et légèrement aplatis de devant en arrière. En conséquence, ils présentent deux faces, l'une antérieure, et l'autre postérieure; deux bords, l'un supérieur et l'autre inférieur; deux extrémités, dont l'une est interne, et l'autre externe. La face *antérieure* est en rapport avec le repli antérieur du ligament large, tandis que la *postérieure* l'est avec celui du sens opposé. Le *bord supérieur* est surmonté de la trompe utérine correspondante; l'*inférieur* surmonte le *ligament rond* du même côté. L'*extrémité externe* touche le pavillon de la trompe auquel il tient par une languette, comme nous l'avons dit précédemment; celle *interne* regarde le côté correspondant de la ma-

triee, à laquelle elle est unie par un petit cordon filamenteux de la longueur d'un pouce environ, lequel est désigné sous le nom de *ligament de l'ovaire*, et qui vient se fixer à l'utérus entre l'insertion des trompes et celle des ligamens ronds.

Les ovaires sont essentiellement formés d'une foule innombrable de petites vésicules transparentes, contenant une liqueur visqueuse de couleur rougeâtre ou jaunâtre, et que la plupart des physiologistes s'accordent à regarder comme autant d'œufs destinés à éclore dans la matrice et à donner naissance à de nouveaux individus. Tel est, dans cette hypothèse le mécanisme de la conception : la liqueur spermatique, lancée dans le vagin par un coït fécond, et pompée par la matrice, franchit l'orifice interne des trompes utérines, parcourt leur étendue et se dirige vers l'ovaire. Comme l'orifice externe des trompes utérines s'ouvre naturellement dans la cavité du bas-ventre, et que la liqueur prolifique pourrait s'y échapper en pure perte pour la fécondation, leur pavillon se rapproche de l'ovaire, le serre étroitement et force le liquide à agir directement sur les petits œufs. Alors un ou plusieurs des ovules féconds franchissent à leur tour l'orifice interne des trompes, et viennent tomber dans la matrice, où ils doivent se transformer en de nouveaux hommes.

C'est à la liqueur contenue dans les petits œufs qu'*Hippocrate*, *Galien*, *Columbus*, *Cabanis*, *Haller*, *Mauriceau*, et une foule d'autres auteurs célèbres, ont donné le nom de *semence féminine*.

Ce liquide est tellement indispensable à la fécondation, que les femmes privées naturellement ou accidentellement des deux ovaires, sont absolument impropres à la reproduction. L'on sait que ces organes n'acquièrent le développement et l'action dont ils sont susceptibles qu'au temps où la femme devient apte à la propagation; avant l'âge de la puberté ils sont fort petits, et se flétrissent après l'âge de retour.

L'accumulation du sperme féminin dans les ovaires produit chez la femme les mêmes effets que le fluide testiculaire chez l'homme : sa présence, irrite tourmente la femme, échauffe tout l'appareil génital, et l'entraîne irrésistiblement vers les plaisirs sexuels. La résorption de ce liquide et son passage dans le torrent de la circulation, par suite d'une continence forcée, peuvent déterminer dans toute la machine féminine des effets non moins remarquables que chez l'homme : excitation et irritation de tous les organes de l'économie, exaltation extrême et souvent dangereuse du moral, pente à des actes extravagans, insomnie, inquiétude, tristesse, mélancolie, vapeurs, dégoût de la vie, démence, manie, et même la mort.

MAMELLES OU SEINS.

(Mammæ des Latins ; *Mastoï* des Grecs.)

L'enfant, pendant les neuf mois de son heureuse captivité dans le sein de sa mère, se trouve attaché à la matrice par des productions accidentelles qui l'identifient à celle-ci et en font une vé-

ritable portion d'elle-même. Une nourriture douce et bien proportionnée à sa fragile existence, lui est apportée toute préparée par les artères utérines et ces mêmes productions. Jeté dans une atmosphère nouvelle, lorsque la capacité de l'utérus ne peut plus suffire à son agrandissement, il apporte en naissant une délicatesse dans les organes qui ne pourrait lui permettre de prendre les alimens fournis par la nature ou préparés de la main de l'homme. Hors la dépendance de la matrice, il reste sous celle de la mère. Jusque-là, elle l'avait involontairement alimenté de son sang; maintenant, de son libre mouvement elle va lui fournir encore, de sa propre substance, les sucs nourriciers nécessaires à son accroissement.

Les seins, qu'au premier aspect, l'on regarderait comme uniquement donnés au sexe pour relever les charmes dont la nature s'est plu à l'orner, vont dédommager cet être faible de la perte de l'utérus. A peine, en effet, il en est expulsé, que la nature, dirigeant ses efforts conservateurs vers ces glandes, les rend le siége d'un travail nouveau, qui consiste dans la préparation d'un liquide blanchâtre et doux, lequel, dirigeant son cours vers le mamelon, va s'offrir aux tendres lèvres du nouveau-né, qui le pompe et s'en repaît avec avidité. Tous les animaux dont le fruit se développe dans la matrice, à laquelle il tient par des productions accidentelles semblables, sont, comme la femme, doués de mamelles en nombre relatif à celui de leurs petits. Mais, de tous les mammifères, celle-ci est la seule qui les offre en

haut et au-devant de la poitrine, et sous la bouche, pour ainsi dire, comme si la nature avait voulu lui ménager le doux plaisir de pouvoir embrasser fréquemment et serrer étroitement contre son cœur, cette tendre portion d'elle-même, pendant l'honorable fonction de l'allaitement.

C'est vers l'époque où la femme devient apte aux plaisirs de la maternité, que les seins commencent à acquérir tout le développement dont ils sont susceptibles, ainsi que les formes gracieuses qui en font un si brillant ornement : avant la puberté, ils n'en forment que le noyau, et se flétrissent après le temps de la faculté de reproduire. Cependant il n'est pas sans exemple de voir de jeunes filles encore loin de cette brillante époque, offrir des mamelles parfaitement conformées et susceptibles de fournir du lait. Les auteurs rapportent, à cet égard, des exemples fort curieux ; mais tous tendent à prouver que ce développement précoce fut toujours le résultat d'irritations exercées sur le mamelon. C'est ainsi que cette jeune Romaine, nommée *Péro*, allaita et soutint de son propre lait, son père qui avait été condamné à mourir de faim dans une prison. Une jeune demoiselle, dit *Chaussier*, touchée des cris d'un enfant qui avait été commis à sa garde, lui présente le sein pour l'apaiser. Les mamelles se développent, se gonflent, se gorgent de lait, et en fournissent une assez grande quantité pour nourrir cet enfant.

Les mamelles forment l'apanage de la femme, et l'autre sexe n'en forme que l'ébauche. On a ce-

pendant vu des hommes qui offraient des seins aussi bien conformés que la femme pubère la mieux constituée; on en a même vu qui pouvaient offrir assez de lait pour pouvoir nourrir un enfant. J'ai connu un jeune homme qui, par suite de succions libidineuses souvent répétées et longtemps prolongées sur les mamelons, vit ses seins acquérir un tel développement, que sa poitrine offrait la plus parfaite ressemblance avec celle de la femme la mieux conformée.

Le développement des mamelles se fait ordiment en raison de celui des organes spéciaux de la génération, en sorte que la bonne conformation des seins peut en général servir de mesure à celle de ces derniers. Ainsi, l'homme qui recherche dans la femme, non seulement tout ce qu'elle peut offrir de gracieux, mais encore tout ce qui peut dénoter une grande puissance génératrice et un vif sentiment de l'amour, est-il toujours enthousiaste d'un beau sein. A peine la femme, la plus accomplie sous tous les autres rapports, peut-elle éveiller en lui le moindre sentiment de volupté, si elle ne se trouve pourvue de ce superbe ornement. Cependant, on voit quelquefois des femmes dont les parties sexuelles sont parfaitement développées et propres aux plaisirs ainsi qu'à la propagation, quoiqu'elles n'offrent que quelques traces de ces organes, tandis que d'autres, avec le sein le plus volumineux, ne sont nullement accessibles aux désirs voluptueux ni aptes à la génération.

C'est évidemment en vertu des liens de l'étroite

sympathie qui unissent les seins et les organes sexuels, que s'opère leur développement simultané. Qui ne connaît, en effet, les nombreux exemples des rapports intimes établis entre ces différens organes concourant au même but? Dans toutes les affections de l'utérus, lors de la première éruption des règles, à chaque retour de celle-ci, les mamelles se tuméfient, deviennent plus impressionnables et même s'endolorissent. Les mamelons se dressent et prennent part aux sensations suscitées dans l'appareil génital par le coït ou autres moyens d'excitation. Les titillations de ces boutons rosés y font naître un sentiment de volupté, qui, se communiquant en un clin-d'œil au siége spécial de la jouissance, embrase la femme et la sollicite puissamment à l'acte de la reproduction. Quels sont les moyens d'une si frappante communication entre des organes si éloignés? Quoique l'on puisse toujours répondre que ce sont les nerfs, avouons que ce serait en vain que nous chercherions à donner une raison pleinement satisfaisante de ce phénomène : jusque-là, la plus subtile physiologie n'a point encore pu déchirer le voile épais dont la nature s'est plu à couvrir le mécanisme de ces relations aussi admirables que nécessaires à l'accomplissement de la génération.

Il ne faut pas juger de la grosseur réelle des mamelles d'après la dimension des seins. Leur volume en effet, peut être factice et ne tenir qu'à l'abondance de la couche du tissu cellulaire et graisseux qui les enveloppe et qui forme ces con-

tours arrondis et gracieux, sans lesquels elles n'offriraient aucune beauté : or, ce qui constitue réellement les mamelles sont les deux glandes destinées à préparer le lait. Une femme présentera des seins d'autant plus volumineux en apparence qu'elle offrira plus d'embonpoint. On reconnaîtra la véritable grosseur des mamelles à la sensation par le toucher des corps rénitens et à surface *grumeleuse*, situés au milieu des hémisphères. Les seins, au contraire, dépourvus naturellement ou par les progrès de l'âge des organes seuls propres à préparer le lait, sont mous et flasques dans tous les points de leur étendue. Il est de la plus haute importance de savoir bien faire cette distinction pour le choix des nourrices

La nature proportionna le nombre des seins à celui des enfans donnés dans une seule couche, c'est-à-dire deux. Il est vrai que la femme n'accouche ordinairement que d'un seul enfant; mais il était nécessaire que ces deux organes pussent se reposer alternativement pendant l'allaitement, et se suppléer réciproquement en cas de maladie de l'un d'eux. Néanmoins, de même que celle-ci peut accoucher de deux, trois, quatre et même d'un plus grand nombre d'enfans en une seule fois, de même on a vu des femmes offrir plus de deux mamelles. *Thomas Bartholin* vit une Danoise qui en offrait trois, dont deux étaient placées dans leur situation naturelle, et l'autre à la partie inférieure du *sternum*, en sorte qu'elles représentaient une espèce de pyramide renversée. Tout le monde sait que la belle *Anne de Boulen*,

épouse de *Henri VIII*, roi d'Angleterre, avait, outre six doigts à chaque main, trois mamelles à la partie antérieure de la poitrine. M. *de Percy* vit une Allemande qui en offrait quatre, une Autrichienne cinq : toutes étaient placées à la partie antérieure de la poitrine. Un moine de Corbie rapporte avoir vu une paysanne qui nourrissait trois jumeaux de quatre mamelles indistinctement, dont deux étaient situées au devant de la poitrine, et les deux autres au dos.

En nul endroit du corps, la peau n'est si fine, si délicate, si lisse, si douce au toucher et si blanche qu'aux environs des mamelles. Là, les *tégumens* ont acquis une telle ténuité qu'ils sont entièrement transparens et laissent facilement apercevoir les ramuscules veineuses qui serpentent agréablement dessous, notamment dans le voisinage de la portion rosée, et dont la couleur bleuâtre, en formant un heureux contraste avec la blancheur de la peau, en relève si fortement l'éclat, et donne tant de lustre à la beauté du sein. Ces globes, au reste, plaisent d'autant plus à la vue que cette belle portion de la peau est plus distendue par des glandes mammaires volumineuses, et que la femme jouit de plus d'embonpoint. Il est cependant des personnes fort maigres naturellement dont ces glandes sont si développées que, malgré cet état, elles offrent un sein solide, bien tendu, très-rénitent et de la plus grande beauté. Mais nous ne saurions trop répéter, dans l'intérêt des nourrissons, que sans cette base fondamentale, les seins, malgré le volume que peut

leur donner l'embonpoint, sont toujours mous et flasques, impropres à l'allaitement et disposés à tomber dès qu'on a cessé de les soutenir par des moyens mécaniques.

C'est à la partie centrale de chaque moitié des parois thoraciques qu'est situé le sein dans sa belle conformation. Trop dégagés en dehors et portés sous les aisselles, ces organes laissent entre eux un grand vide, peu agréable à la vue, et peuvent éprouver de la part des bras portés en bas et surtout en dedans, des pressions plus ou moins fortes dont la fréquence nuit à leur développement, les déforme et même les atrophie. Trop rapprochés du centre de la poitrine, ils se confondent l'un avec l'autre, et de ce défaut de dégagement résulte l'imperfection de ces rotondités élégantes qui concourent tant à la beauté physique du sexe. Trop relevés vers le cou, les seins confondent leur brillans contours avec ceux de l'épaule, reçoivent des chocs continuels des mouvemens brusques de la clavicule, et sont sans cesse exposés à l'influence nuisible de l'atmosphère, dont la femme ne peut se garantir que par des vêtemen grotesques et répudiés par la véritable coquetterie. Situés trop inférieurement, ils semblent rapprocher les femmes des animaux mammifères et demandent à être relevés sans cesse par des corsets dont la pression continuelle peut porter les plus fâcheuses atteintes à ces organes délicats.

Nous voudrions pouvoir parler ici des moyens que la femme sait mettre en usage pour corriger ces divers vices de position des seins ; mais crai-

gnant de paraître nous écarter de la décence, nous les laisserons deviner à nos lecteurs et ne parlerons que de ceux qui sont purement mécaniques. De quel secours ne lui sont ils point pour ramener cette attrayante parure dans sa position naturelle ! Une baleine les sépare ; un corset les relève, un coussin maintenu sous l'aisselle les rapproche, une plaque placée supérieurement les dégage du cou et des épaules. Mais de combien de maux les femmes ne peuvent-elles point payer ce juste désir de plaire ! Les poumons, logés à l'étroit dans une poitrine gênée dans son développement, prédisposent à la mortelle *phthisie pulmonaire;* la glande mammaire, sans cesse comprimée, s'atrophie et rend impropre à la noble fonction de l'allaitement : ces glandes peuvent même devenir le siège de l'affreux *cancer*, maladie mille fois horrible qui nécessite l'amputation du sein et conduit cruellement à la mort au milieu des symptômes les plus effrayans. Ce serait ici le lieu de parler des mouvemens ondulatoires que la coquette sait imprimer aux seins par les différentes contractions des *pectoraux;* mais nous devons encore nous taire sur un sujet qui ne peut absolument intéresser que le libertinage.

L'âge, et plus encore peut-être les excès dans les plaisirs vénériens, ne manquent point de porter de fâcheuses atteintes à la beauté des seins et aux fonctions dont ils sont naturellement susceptibles : la glande se ramollit et devient flasque ; la blancheur d'albâtre des globes se basane ; la couleur rosée de l'*aréole* et du mamelon se brunit et

même devient noire. C'est alors que la coquette, jalouse de retenir dans les fers des amans près de lui échapper, cherche à vaincre les effets nécessaires du temps et de la dissolution, à imprimer en elle le cachet du jeune âge et de la sagesse. Alors elle met à contribution les corsets et autres moyens mécaniques les plus artistement arrangés, ainsi que les nombreuses préparations chimiques, propres à soutenir le sein, à en embellir le teint et à rendre la peau plus douce : blanc de fard, lait virginal, vermillon, cochenille, orcanette, santal, carthame, mercure, plomb, étain, etc., etc., moyens aussi superflus que nuisibles : la pression continuelle du sein, en effet, ne tarde pas à détruire le peu de ressort et d'élasticité qui peuvent lui rester, et à le rendre plus flasque que jamais ; la peau se ride, s'altère et peut devenir le siége de dartres ou de diverses autres affections ; l'obstruction des pores prédispose au cancer ou au moins à de fâcheuses inflammations, etc.

Mais de toutes les causes capables d'exercer de fâcheuses influences sur l'élégance naturelle des seins, il n'en est point, si l'on en excepte toutefois le libertinage outré, qui exercent leur action délétère d'une manière plus marquée et plus prompte que les fortes maladies. La maigreur générale qu'elles entraînent semble, en effet, s'imprimer d'une manière toute particulière sur ces organes. Alors la couche de graisse qui entourait la glande et qui faisait tendre la peau avec tant de grâce, ayant disparu, les seins perdent

leur forme, deviennent flasques et pendans, le mamelon se courbe tristement en bas. Cependant ces effets sont d'autant plus apparens que les seins offraient une glande d'un moindre volume. C'est ainsi que les femmes, dont toute la grosseur du sein n'était due qu'à l'abondance de la graisse, n'en offrent plus aucune trace, tandis que les maladies les plus actives et les plus longues n'exercent que peu d'action sur des seins jouissant d'une véritable valeur intrinsèque.

Les allaitemens réitérés portent, comme l'âge et les excès dans les plaisirs vénériens, des atteintes manifestes à la beauté du sein. « Une flaccidité désagréable, dit *Rousselle*, succéderait « à la souplesse et à la fermeté élastique dont « ils étaient doués, si cet embonpoint qu'amène « ordinairement l'âge adulte, ne le soutenait et « n'en imposait par un certain air de fraîcheur. « Si cette nouvelle modification est incompatible « avec la finesse des traits et cette taille flexible « qui sont le partage de la pureté, elle admet « au moins des grâces majestueuses, et des agrémens qui, sans être piquans, ne laissent « pas que de servir quelquefois de piège à l'amour. »

Nous ferons ici, pour les maladies qui sont susceptibles de se manifester dans les parties sexuelles de la femme, la même réflexion que pour celles des organes génitaux de l'homme; nous renverrons nos lecteurs à notre *Véritable Médecine sans Médecin*, à notre *Medecine de Vénus*, ou *art de se guérir soi-même des maladies secrè-*

tes, et plus tard à notre grand *Traité de la Génération.* Nous allons nous borner à faire l'énumération des principales d'entre elles, à l'effet de faire connaître à nos lecteurs de quel grand nombre d'affections les parties de la femme sont susceptibles, et combien il importe d'en acquérir la connaissance, soit pour le choix d'une épouse, soit pour s'en préserver, soit enfin pour en obtenir la guérison. 1° *Vices de conformation* du bassin, lesquels sont susceptibles de s'opposer plus ou moins complètement à l'accouchement et de nécessiter ainsi des opérations douloureuses et sanglantes; 2° *alopécie*, ou chute des poils sexuels, par le virus syphilitique, ou la *gent morpionnique*; 3° *plique polonaise* des mêmes poils et de ceux des aisselles, souvent suite de la misère et de l'extrême malpropreté; 4° *déchirement du périnée*, par des chancres vénériens, des accouchemens difficiles, les manœuvres inconsidérées de matrones ignorantes; 5° inflammation des *grandes lèvres*, leur union partielle ou complète; 6° l'irritation du clitoris; 7° membrane hymen s'opposant à la sortie des règles et à la consommation de l'acte vénérien; 8° *longueur excessive des petites lèvres*, d'où la nécessité d'en retrancher une partie par l'instrument tranchant; 9° *longueur* et largeur excessive du vagin, 10° *défaut de longueur dans cette partie*; 11° son *occlusion* par une membrane accidentelle ou autre produit non naturel; 12° son inflammation; 13° chancre; 14° polypes; 15° renversement, descente et chute; 16° trop grande étroitesse; 17° ouverture non naturelle; 18° vices

de conformation de la matrice ; 19° squirre de cet organe ; 20° col utérin trop prolongé ; 21° occlusion de son conduit ; 22° matrice bilobée ; 23° absence de ce viscère ; 24° blessures, déviation ; descente, hernie ; 25° amas de liquide ou de gaz dans la cavité ; 26° polypes, ulcères, inflammation ; 27° faux-germe ou môle ; 28° cancer, hystérie, hémorrhagies utérines ; 29° fleurs blanches ; écoulemens vénériens ; 30° relâchement des ligamens ; 31° oblitération des trompes utérines, 32° squirre et hydropisie des ovaires ; 33° *nymphomanie*, ou fureur de l'amour chez la femme ; 34° absence des mamelons ; 35° enfoncement du mamelon dans la peau du sein : 36° son défaut de longueur ou de largeur ; 37° grosseur excessive de cette partie ; 38° longueur excessive, inflammation, gerçures, chancres ou ulcères vénériens du même organe ; 39° engorgement laiteux du sein, *agalactie* ou manque de lait, *polygalactie* ou excès de lait ; 40° cancer du sein.

Enfin, pour les deux sexes, hermaphrodisme et stérilité.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

L'ART

DE PROCRÉER LES SEXES A VOLONTÉ.

La franchise et l'absence de tout charlatanisme dont je me suis toujours fait gloire dans tous mes écrits, doivent me faire avouer ici que je ne vais point parler d'après mon expérience et mes observations, mais bien d'après celles de quelques médecins expérimentateurs et d'un certain nombre d'autres personnes qui ont bien voulu me faire part de leurs essais sur l'art de procréer les sexes à volonté. L'auteur dont je rapporterai d'abord les opinions, est M. Millot, savant fort célèbre par les nombreuses et belles expériences qu'il fit sur la génération humaine.

M. Millot, commence par cette proposition : qu'*il est bien convaincu que l'on peut donner l'être à un garçon ou à une fille de préférence.* Cette confiance parfaite de l'auteur dans les moyens que nous allons exposer parle déjà hautement en faveur de la réalité de l'art dont il s'agit. En effet, nous devons supposer que ce n'est que d'après les expériences les plus concluantes qu'il émet si hardiment une telle proposition ; car M. Millot est un médecin aussi éclairé que laborieux et judicieux ; et, à moins qu'il n'ait cherché à en imposer au public par un impudent mensonge, nous

devons attacher la plus haute importance à l'art qu'il nous enseigne avec tant de grâce et d'esprit.

Les moyens que l'auteur nous indique sont de la plus grande simplicité et faciles à mettre en usage par les personnes les plus ignorantes comme les plus savantes. Ces moyens se mettent en usage pendant l'acte sexuel : *une certaine position de la femme*, *lors de l'éjaculation*. Ainsi, grâces à ce simple mode de coïter, la patrie, quelque guerres sanglantes que nous ayons à éprouver, ne manquera pas de bras mâles pour défendre ses droits, et un père, jaloux de perpétuer son nom, n'aura plus à redouter que son épouse ne lui fournisse que des enfans femelles. Mais un avantage bien autrement important dans le siècle où nous vivons, c'est qu'il sera infiniment moins facile à nos femmes de nous donner de petits citoyens dont nous nous croyons en vain les pères ; en effet, quand nous aurons observé tous les préceptes nécessaires pour procréer un garçon, ne devrons-nous pas décliner la paternité dans le cas où notre chère moitié ne nous offrirait qu'une fille ? Quels services importans vous avez rendus à la société, M. Millot ! N'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour vous conduire à l'immortalité ?

Donnons actuellement quelques éclaircissemens sur le mode de copuler prescrit par cet immortel auteur, pour obtenir un si grand résultat.

Selon lui, c'est dans les œufs contenus dans l'ovaire droit, que résident les rudimens des garçons, et *vice versâ*. C'est sur cette opinion, longuement et

clairement démontrée dans son ouvrage, qu'il détermine la position que doit prendre la femme, pour obtenir de préférence un garçon ou une fille. D'après ce, j'entends déjà le lecteur conclure qu'il faut que la femme se couche du côté droit pour obtenir un enfant mâle et sur le côté gauche, pour avoir une fille. Mais ce n'est point tout-à-fait cette position que conseille l'auteur : *il ne faut*, dit-il, *qu'une simple inclinaison.*

Ainsi, mes chers lecteurs, quand vous serez jaloux d'obtenir un garçon de votre chère épouse, prenez garde de ne l'approcher que dans un lit ou sur tout autre objet semblable, et, au moment de l'éjaculation, empressez-vous de passer la main droite sous la fesse opposée de la femme, à l'effet de la relever suffisamment, pour que la hanche forme avec le plan sur lequel elle repose, un angle de vingt-cinq à trente degrés, et attendez, avec toute confiance, un garçon dans neuf mois, si toutefois vous n'avez point semé dans une terre non disposée à faire germer votre grain, et si à votre tour vous n'avez point transmis une semence non fécondante.

Au contraire, est-ce une fille que vous désirez obtenir ? relevez l'autre hanche, et vos vœux se trouveront également accomplis.

Si l'on objecte à l'auteur, qu'en conséquence même des raisons sur lesquelles il base le succès, autant vaudrait mettre la femme parfaitement de côté, position qui éviterait un soin capable de distraire péniblement l'esprit dans un moment

d'extase, il répondra en anatomiste habile, que, dans ce cas, *la trompe qui est destinée à porter la liqueur séminale vers l'ovaire se trouverait en direction avec l'orifice opposé à celui dans lequel on désirerait qu'elle prît son cours.* En effet, *l'aura seminalis*, seule portion de la semence qui puisse féconder les ovules, devrait tout naturellement se diriger vers le tube opposé. Ainsi, que l'inclinaison ne soit que de deux pouces environ.

Vient ensuite ce qui a trait au mouvement de la part de la femme : elle ne doit en faire aucun, dans la crainte d opérer une déviation capable e détourner la liqueur séminale du cours qu'on veut la forcer de prendre. Une immobilité parfaite de la femme, au milieu même d'un excès de plaisir. Voilà à quoi elle doit réduire sa mobile économie, si elle-même est jalouse d'obtenir le même résultat que son époux

L'homme n'est point le seul maître de déterminer le sexe qu'il préfère. La femme elle-même peut obtenir à volonté, et ce, par un moyen fort simple encore : c'est de passer sa main sous sa hanche, lors de l'éjaculation. de la soulever légèment et de rester, comme on l'a déja dit, dans une parfaite immobilité.

Après avoir exposé l'opinion de M. Millot, sur l'art de procréer les sexes à volonté, il nous reste à examiner quelles sont les bases sur lesquelles repose son système. Le lecteur sentira comme moi, que ce système ne peut être qu'un vain produit d'une imagination vagabonde, si l'on ne

parvient à démontrer les trois propositions suivantes : 1° qu'il existe des ovules, rudimens de nouveaux êtres, dans cette portion de l'appareil génital de la femme désignés sous le nom d'ovaires ; 2° que dans le droit, résident ceux qui doivent donner naissance à un garçon, et dans le gauche, les élémens des filles ; 3° que la liqueur séminale enfile nécessairement les trompes, pour aller féconder des ovules. Enfin, après avoir démontré ces trois propositions, nous devons exposer les faits concluans, que l'auteur cite en faveur de son opinion.

1° EXISTE-T-IL DES OEUFS DANS LES OVAIRES DE LA FEMME ?

Une vérité, démontrée par les dissections, et conséquemment incontestable. c'est qu'il existe dans les ovaires des *vésicules* remplies d'un liquide aqueux, et qui acquièrent un volume d'autant plus considérable que la femme se trouve plus apte à la maternité. Par analogie avec les corps de même nature observé dans les fleurs des plantes, on leur a donné le nom d'*œufs* ou *ovules*. Il nous reste maintenant à examiner si ces œufs sont réellement les élémens de l'homme futur. Je commencerai par proclamer que telle est mon opinion. Il me paraît bien naturel que l'auteur de la nature, qui, dans presque toutes ses productions, fait provenir les êtres d'œufs fournis par le sexe femelle, n'a point voulu établir d'exception pour l'homme et les autres animaux ayant avec lui le plus de ressemblance d'orga-

nisation. Mais, sans nous appesantir sur les causes finales, citons promptement les raisons que l'on pourrait alléguer contre cette opinion, et empressons-nous de démontrer combien elles sont mal fondées.

1° *Buffon*, *Maupertuis*, et quelques autres auteurs, nient l'existence des œufs, comme seuls instrumens de la procréation de nouveaux êtres, avançant que cette procréation ne peut être qu'un résultat du mélange, dans la matrice, des liqueurs fournies par l'homme et par la femme, pendant l'acte de la copulation. D'après leur opinion, la semence de l'un et l'autre sexe ne serait qu'un extrait des différens organes des sujets d'où elle serait partie. Dans cette hypothèse, il y aurait un mélange des deux semences, lesquelles donneraient naissance à l'enfant en vertu d'une attraction particulière entre les molécules similaires, c'est-à-dire, celles destinées à former des parties semblables, « opinion extravagante, dit *Capuron*, dans son excellent Traité sur les Accouchemens, opinion extravagante, si jamais il en fut, qui, en assimilant la génération de l'homme à la formation des sels, la réduirait à une simple cristallisation. »

A cette opinion de *Maupertuis*, l'on répondra que si l'homme futur ne se trouvait point préexistant dans les ovules de la femme, mais bien dans des matériaux sortis des différentes parties du corps, comment il se ferait que des personnes privées de certains organes n'en donnassent pas moins la vie à des enfans parfaitement constitués. Cette ré-

ponse de M. Millot nous paraît des plus favorables à son système. Selon lui elle est sans réplique. D'après ce, passons à d'autres objections.

2° A cette opinion de *Michel-Procope Couteau*, que les enfans mâles se trouvent dans le testicule droit de l'homme, et les filles dans le gauche, l'on répondra victorieusement que les hommes p. vés de l'un des testicules, n'en ont pas moins donné le jour à des enfans de l'un et de l'autre sexe, et que, conséquemment, l'assertion de Couteau est entièrement dénuée de fondement, et des plus fausses.

3° Si l'on objecte ensuite que des femmes dont l'un des ovaires se trouvait malade, n'en ont pas été moins douées de la faculté de donner naissance à des filles ou à des garçons indistinctement, l'auteur répondra encore avec une parfaite assurance, que ce n'est qu'après la conception qu'est survenue l'affection de l'ovaire.

4° Une autre objection qui, au premier aspect, ne paraît point sans importance, est celle-ci : *nemo dat quod non habet*, c'est-à-dire, si les élémens de l'homme futur ne se trouvent point dans l'une ou l'autre semence, comment se peut-il que la femme puisse renfermer en elle les rudimens des parties sexuelles du mâle, elle qui n'a rien de semblable? A cette objection, l'auteur répondra avec beaucoup d'esprit, *qu'il laisse toute sa valeur à ce proverbe*, par la raison que, si chaque ovaire ne renfermait pas un sexe, il ne pourrait le produire.

A la place de M. Millot, nous aurions répon-

du, certainement avec infiniment moins d'esprit, mais peut être avec des élémens de conviction plus concluans, que chez un grand nombre de mollusques, chez le crapaud et chez la grenouille, la femelle ne recevant jamais l'approche du mâle, dépose d'abord ses œufs à la surface de la terre ou de l'eau, et que ce n'est qu'ensuite que le mâle vient les arroser de la liqueur prolifique De même, ce n'est fort souvent qu'après l'entière formation des œufs chez les oiseaux, que le mâle leur transmet la liqueur propre à les faire germer.

Or, dans tous ces cas, n'est-il point naturel de penser que les rudimens du nouvel être n'ont pu recevoir qu'une simple modification de la part du mâle, que la semence n'a rien ajouté à ces élémens, qu'elle n'a fait que leur donner l'impulsion de la vitalité, et que, conséquemment, elle a été entièrement sans action, quant à la production du sexe ?

2° L'OVAIRE DROIT CONTIENT-IL LES ÉLÉMENS DES GARÇONS, ET LE GAUCHE, CEUX DES FILLES?

Si l'on passe ensuite à cette opinion de M. Millot, que l'ovaire droit doit nécessairement produire les garçons, le gauche les filles, et qu'on lui demande la raison physiologique de ce fait. il donnera pour réponse que sa proposition est basée sur l'observation. S'il en est ainsi, comme nous allons le voir dans un un instant, nous ne pouvons nullement douter que la vérite ne se trouve du côté de l'auteur ; car, qu'y a-t-il de

plus incontestable que les vérités basées sur l'expérience? et les faits cités en faveur de son opinion sont ceux-ci :

1° L'on sait qu'il peut arriver, au moment de la conception, des mouvemens désordonnés en vertu desquels résulte la formation d'être les plus informes, de monstres les plus hideux : or, ccqui démontre de la manière la plus convaincante, dit il, que les sexes sont toujours préexistans dans chaque ovaire, c'est que jamais l'on ne vit un être humain véritablement hermaphrodite. Sans nier à M. Millot l'excellence de ses raisonnemens en général, nous pouvons regarder cette réponse comme peu propre à déterminer la conviction du lecteur. En effet, cette absence d'hermaphrodisme dans l'espèce humaine, qui est réellement démontrée par l'observation, peut bien prouver que les sexes sont préexistans dans la femme, mais non que les mâles existent plutôt dans un ovaire que dans l'autre. Au reste, elle n'en mérite pas moins de fixer notre attention.

2° M. Millot appuie encore son opinion sur les trois ouvertures suivantes : 1° Il ouvrit une femme, laquelle avait successivement donné le jour à sept garçons, et dont l'ovaire gauche offrait une dureté qui le rendait impropre à la fécondation: 2° M. Ruffet fit à une femme la ponction d'une hydropisie de l'ovaire gauche, et y trouva un fœtus du sexe féminin ; 3° une autre ouverture fut faite sur une femme qui avait eu quatre filles de même nombre de grossesses : l'ovaire droit se trouvait dans un état morbide à ne

pouvoir offrir d'ovules, et, conséquemment, d'élémens pour produire des garçons. Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier la valeur de ces trois observations, pour la solution de la question qui nous occupe.

3° EST-IL VRAI QUE LA LIQUEUR SÉMINALE DOIT NÉCESSAIREMENT ENFILER LES TROMPES UTÉRINES POUR PRODUIRE LE PHÉNOMÈNE DE LA CONCEPTION ?

Parmi une foule d'expériences faites et répétées par un grand nombre de savans dignes de la plus entière confiance, nous nous bornerons à en citer une seule en faveur de cette troisième question. Nous l'avons extraite de l'*Histoire naturelle de Buffon*; et voici, en propres termes, comment il en rend compte :

« Une expérience fameuse en faveur des œufs est « celle de *Nuck*; il ouvrit une chienne trois jours « après l'accouplement il tira l'une des cornes de la « matrice (*trompes utérines*), et la lia en la ser- « rant dans son milieu, en sorte que la partie su- « périeure du conduit ne pouvait plus avoir de « communication avec la partie inférieure; après « quoi il remit cette corne de la matrice à sa place « et ferma la plaie, dont la chienne ne parut être « que légèrement incommodée. Au bout de « vingt-et-un jours, il la rouvrit, et il trouva deux « fœtus dans la partie supérieure, c'est-à-dire « entre le testicule et la ligature, et dans la par- « tie inférieure de cette corne il n'y avait aucun « fœtus; dans l'autre corne de la matrice, qui

« n'avait pas été serrée par une ligature, il en « trouva trois qui était régulièrement disposés; « ce qui prouve, dit *Nuck*, que le fœtus ne vient « pas de la semence du mâle; mais qu'au con- « traire il existe dans l'œuf de la femelle. »

Moi-même j'ai renouvelé plusieurs fois cette expérience sur des chiennes, et j'ai toujours obtenu de semblables résultats. Si l'on joint à cela l'existence des grossesses, extra-utérines, c'est-à-dire, d'enfans développés dans les trompes, les ovaires et même la cavité du bas-ventre, l'on aura la masse des preuves suffisantes pour prononcer qu'en effet la liqueur spermatique enfile les trompes pour aller féconder les ovules contenus dans les testicules féminins.

Résultats obtenus par l'observation des préceptes de l'auteur.

Nous devons maintenant faire connaître au lecteur quels sont les principaux résultats obtenus par l'observation des préceptes que M. Millot nous trace pour procréer les sexes à volonté. Ses expériences, nous assure-t-il, se sont toujours montrées favorables à son système. Que dis-je? le système de M. Millot : ce n'en est plus un, mais plutôt un art infaillible, à moins que nous regardons ce médecin, ainsi que plusieurs de ses confrères distingués, comme de véritables imposteurs, soupçon que ne méritent assurément point des hommes d'un probité si généralement reconnue.

M. Millot accoucha d'une sixième fille, madame Chavaudon de Saint-Maure, laquelle donnait chaque année le jour à un enfant de ce sexe

quoi qu'elle eût, ainsi que son mari, le désir le plus ardent de procréer un garçon. Cette procréation successive de filles reconnaissait pour cause une erreur prise par les époux dans la lecture de *Michel-Procope Couteau*, lequel, comme on le sait, conseille au mari de coucher à la gauche de la femme pour obtenir des garçons, et *vice versâ*. Détrompé par M. Millot, qui venait d'accoucher madame de Saint-Maure pour la première fois, les époux adoptèrent son procédé, et eurent la satisfaction de mettre au monde deux enfans du sexe mâle. Madame la comtesse de Melette, madame la marquise de Fumelle, madame la comtesse de Safran, madame de Baccencour, madame Mahaud d'Anouville, obtinrent le même succès par la même méthode.

La vertueuse épouse du dernier duc d'Orléans, ayant donné le jour à deux garçons, fit prier M. Millot, par le canal de madame de Blat, sa dame d'honneur, de lui transmettre son moyen de procréer une fille plutôt qu'un garçon. Il le lui fit connaître, tel que nous venons de l'exposer, et elle mit deux filles au monde. Cette estimable princesse désirant ensuite un troisième fils, ne manqua pas de l'obtenir par la même méthode.

C'est à la même méthode, que madame de Bondi est redevable de sa naissance; sa mère, madame Amelin, ayant observé le procédé de cet auteur. Mesdames de Cavanac, Veron, Moltête, de Miglieux, eurent aussi la satisfaction d'obtenir le sexe qu'elles désiraient, par l'observation des préceptes de l'auteur.

M. Millot met fin à ses observations en nous assurant qu'il aurait beaucoup d'exemples semblables à nous citer, qu'il pourrait y joindre ses observations particulières, mais qu'il craindrait de se rendre ennuyeux : par la même raison, terminons ici ce qui a trait à sa méthode.

Opinion de quelques autres auteurs, sur l'art de procréer les sexes à volonté.

VENETTE, auteur du *Tableau de l'Amour conjugal*, et RHASIS, médecin arabe. La haute réputation dont jouit le docteur Venette, parmi les classes non éclairées dans les sciences naturelles, semble nous faire un devoir de rapporter à nos lecteurs son opinion sur l'art de procréer les sexes à volonté. Voici ce que l'on trouve, sur ce sujet, dans son ouvrage, appelé, avec raison, dans le Dictionnaire des sciences Médicales, *Roman sur la génération*, tant à cause des faits merveilleux et faux dont il amuse ses lecteurs, que pour l'ignorance absolue qu'il y montre pour tout ce qui a trait à la saine physiologie.

L'opinion de cet auteur, que, encore une fois, sa réputation parmi le peuple nous force à citer, est qu'il n'est nullement difficile d'obtenir un sexe de préférence à un autre, et voici à peu près à quoi se réduit l'art qu'il nous enseigne : « Je con« nais, dit-il, quelques femmes qui ont toujours « l'habitude de *se coucher sur le côté droit* lors« qu'elles dorment avec leur mari, et *c'est tou« jours dans cette posture qu'elles sont caressées « et elles conçoivent presques toujours des gar-*

« *çons.* On ne saurait donner d'autre raison de ce « qui arrive de la sorte, que celle qui favorise mon « sentiment. Car la semence de l'homme étant re- « çue dans la matrice de la femme, située dans la « posture que nous avons marquée, ne peut tom- « ber, par *son propre poids*, que dans la *corne droi- « te, où les garçons sont le plus souvent formés*. C'est « une remarque qu'a faite *Rhasis* aussi bien que « moi, lorsqu'il dit que *les femmes qui se cou- « chent ordinairement du côté droit ne font presque « jamais des filles.* »

L'on voit que l'idée d'obtenir des sexes à volonté, par une certaine position de la femme, n'est point neuve et qu'elle a été annoncée et mise en pratique long-temps avant que M. Millot la mit au jour. Mais ce dernier auteur diffère essentiellement des autres, en ce qu'au lieu de mettre la femme parfaitement de côté, il ne veut qu'une simple inclinaison; la raison en est qu'il ne voit absolument rien d'hydraulique dans la conception, mais qu'il l'attribue uniquement à l'action de l'*aura seminalis* de la liqueur spermatique de l'homme sur les ovaires; et en cela il nous paraît avoir parfaitement raison. L'on sait, en effet, que les vapeurs, loin de tomber de leur *propre poids*, tendent toujours à s'élever; or, par la simple inclinaison, la partie volatile de la liqueur séminale tend nécessairement à s'élever vers l'orifice de la trompe utérine conduisant à l'ovaire que l'on veut féconder; tandis qu'en mettant la femme de ce côté les rapports sont entièrement changés.

Nous ne chercherons point à démontrer, pour prouver combien est erronée l'opinion de *Venette* et de *Rhasis*, qu'en effet les rapports entre l'orifice des trompes et la direction de l'*aura seminalis* doivent se trouver absolument différens de ceux que ces auteurs désirent pour féconder un ovaire de préférence ; les dispositions anatomiques de ces parties en disent plus par elles-mêmes que tout ce que nous pourrions avancer à cet égard ; et l'on sait que les vérités anatomiques sont incontestables. Mais une chose qu'ignoraient Rhasis, Venette, et qu'ignorait encore un grand nombre de personnes, c'est que c'est à l'*aura seminalis* seul qu'est dévolue la fécondation des ovules, et c'est ce que nous allons tâcher de démontrer en peu de mots. Voici les principales raisons sur lesquelles nous fondons notre opinion, que partagent déjà les anatomistes et les physiologistes les plus distingués.

1° Nous citerons encore une fois l'exemple de certains mollusques, ainsi que des grenouilles et des crapauds, dans lesquels les œufs ne se trouvent fécondés par la semence du mâle qu'après avoir été déposés au dehors par la femelle. Nous rappellerons aussi le mode de fécondation des œufs déjà tout formés dans le cloaque des oiseaux. Alors nous raisonnerons ainsi : la matière contenue dans les œufs se trouve séparée de l'extérieur par une membrane souvent épaisse et imperméable aux liquides : or, ils n'en sont pas moins fécondés par l'action de la liqueur du mâle, donc le phénomène de l'imprégnation ne peut être dû,

dans ce cas, qu'à l'action d'une matière plus subtile, infiniment plus pénétrante qu'un liquide ordinaire, c'est-à-dire à l'*aura seminalis*.

Raisonnant par analogie, nous dirons que la nature n'a pas dû adopter des procédés différens pour l'homme que pour ces animaux. Que dis-je ? Nous devons penser qu'ici la présence d'une matière infiniment subtile se trouvait encore plus indispensable que chez les premiers. En effet, combien n'est point petit le calibre des vaisseaux à parcourir, et quelle n'est point la distance entre les ovaires et l'orifice externe de la matrice ? Si l'on joint à cela que la liqueur se trouverait nécessitée de remonter contre son propre poids dans les trompes utérines, l'on ne balancera point un seul instant à prononcer que la fécondation ne saurait s'effectuer autrement que par la présence d'un corps infiniment subtil et essentiellement volatil, et ayant conséquemment une tendance naturelle à se porter vers les régions supérieures.

2° L'on sait que *Spallanzani* et d'autres expérimentateurs distingués sont parvenus à féconder des chiennes en leur injectant dans le vagin de la liqueur spermatique toute chaude, c'est-à-dire venant d'être fournie par le mâle. Or, pour peu que l'on ait laissé refroidir la semence, ou, ce qui revient au même, qu'on lui ait donné le temps de laisser évaporer la partie volatile, l'expérience n'a jamais été couronnée de succès. Donc, dans ces cas, l'*aura seminalis* seul a pu féconder les ovules. Un médecin de mes amis me fait part qu'il a tenté avec un plein succès la même expé-

rience dans l'espèce humaine ; mais, sans nous étendre sur des détails qui pourraient blesser de chastes oreilles, bornons-nous à faire remarquer la parfaite analogie de structure de la chienne avec celle de la femme, et concluons que pour celle-ci, la présence de l'*aura seminalis* est tout aussi indispensable que pour la chienne et les autres animaux dont nous avons rapporté le mode de fécondation.

3° Enfin, parlons des cas où certaines femmes deviennent mères avec tous les symptômes de la virginité physique. Chacun connaît l'histoire d'une grossesse de ce genre, rapportée dans son Traité de l'Art des Accouchemens, par le célèbre *Baudeloque.* « Une jeune fille, dit-il, craignant les suites de plaisirs illicites, permit seulement à son amant d'approcher le gland de ses parties génitales externes, sans la moindre introduction. Elle n'en devint pas moins enceinte, et au terme fixé par la nature pour l'enfantement, l'on ne put faire l'accouchement qu'en incisant la membrane de l'hymen, laquelle laissait à peine une ouverture suffisante pour admettre le tuyau d'une plume à écrire. Donc, dans ce cas, et dans une foule d'autres dont fourmillent les annales de la médecine et des autres sciences naturelles, la partie volatile seule a pu pénétrer jusqu'aux ovaires, pour en féconder un œuf. »

Nous croyons inutile de rapporter l'exemple de plusieurs personnes qui devinrent mères, pour avoir seulement souffert l'épanchement de la liqueur spermatique sur les cuisses, et, consé-

quemment, sans aucun contact immédiat de la liqueur spermatique avec les parties externes de la génération. Encore plus jugeons-nous superflu de parler des différens cas où des femmes conçurent pour n'avoir rien fait autre chose que se plonger dans un bain imprégné de liqueur spermatique. Outre que ces dernières observations pourraient être jugées, par bien des personnes comme non parfaitement authentiques, n'avons-nous pas déjà réuni une masse de preuves plus que suffisantes en faveur de l'opinion que nous professons ?

Dans un autre chapitre, Venette soumet à sept règles, l'art de procréer les sexes à volonté ; les voici :

1° Ne se marier, pour obtenir des garçons, que quand le corps a acquis tout le dévoloppement et toute la force qu'il faut aux époux pour procréer un enfant mâle, toujours plus vigoureux que la fille. « Parce que, dit-il, la semence n'est qu'un *excrément* de tout le corps et des testicules, il faut que toutes les parties soient fortes et vigoureuses, pour engendrer de la matière à faire un garçon. »

2° User d'alimens et de boissons susceptibles de donner une puissante énergie à toute l'économie. » L'expérience nous apprend que ceux qui se nourrissent d'alimens chauds et succulens, et de la chair d'animaux lascifs, acquièrent par là, non-seulement la force d'engendrer, mais aussi de faire un garçon, pourvu qu'il y ait tant soit peu de vivacité dans leur tempérament. »

3° Éviter tous les excès de table. « L'excès cause

des crudités, et l'on ne voit guère d'hommes ni de femmes déréglés à table, qui engendrent des garçons. Leur semence n'a presque point de chaleur ni d'esprit, et parce qu'elle est indigeste et imparfaite, elle n'est propre qu'à former une fille. »

4° N'user, pour obtenir des enfans mâles, qu'avec une extrême modération des plaisirs amoureux. « L'action déréglée de l'amour nous épuise et nous *rafraîchit* de telle sorte, qu'après nos embrassemens réitérés, nous n'engendrons que des filles. »

5° Que les femmes, chez lesquelles l'écoulement menstruel est modéré, ne se livrent pour obtenir un garçon, aux plaisir sexuels qu'à la fin du flux périodique. Que celles, au contraire, qui l'offrent d'une manière très-abondante, ne s'y livrent pour obtenir le même résultat, qu'un certain temps avant ou après cet écoulement. « Si les femmes qui ont des règles modérées, conçoivent après leur écoulement, elles font pour l'ordinaire des garçons; mais si elles ont des règles abondantes, et qu'elles engendrent avant que ces règles paraissent, ou dès qu'elles finissent, elles font toujours des filles. »

6° Les temps et les jours d'une température modérée sont propres à la procréation des garçons, tandis que les filles se procréent plutôt dans les chaleurs excessives. « Les personnes incessamment pénétrées d'une chaleur étrangère, capable de dissiper leur force, ont une semence *crue*, *indigeste*, qui est toujours disposée à faire des filles. »

7° Enfin, pour obtenir un garçon, se livrer

plutôt à l'amour quand le vent souffle du septentrion, que quand il vient de tout autre point. « L'on fait plutôt des mâles pendant que le vent souffle du côté du nord. »

Michel-Procope Couteau. Cet auteur avec quelques autres, avait émis l'opinion, que dans le testicule droit de l'homme résidaient les élémens des garçons et dans le gauche ceux des filles. Conséquemment d'après ces auteurs, il fallait, pour obtenir des enfans mâles, faire l'opération du testicule gauche, ou en lier le cordon spermatique; et *vice versâ*, pour une fille. Mais cette opinion est entièrement abandonnée, depuis qu'il est démontré par l'expérience, que des hommes privés de l'un ou de l'autre testicule, n'en ont pas moins joui de la faculté de procréer indistinctement des enfans de l'un et de l'autre sexe.

Virey. Ce médecin, dans son excellent et précieux *Traité de la femme*, émet l'opinion, que c'est le sexe le plus vigoureux qui doit déterminer le sien. D'après ce, un homme fort et robuste, uni en mariage à une femme faible et délicate, ne pourrait procréer que des garçons; tandis qu'un vieillard ou même un jeune homme épuisé par des excès ou des maladies, ne pourrait obtenir que des filles d'une femme qui le surpasserait en bien sous de semblables rapports. En conséquence de ce, pour obtenir un sexe de préférence, il faudra que celui qui désire le sien, se mette dans des circonstances propres à lui donner la plus forte somme possible de force, et soumettre l'autre à des circonstances opposées, et *vice versâ*.

Imagination. La plupart des auteurs les plus distingués s'accordent à donner la plus grande influence à l'imagination sur la détermination des sens : nous parlerons plus loin de cette faculté de l'ame.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

—

L'ART

DE FAIRE DES ENFANS D'ESPRIT.

La vérité de la doctrine que nous allons enseigner repose sur l'analogie qui doit nécessairement exister entre la cause et le produit. Cette vérité, déjà si claire par les phénomènes physiques et chimiques, me paraît tout aussi évidente pour les êtres que la nature doua de la vie. Sur quelque espèce d'individus que nous portions nos regards, soit parmi les végéteaux, soit parmi les animaux, soit parmi les différentes races d'hommes, nous trouvons partout des preuves absolument irrécusables de cette proposition.

Les caractères distinctifs des plantes, transmis par *Aristote* et *Pline*, sont encore aujourd'hui les mêmes que ceux décrits par *Linnée*, *Jussieu*, etc., et seront les mêmes tant qu'il plaira à l'auteur de la nature de conserver l'existence à son ouvrage. Le dattier cultivé a offert et offrira toujours en général, à l'examen de *Théophraste*, de *Dioscoride*, d'*Aristote*, de *Pline*, de *Linnée*, de *Jussieu*, et de tous les naturalistes décédés, vivans ou futurs, un bel arbre de cinquante à soixante pieds, des feuilles rassemblées en bouquet au sommet du style, des fruits charnus et sucrés de la longueur du pouce, etc., etc., ; le lis blanc, un bulbe arrondi composé d'écailles imbriquées

dont quelques-unes des plus extérieures s'allongent en feuilles à leur sommet, une tige simple, glabre, de forme cylindrique, haute d'environ deux pieds, des fleurs blanches, fort grandes, répandant une odeur très-forte et formant une espèce d'épi à la partie supérieure de la tige, portée sur des pédoncules d'un pouce de longueur environ, six étamines, un style plus court que ces derniers, un fruit capsulaire de forme triangulaire, etc., etc.

Les animaux sont également les mêmes aujourd'hui que sous *Aristote* et *Pline*; dans tous les lieux l'insecte sera rusé, et le cochon stupide; le tigre cruel, et l'agneau plein de douceur; la tortue lente, et l'insecte plein d'agilité; l'hirondelle légère, et la poule pesante; le serpent rampant, et la sauterelle sauteuse, etc., etc.

L'homme présentera toujours une main composée d'un grand nombre d'articles, offrant une peau délicate pénétrée d'une foule de nerfs, d'où une exquise sensibilité dans le toucher et une très-grande aptitude aux travaux qui demandent de la souplesse et de la délicatesse dans cette partie; un pouce qu'il peut opposer aux quatre autres doigts; la station verticale et la marche bipède; un larynx et une bouche formés de manière à ce qu'ils puissent facilement articuler les sons; la facilité de vivre dans tous les climats; celle de se nourrir de végétaux et d'animaux; une taille d'environ dix-huit décimètres; un degré plus ou moins élevé de raison; des passions; l'amour de la liberté, etc., etc.

La nature, comme l'on sait, semble s'être complu à former des tribus, des races, des classes distinctives parmi les différens êtres, ou plutôt elle leur assigne des caractères généraux en vertu desquels ils se ressemblent parfaitement, sous un certain nombre de rapports, tout en offrant des caractères particuliers qui font que nul des nombreux corps qui constituent l'univers ne saurait être confondu avec aucun autre.

C'est en vertu de ces caractères généraux que le célèbre *Jussieu* sut grouper toutes les plantes en un certain nombre de familles, que le botaniste, tant soit peu exercé, reconnaît facilement par le plus simple examen des végétaux. Ainsi l'on placera tout naturellement le fléau, le chiendent, l'orge, le seigle, le froment, le riz, le maïs et une foule d'autres genres, dans la famille des *graminées*, dans quelque terrain et quelque exposition qu'on les observe. Dans la famille des *liliacées* se grouperont comme d'eux-mêmes, la tulipe, le lis, la jacinthe, la seille, la tubéreuse, etc. Chacun reconnaîtra des traits de ressemblance frappans entre la jusquiame, la mandragore, la morelle, la tomate, le lycict, genres de la famille des *solanées*, ou des pommes de terre.

Les familles des animaux offriront également des caractères communs qui ne sauraient permettre de les confondre, comme l'ont parfaitement remarqué les *Aristote*, *les Pline*, *les Linnée*, *les Buffon*, *les Cuvier*, *les Duméril*, et tant d'autres naturalistes célèbres. Ainsi chacun placera dans la classe des insectes les araignées, les scorpions,

les faucheurs, les cloportes, les taons, les mouches, les papillons, les pucerons, les abeilles, les hannetons, les cantharides, etc.; animaux qui se ressemblent tous par l'absence de toute vertèbre, la présence de trachées servant à leur respiration, un corps et des membres articulés, beaucoup de ruse et plus ou moins d'agilité.

Pareillement, les millions d'hommes, qui peuplent la terre, présenteront tous des caractères particuliers de ressemblance, en vertu desquels on pourra toujours placer chaque individu dans l'une des cinq principales races de l'espèce humaine. Ainsi l'on placera tout naturellement les Français, les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Égyptiens, les Persans, etc., parmi les hommes de la race *caucasique*, laquelle offre pour caractères distinctifs un visage ovale et presque vertical, un nez alongé, des cheveux longs et flexibles, une peau blanche, des joues colorées en rouge et en rose, et des lèvres vermeilles; dans la race *hyperboréenne*, les Esquimaux, les Thibétains, les Ostiaques, les Lapons, les Samoïèdes, etc. lesquels ont le visage plat, court et arrondi, le nez écrasé, les cheveux noirs et courts, la peau très-brune; dans la race *mongole*, les Kalmouks, les Siamois, les Japonais, etc., qui offrent un visage plat, un nez écrasé, court, épaté, des cheveux noirs, des joues saillantes, une tête conique, une peau d'un brun-jaune-rougeâtre; parmi les *négres*, les Éthiopiens, les Cafres, les Hottentots, etc., peuples qui se distinguent des autres par un front plat, un visage

oblique et à mâchoires saillantes, des lèvres fort grosses et s'avançant en forme du museau, un nez fort épaté, des joues très-larges, des cheveux courts, noirs, laineux, crépus, et fort fins, une peau d'un noir plus ou moins foncé. Enfin, la race *américaine* ne sera pas non plus confondue avec aucune autre. L'on sait, en effet, qu'à l'exception des peuples du nord de l'Amérique, les habitans de ce continent sont fort remarquables par un visage large et de forme triangulaire, des cheveux noirs, plats, gros et longs, un menton presque toujours imberbe, une peau d'un rouge cuivré.

Ce ne sont point seulement les différentes races d'hommes qui offrent entre elles des traits frappans de ressemblance, mais encore les divers peuples qui les composent. Que dis-je? les différentes provinces d'un même pays n'offrent-elles point sous ce rapport des caractères qui leur sont absolument propres? Enfin, pour pousser plus loin nos considérations sur les caractères physiques et moraux transmis par la voie de la génération chez des êtres qui ne croisent ou se croisent fort peu, n'est-il point à chaque famille des traits particuliers qui en font facilement reconnaître les différens membres?

Les Scythes, tant qu'ils restèrent unis, se distinguèrent des anciens peuples par le mépris des richesses, la tempérance, l'amour de la justice, des combats et de leurs anciennes institutions. Les anciens Grecs offraient une haute taille, un corps très-robuste qu'ils avaient soin d'endurcir

au travail, l'amour des connaissances utiles. Parmi les différens peuples dont se composaient les Grecs, les Athéniens se remarquaient par leur amour de la poésie et des arts brillans, et l'inconstance; les Spartiates, par la rudesse de leurs mœurs, leur extrême frugalité, leur horreur pour le luxe, leur répugnance pour les connaissances non utiles, leur goût pour les exercices publics du corps, leur attachement à tout ce qui était juste et honnête, la sévérité de leurs lois civiles et militaires, leur intrépidité dans les combats.

Les Parthes, qui occupaient le pays qu'habitent aujourd'hui les Persans, formaient un peuple vaillant et courageux, passaient avec raison pour les meilleurs cavaliers de la terre. Tous naissaient pour ainsi dire guerriers; leur adresse à tirer les flèches, même par derrière, rendait leur fuite, comme leur attaque, redoutables à leurs ennemis. L'agriculture, le commerce et les sciences étaient chez eux toujours sacrifiés à l'art de la guerre. Ils étaient scrupuleux observateurs de leur parole, et regardaient comme infâme quiconque y manquait, même pour les choses les moins importantes. L'habitude des camp ne les rendait point insensibles aux charmes des femmes, ni inaccessibles aux sentimens religieux.

Les Egyptiens formaient dans l'antiquité un peuple essentiellement distinct des autres: ils apprenaient à lire et à écrire de fort bonne heure, se livraient à l'étude de l'arithmétique et de la

géométric; étaient ennemis des alimens trop recherchés ; se vêtaient fort peu , et s'habituaient dès l'enfance à toutes les intempéries de l'air. Différens des Athéniens et se rapprochant des Spartiates, ils étaient ennemis de la musique, qu'ils jugeaient propre à énerver l'ame. En revanche, ils cultivaient toutes les sciences, en sorte que l'on croirait qu'ils ont réuni toutes les connaissances des modernes, tandis que les autres nations étaient plongées dans l'ignorance. Ils étaient très-vaillans dans le combat, quoiqu'ennemis des guerres, qu'ils regardaient comme nuisibles à l'agriculture et au commerce, lesquels jouissaient chez eux d'une très-haute considération.

Le peuple juif, auquel les lois de Moïse interdisent la faculté de prendre des femmes ailleurs que dans leur nation, est, de tous les peuples, celui qui a le plus conservé et conserve encore ses caractères primitifs. Une malpropreté souvent répugnante, des maladies de peau, pour ainsi dire inhérentes à leur organisation, un fanatisme exagéré, un esprit mercantile, une mauvaise foi qui inspire une juste défiance pour eux à tous les autres peuples, un entêtement des plus opiniâtres, un genre de physionomie qui les fait reconnaître dans tous les points du globe où ils se trouvent épars: tels sont, sauf quelques exceptions, les caractères propres de la nation juive.

Tant que le peuple romain ne prit ses femmes que dans le sein de la nation même, il forma, ainsi que les Carthaginois, la nation la plus vail-

lante et la plus intrépide de l'univers. La fureur des conquêtes, une sévérité de mœurs sans égale, un respect entier pour la religion et les dieux, une prudence consommée dans toutes ses entreprises, une grandeur d'ame pleine de noblesse et de majesté, un port noble et martial, le point d'honneur poussé jusqu'à l'enthousiasme, la justice, l'amour de l'agriculture : telles furent les principales qualités de ces fiers conquérans de l'univers jusqu'à ce qu'enfin amollis par les femmes et les richesses énervantes des provinces asiatiques, ils perdirent leurs caractères premiers et se virent à leur tour vaincus par les redoutables enfans du Nord.

De nos jours ne voyons-nous pas chacun des peuples de l'univers offrir des caractères physiques et moraux qui leur sont absolument propres? L'Anglais, rêveur, mélancolique, passionné pour le commerce et la liberté; l'Allemand, abstrait, phlegmatique, et dénué de toute galanterie; le Français, léger, spirituel, vaillant, remarquable par son excès de courtoisie; le Portugais, et surtout l'Espagnol, entêtés, traîtres, serviles et entichés du fanatisme le plus révoltant et le plus en opposition avec les droits inaliénables que la nature concéda à l'homme; l'Italien, souple, insinuant, rusé, fourbe, vindicatif et assassin; le Musulman, indolent, superstitieux, d'une lubricité révoltante, plein du plus ridicule orgueil.

Les différentes provinces de la France, comme celles de tous les autres pays, ne nous offrent-elles pas aussi leurs caractères distinctifs? L'habitant

du département du nord est lent, apathique jusque sur ses droits naturels, fanatique, adonné aux femmes et plus encore à la boisson ; l'Artésien, hospitalier, bon, simple, mais querelleur ; le Picard, vif, franc, généreux, mais colère ; le Normand, mercantile, d'une foi douteuse dans les affaires, entêté, ami passionné des procès ; le Champenois, doux comme ses moutons ; le Gascon, menteur, insinuant, intrigant, ambitieux et plein d'emportement.

Il n'y a même pas jusqu'aux cantons d'une même province, et même jusqu'aux différens villages d'un même canton, qui ne se distinguent des autres par leurs caractères physiques, la trempe de leur esprit, leurs mœurs, etc. Chacun a pu faire cette observation dans le pays où il est né, ou qu'il a habité assez long-temps. Dans les différens pays que j'ai parcourus, j'ai toujours trouvé de très-grandes différences entre les habitans des villages à peine distans les uns des autres d'un quart de lieue. Par exemple, je citerai dans le département de la Somme quelques villages qui se tiennent pour ainsi dire par les dernières maisons, et je verrai un Cardonnette, dont les femmes sont aussi jolies que libres dans leurs mœurs, un Beauchêne et un Talma, qui fourmillent de malfaiteurs ; un Hérissart, dont les habitans sont adonnés aux exercices de piété, un Piergot, dont les hommes et les femmes sont remarquables par leur laideur, leur grossièreté, leur apathie et les écrouelles qui les accablent d'une manière pour ainsi dire endémique ; un Mirvaux, à un quart

de lieue de là, dont les hommes sont très-affables, les femmes fort jolies, fort enjouées et aussi galantes que spirituelles et fécondes.

Enfin, pour terminer ici ce qui a trait aux caractères transmis aux grandes masses de génération en génération, nous dirons que les variétés des différentes espèces d'animaux procréent toujours des individus tellement semblables à eux-mêmes que l'on serait quelquefois tenté d'établir plusieurs races distinctes dans la même espèce, pourvu toutefois qu'il n'y ait point de promiscuité, dans les variétés; je m'explique: le chien de berger, ne s'accouplant qu'avec un chien de berger, aura toujours des petits aux poils longs, à une touffe plus ou moins forte de poils sous la queue; un lévrier, des petits au corps grêle et allongé, aux jambes très-hautes, au museau fort pointu: un chien turc, des petits qui n'offriront de poils qu'à la face; un barbet ou caniche, des poils crépus et frisés comme de la laine, un museau court et arrondi; un dogue, le museau retroussé, les dents du devant proéminentes, les lèvres et les paupières pendantes. Et ainsi de même du chien-loup, de la levrette, du bichon, du carlin, du doguin, du toquet, du braque, du petit danois, du basset, etc.

La vérité de mon assertion se montre encore pour les diverses variétés de chevaux, en observant toutefois les mêmes conditions que ci-dessus. Cette espèce forme dans l'état de domesticité un certain nombre de races toutes différentes qui les rend propres à des usages particuliers.

Ainsi les *bidets normands*, les *anglais*, les *andalous*, les *arabes*, sont les plus propres à la selle; les *belges*, les *hollandais*, au carosse; ceux du *Maine*, de la *Sarthe* et de la *Suisse*, au trait, etc. Pareilles observations pour les chèvres, les moutons, et en général pour toutes les espèces d'animaux.

Après nous être étendus sur les caractères, pour ainsi dire éternels, transmis aux grandes masses par la voie de la génération, rapprochons-nous un peu plus de notre objet, et venons-en aux familles des diverses races de notre espèce. C'est une vérité généralement reconnue que les traits de famille sont en général tellement frappans que presque toujours un homme, tant soit peu exercé à juger les physionomies, dira de tel ou tel individu dont la présence n'a jamais frappé ses regards, qu'il appartient à telle ou telle famille qui lui est parfaitement connue. Ce proverbe si connu *tel père, tel fils*, est loin de se trouver dénué de fondement, quant au physique et quant au morale. Si les enfans ne ressemblent point toujours à leurs père et mère, au moins trouvera-t-on dans la famille une personne avec laquelle ils présentoront des traits plus ou moins frappans de ressemblance. Si, dis-je, nous avons reconnu que des peuples entiers et fort nombreux peuvent transmettre, pendant plusieurs siècles, leurs caractères distinctifs à leurs descendans, combien plus facilement ne devons-nous pas admettre une semblable transmission pour les familles composées d'un nombre de membres infiniment moindre.

A quelque hypothèse que l'on veuille se livrer pour expliquer le grand mystère de la génération, il est une vérité que l'on devra toujours admettre unanimement: c'est que la procréation d'un individu n'est que le développement de certains principes émanés du père et de la mère. Soit que l'on admette les œufs chez la femme, soit que l'on trouve les rudimens de l'homme dans certains animalcules de la semence, soit enfin, qu'avec Buffon, l'on admette un mélange des semences de l'un et de l'autre sexe, toujours faudra-t il reconnaître que ce qui forme l'homme futur est un véritable extrait de toutes les parties du corps de l'un et de l'autre sexe, ou de l'un des deux seulement. L'on pourrait même dire que le premier germe est une miniature de l'homme; que l'on me pardonne cette expression

Personne ne pourra nier qu'une graine jetée dans la terre et qui bientôt se transforme en une nouvelle plante, ne renfermait dans son sein tous les élémens d'une racine, d'une tige, de feuilles, de fleurs et d'autres graines infiniment plus nombreuses. L'on pourrait peut-être m'objecter que tous ces organes de la plante sont le produit de la fixation des principes alimentaires répandus dans la terre et l'atmosphère. Mais, comme ces principes n'ont jamais formé d'êtres vivans par eux-mêmes, et qu'il leur a toujours fallu la présence d'une semence pour produire ce résultat, nous dirons qu'ils n'ont d'autre usage dans la végétation que de favoriser le dévoloppement des parties constitutives du végétal, de

le boursoufler, de lui ajouter de nouveaux ingrédiens; en un mot, de lui donner la plus grande extension possible. *Nemo dat quod non habet:* or, les matières qui viennent s'ajouter au noyau de la plante sont purement minérales ou brutes; donc elles ne sauraient rien former qui fût doué du flambeau de la vie.

Il serait superflu de s'étendre plus longuement sur les preuves de la ressemblance qui doit nécessairement exister entre les enfans et les pères. C'est une vérité pour ainsi dire populaire qui n'échappe à aucun homme vivant en société et tant soit peu observateur. Il n'est personne qui ignore que la force ne peut résulter que de la force, et ainsi pour tout le reste. Un vieillard décrépit ne saurait fournir, comme l'a observé le célèbre Buffon, et comme on en a des preuves journalières dans la société, que des êtres chétifs et presque toujours difformes. Les personnes affectées de la syphilis, ou maladie vénérienne, ne peuvent procréer que des enfans chétifs et infectés comme les auteurs de leurs jours. Les écrouelles, comme l'on sait, se transmettent par la voie de la génération. Les goutteux transmettent souvent la goutte à leur progéniture, ou au moins des rhumatimes opiniâtres, quand toutefois cette affection n'est point accidentelle, ou qu'elle n'existait pas lors de la conception. L'on sait que la phthisie pulmonaire est pour ainsi dire inhérente à certaines familles. L'on connait ces expressions communes et exprimant de grandes vérités : *race de fous*, *race de voleurs*, etc.

Tout nous démontre donc que nos dispositions physiques sont, généralement parlant, une conséquence nécessaires de celles de nos parens.

Si l'on réfléchit que la trempe de l'esprit de chacun des hommes, est une conséquence naturelle et nécessaire de l'état du corps, que, conséquemment encore, les facultés intellectuelles sont tout aussi héréditaires que les qualités physiques, l'on aura la somme des connaissances nécessaires pour faire des enfans d'esprit.

Preuves des rapports intimes établis entre les facultés intellectuelles et les dispositions physiques de l'homme.

Quoique un grand nombre de philosophes, tant de l'antiquité que de ces derniers temps, aient parfaitement senti et exprimé les liens de la sympathie étroite qui unissent le physique et le moral, toujours jusqu'à présent, ces deux matières ont été traitées séparément comme deux choses essentiellement distinctes et indépendantes l'une de l'autre. Il est cependant bien loin d'en être ainsi; l'état de l'ame est une conséquence naturelle et nécessaire de celui du physique, *animi mores sequuntur corporis temperamentum* (Galien).

Déjà j'entends certains moralistes, plus sévères dans leurs principes que dans leurs actions, s'écrier au scandale, à l'hérésie, aux tribunaux!

Calmez vos alarmes et votre fureur, ô purs animistes! je vais concilier parfaitement mon

opinion avec le matérialisme, la morale, le spiritualisme et la religion.

L'auteur de la nature, par une puissance aussi infinie qu'incompréhensible, établit entre le matériel et l'immatériel de notre être une dépendance si étroite et une liaison si intime que l'un ne peut exécuter une action ou éprouver une impression qui ne réagissent plus ou moins fortement sur l'autre, selon leur nature et leur intensité. Enchaînée dans sa prison corporelle, la plus belle partie de nous-même se trouve sans cesse soumise à une foule d'influences, tant intrinsèques, qu'extrinsèques, et ne peut ainsi exécuter dans son entier toutes les belles actions dont elle est susceptible par elle-même: « Mais quand « elle sera séparée du corps, dit M. Juge-Saint-« Martin, elle ne recevra aucune sensation ex-« térieure et passera à l'état d'intelligence pure: « rien ne l'empêchera de se connaître elle-même, « ni de connaître les attributs de la divinité. »

En attendant que ce souffle divin possède toute la plénitude de son action, son indépendance et sa perfection, il reste soumis à l'influence organique et en subit toutes les conséquences. « La philosophie, dit M. Dupaty, a « eu tort de ne pas descendre plus avant dans « l'homme physique; c'est là que l'homme « moral est caché. »

Le plus superficiel examen des nombreuses classes d'êtres qui occupent les échelons de la grande échelle au haut de laquelle se trouve placé l'homme, suffira pour nous démontrer

l'extrême influence de l'organisation sur l'instinct, les mœurs, les inclinations, les habitudes et la puissance sensitive. Partout nous trouverons ces différentes facultés en harmonie parfaite avec la structure physique.

Ainsi, l'aiguillon de l'amour exerce à peine son influence sur la limace et les différens autres genres d'animaux au corps flasque et froid; l'agilité, la prestesse et la ruse forment l'apanage des insectes, dont les caractères distinctifs sont un très-grand nombre d'articles très-délicats et très-mobiles; le ver rampant fuit au moindre bruit, parce qu'il présente une chair molle, friable pour ainsi dire, et qu'il n'est armé d'aucun moyen de défense; le courage, l'audace, la cruauté et la voracité se rencontrent dans le lion, le tigre, l'aigle et le vautour, animaux doués d'une grande puissance musculaire, de moyens d'attaque terribles et d'un estomac aussi chaud que vaste; l'agneau, au contraire, privé de tout moyen d'attaque, forme le symbole de la douceur et de la timidité; le bélier, le singe, le coq et cet autre animal domestique, ami de l'homme, chez lesquels s'observent des organes testiculaires volumineux et énergiques, se rendent remarquables par leur puissance génitale et leur extrême lubricité. » Qu'on examine toutes les espèces d'animaux, dit *Roussel*, on verra que chez eux le moral se rapporte constamment au physique, la colère et la cruauté marchent toujours avec la force, et la timidité est toujours le partage de la faiblesse. »

Mais m'objectera-t-on, il n'y a point parité dans la comparaison : l'homme tient le premier rang parmi l'universalité des êtres de la nature, dont il se distingue et par les perfections de son organisation, et par l'étendue ainsi que par l'énergie de ses facultés intellectuelles. A ce, je répondrai que la vie est une chez tous les êtres qui en sont doués, mais que les phénomènes vitaux sont d'autant plus nombreux et plus parfaits que les organes le sont eux-mêmes davantage. Ainsi, donnez au végétal une matière nerveuse et des fibres musculaires, et bientôt il ne restera plus enchaîné au sol qui le vit naître; transformez le sabot de l'âne en doigts aussi dégagés que ceux du singe, et il montrera la même dextérité que ce dernier animal; placez le larynx et la main de l'homme dans le corps du singe, et ce quadrupède, déjà si remarquable par sa dextérité et son intelligence pourra rivaliser avec l'espèce humaine. D'ailleurs, est-il bien vrai que la nature se prête à nos divisions arbitraires et qu'elle ait tranché des caractères bien distinctifs entre l'homme et les animaux sous tous les rapports? La nation des Caaguis, des Padous et différentes autres peuplades sauvages n'offrent-elles pas la ressemblance physique la plus frappante avec l'espèce de singe, désigné sous le nom de chimpanzey, et au rapport de *Pline*, dont personne n'a jamais contesté la véracité, l'amiral Hannon ne prit-il point au cap Arguin, dans son expédition en Afrique, deux femmes sauvages toutes velues, courant plus vite que les hommes, se

défendant avec violence à l'aide de leurs dents portées sur un museau fort allongé, et tellement confondues avec les femelles de certains singes, que les naturalistes n'ont osé prononcer qu'elles appartinssent à l'espèce humaine ou à la brute.

Rien de plus capable de nous donner une plus juste idée de la puissance organique que les importantes modifications apportées dans le moral par la masse cérébrale, ou *sensorium commun*. Nul naturaliste n'ignore, en effet, que les facultés intellectuelles sont d'autant plus développées que l'appareil cérébral offre un volume plus considérable; comparativement au reste de l'économie. « N'accordera-t-on pas quelque fondement « à cette opinion, dit M. le professeur Richerand, « si l'on fait attention que l'homme, parmi tant « d'êtres, dont quelques uns ont avec lui une « si grande ressemblance d'organisation et de « structure, est aussi celui dont le cerveau pro- « prement dit, est le plus gros relativement au « cervelet, à la moelle de l'épine, aux nerfs, et « aux autres parties du corps? pourquoi n'en se- « rait-il pas du cerveau comme de tous les autres « organes, qui remplissent d'autant mieux leur « fonctions que leur développement est plus « complet? »

« Cette différence du volume du cerveau dans « l'espèce humaine et les brutes, dit le célèbre « Bichat, est un indice frappant de la supério- « rité de l'homme sous le rapport des *phénomè- « nes intellectuels, lesquels se rapportent tous à la « masse encéphalique.* »

Il est tellement vrai que la masse encéphalique décide seule du degré d'intelligence des animaux, que l'on voit ce centre sensitif acquérir un volume d'autant plus considérable que nous passons des animaux les plus stupides à celui qui se trouve à leur tête par la grande étendue de sa puissance intellectuelle : « Si comme l'ob-« servation semble le démontrer, dit M. le pro-« fesseur Duméril, la quantité de substance « cérébrale contenue dans le crâne, détermine « le plus ou moins d'intelligence chez les ani-« maux, l'homme est celui de tous qui doit être « le plus favorisé, puisque sa cervelle est extrê-« mement volumineuse, surtout en proportion « de la grosseur de la tête, dont la face n'occu-« pe qu'une très-petite partie. »

Pour apprécier et rendre la différence de grandeur du cerveau et du degré d'intelligence, tant chez les différentes classes d'animaux que chez les différens hommes, Camper, cet anatomiste célèbre et cet observateur profond, a imaginé une ligne verticale partant du front au menton, et venant tomber plus ou moins perpendiculairement sur une autre ligne placée dans la direction de la base du crâne, boîte osseuse, qui généralement parlant, nous indique le volume du *sensorium commun;* or la chute de la première sur la seconde forme un angle d'autant plus obtus que le cerveau est plus volumineux. Ainsi chez l'Européen, le plus intelligent de toutes les races humaines, *l'angle facial* offre de 80 à 90 degrés; chez l'Américain, il n'en offre que de 75 à 80;

chez le Nègre, 70 à 75; chez plusieurs peuplades sauvages 65 à 70; chez le singe, 60 à 65; chez le chien, 55 à 60; chez la plupart des oiseaux, 45 à 50; chez le cochon, 30 à 40; chez le plus grand nombre des poissons, 24 à 30. Nous parlons ici très-approximativement.

Sans porter nos regards sur la classe des êtres placés dans un degré inférieur à celui de notre espèce, l'homme ne nous offre-t-il pas des phénomènes assez nombreux et assez importans, pour achever de nous convaincre sur la question de l'influence organique? Ainsi:

1° La puissance de l'ame est à peu près réduite à la nullité, dans les premiers âges de la vie, et les facultés intellectuelles ne se développent qu'à mesure que le cerveau passe de son extrême mollesse à un état plus solide, et que s'opère l'éducation des organes, et notamment des sens: *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.*

2° A mesure que le temps, qui use tout, vient graver l'empreinte de la triste vieillesse dans l'empire organique, nous voyons le principe intelligent baisser progressivement, et personne n'ignore que, sous le rapport des facultés de l'ame, la décrépitude et l'enfance ont entr'elles la plus parfaite ressemblance. « Dans l'état de « vieillesse, dit le célèbre *Bichat*, l'habitude qui « a presque tout émoussé, fait que le cerveau et « les nerfs sont presque inactifs: *mémoire*, *ima-* « *gination*, *jugement*, *attention*, etc. tout, « *s'affaiblit*, tout ne s'exerce qu'avec obscu- « rité. »

3° Tous les genres de maladies tant soit peu graves qui affectent le cerveau ou des organes entretenant avec ce viscère des liaisons d'une sympathie étroite, apportent nécessairement les modifications les plus notables dans l'exercice des facultés intellectuelles. » La folie, dit l'im-
« mortel auteur de la *Médecine physiologique*,
« M. le professeur *Broussais*, n'existe point sans
« un degré quelconque d'irritation du cerveau. »

« Le cerveau, principal instrument de l'ame
« pour la pensée, dit *Fodéré*, peut être affecté
« idiopathiquement ou sympathiquement. Une
« commotion, un accident d'apoplexie, ou telle
« autre affection comateuse, peuvent mettre au
« rang des insensés, celui qui était le plus sage
« des hommes : ainsi, l'altération ou la perte
« complète des facultés intellectuelles recon-
« naissent fréquemment pour cause : 1° la disloc-
« cation de la boîte osseuse (crâne), au moment
« de l'accouchement, par le forceps ou autre-
« ment, ou par un de ces accidens si communs
« dans l'enfance ; 2° les impressions funestes
« faites au cerveau par les narcotiques, tels que
« l'opium, le sirop de pavot, la thériaque, don-
« nés imprudemment aux enfans, dans quelques
« pays, par les nourrices ; 3° l'abus du mercure
« dans le traitement des maladies vénériennes,
« et dont M. Double a vu deux cas qu'il a guéris ;
« 4° la surface d'une humeur morbifique quel-
« conque qui était au-dehors, particulièrement
« de l'humeur syphilitique, par des traitemens
« inconsidérés ; 5° la rétention ou la suppres-

« sion du flux menstruel, des hémorrhoïdes « habituelles, la privation des plaisirs de l'a- « mour, certaines maladies du bassin ; 6° les « inflammations des viscères abdominaux, etc., « etc. »

4° Les fatigues excessives, la faim, la soif, le besoin du sommeil, en un mot, tous les genres de débilités du corps apportent nécessairement une diminution plus ou moins notable dans l'énergie des facultés intellectuelles.

5° Enfin, pour borner ici nos exemples n'existe-t-il point certains liquides, dits spiritueux ou excitans cérébraux, lesquels, en activant par leur puissance stimulante le jeu de la matière organique, jouissent de la faculté d'enflammer l'imagination, d'échauffer le génie, et de centupler, pour ainsi dire, la puissance créatrice de la pensée ?

Ad vitreos calices ubi scintillantia vina
Subsiliunt oculis, hausto ceu numine plenus
Quid non aggreditur vates ? sine munere Bacchi,
Frigidus in laudes noster languebat Apollo.

P. J. Sautel.

Après cette digression sur la transmission nécessaire des caractères physiques et moraux par la voie de la génération, rapprochons-nous d'avantage de l'art de faire des enfans d'esprit.

Parmi une foule d'exemples que nous pourrions citer en faveur de cette opinion, que *les dispositions morales sont héréditaires*, nous ne pouvons

résister au désir de rapporter le passage suivant extrait de l'*Essai sur la physionomie,* du célèbre Lavater :

« Je connais, dit cet auteur, deux époux (et « les exemples de ce genre ne sont pas rares) ; « l'un, c'est le mari, est d'une vivacité effrayante, « ardent, impétueux, emporté, et qui plus est, « esclave des voluptés les plus grossières ; son « teint annonce en effet ce mélange d'impétuosité « et de sensualité ; l'enflure de ses traits, leur « grossièreté, leur vacillation perpétuelle, l'in- « quiétude de ses mouvemens, tout en lui décèle « le trouble qui l'agite et les désirs qui le tour- « mentent. Sa femme, au contraire, d'un tempé- « rament moitié sanguin, moitié mélancolique, a « l'ame noble et ornée des vertus de son sexe ; « elle a le teint beau, les traits réguliers et gra- « cieux, et son air affable et serein est l'expres- « sion modeste du contentement intérieur dont « elle jouit.

« Ces époux ont deux fils en bas âge, dont l'un « a autant de conformités morales avec le père, « que l'autre avec la mère ; on en a déjà des preu- « ves réitérées, on vous en prévient, et l'on vous « présente ces deux enfans. Dans l'un vous ob- « servez un regard farouche, des traits plus gros- « siers, des sourcils plus épais, une bouche inso- « lente, un teint basané. L'autre a le regard doux, « le teint blanc, en un mot c'est l'image de sa « mère. Eh bien, direz-vous, j'ai peine à le devi- « ner ; mais il est possible, après tout, que *l'en- « fant dont le visage m'offre les traits du père.*

« *ressemble à la mère quant aux qualités de l'ame.*
« *Qui n'apercevrait ici une absurdité manifeste,*
« ou plutôt qui ne sentirait pas la vérité du con-
« traire ? »

D'après tout ce que nous venons d'exposer, l'on voit facilement à quoi se réduit l'art de faire des enfans d'esprit ; que quiconque est jaloux de donner naissance à une postérité qui fasse honneur à sa mémoire sous le rapport des facultés de l'intelligence, ne s'allie absolument qu'à une personne qui réunisse au suprême degré la force d'ame, le courage, la justesse du raisonnement, l'égalité d'ame, l'impassibilité dans tout événement, une mémoire heureuse, une imagination féconde, un esprit susceptible d'une attention soutenue et de s'exercer sur des choses propres à agrandir l'intelligence et à inspirer des idées nobles et grandes, etc.

Le lecteur, jaloux de n'établir sa conviction que sur des raisonnemens et des preuves inattaquables, m'objectera que les grands hommes ne trouvent point toujours dans leur progéniture des enfans dont les talens soient en rapport avec la haute réputation qu'ils ont méritée par leur génie. A ce, l'on répondra que l'observation démontre que les hommes doués d'un grand génie ne s'allient presque jamais à des femmes qui leur ressemblent sous de semblables rapports. Rarement, comme l'on sait, les gens de talens sont favorisés des dons de la fortune, et ils se trouvent ainsi presque toujours nécessités de préférer les avantages pécuniaires aux qualités de l'esprit. Si quel-

quefois il arrive qu'ils réunissent une grande fortune à leur mérite éminent, la facilité avec laquelle ils savent faire succomber une foule de femmes, les conduit à l'habitude du libertinage qui bientôt les énerve et les rend ineptes à procréer de grands hommes, puisque déjà ils ont dégénéré, ne s'engageant souvent dans les nœuds de l'hymen qu'après avoir usé des plaisirs sexuels jusqu'à extrême satiété. Enfin, ne sait-on pas que les hommes d'esprit offrent presque toujours une sorte de misanthropie et d'originalité dans le caractère, qui leur fait plutôt rechercher la douceur et la complaisance que de grands moyens intellectuels ?

Mais il est, pour l'art de faire des enfans d'esprit, une autre considération qui mérite bien plus de fixer notre attention : c'est l'éducation de l'enfance. Le jeune âge est, comme l'on sait, une véritable cire molle, à laquelle on peut donner toutes les formes et toutes les impressions possibles, sauf toutefois celles qui seraient en contradiction manifeste avec les dispositions naturelles et fortement prononcées de leur organisation physique et de leur esprit.

Ce n'est point seulement à l'âge où la raison commence à se développer dans l'enfant qu'il en faut commencer l'éducation, mais encore dès l'instant où il est déposé au port de la vie. Que dis-je ? il faut s'en occuper dès l'instant où il réside encore dans le sein de sa mère. Je dirai plus, l'on doit y procéder avant même la conception ; je m'explique.

L'on sait que c'est la femme qui prend le plus de part à la propagation : ainsi que nous l'avons démontré, elle renferme dans ses organes les élémens de l'homme futur, l'alimente pendant neuf mois de sa propre substance, enfin, le nourrit encore de son lait après sa naissance.

Qu'on occupe donc l'esprit d'une jeune personne qui se destine au mariage, de toutes pensées propres à agrandir le domaine de son intelligence. Que, peu de temps avant de goûter avec elle des plaisirs d'où peuvent résulter un nouvel être, son époux l'électrise du feu de la pensée, à l'effet d'en pénétrer tout son être, et, conséquemment, le germe de l'homme qu'elle porte dans son sein. Que, long-temps avant de la marier, on évite de l'abandonner aux travaux futiles et susceptibles de rétrécir le cercle de ses opérations mentales.

Que le jeune homme, de son côté, s'adonne aux études sérieuses, vraiment utiles et capables de lui donner cette justesse de jugement dont il ne saurait donner la première étincelle à l'œuf humain, s'il s'en trouvait dépourvu. Qu'il évite surtout avec grand soin de se livrer d'une manière immodérée à des plaisirs énervans, notamment peu de temps avant de se livrer à un coït dont il espère un fruit. Qu'il mène une vie dure, en évitant toutefois de se livrer à des exercices assez fatigans pour que le corps et l'esprit en reçoivent de fâcheuses atteintes. Qu'il soit sobre et exempt de tout excès en vin comme en amour.

La femme, pendant les neuf mois qu'elle porte

dans son sein le fruit de ses amours, doit aussi observer certains préceptes, sans la pratique desquels elle ne saurait obtenir cet enfant d'esprit tant désiré. Qu'elle évite tout ce qui est susceptible de faire éprouver à cet être faible des impressions fâcheuses, tant au physique qu'au moral. Que les travaux immodérés, la nonchalance, l'apathie, les trop vives affections, le jeûne prolongé, les excès en nourriture et en vin, la tristesse, le chagrin et l'usage immodéré des plaisirs lui soient totalement étrangers. Que pendant ce temps elle se livre à des lectures, des spectacles et des pensées susceptibles d'exercer avantageusement son intelligence. Qu'elle ne perde point de vue que le fruit qu'elle porte dans ses entrailles est une véritable portion d'elle-même, laquelle communique médiatement avec son cœur par le cordon ombilical, et reçoit, conséquemment, toutes les impressions bonnes ou fâcheuses qu'elle éprouve elle-même.

Tout a été dit sur l'éducation et la culture de l'esprit de l'homme : conséquemment, je n'ai rien à ajouter ici sur un pareil sujet ; assez d'excellens auteurs ont traité amplement cette matière, et d'ailleurs, je ne saurais rien dire que ne sachent les parens tant soit peu éclairés. Mais ce que je ne saurais passer sous silence, c'est le point important de l'allaitement maternel.

La nature imposa à la femme l'impérieux devoir de se charger elle-même de cette noble fonction. Ce n'est point pour le seul ornement que cette mère prévoyante l'a pourvue de ses hémi-

sphères élégans qu'elle compte presque toujours parmi ses plus puissans attraits. Ce n'est point en vain qu'après la naissance de l'enfant, le sang qui servait à son alimentation dans la matrice, se dirige vers les mamelles à l'effet de s'y tranformer en un liquide doux et bien approprié à la délicatesse de ses organes. Tous les animaux doués de mamelles, présentent le mamelon à leurs petits dès l'instant où ils sont mis au jour : il n'est point de tigresse qui se refuse à ce devoir et le transmette à une étrangère. Un tel exemple ne peut s'observer que dans les pays civilisés, ou plutôt, arrachés à leurs devoirs naturels et sacrés.

Pour obtenir des enfans d'esprit, la femme doit les allaiter de son propre sein: ce n'est qu'ainsi qu'elle peut espérer d'alimenter et d'agrandir le feu du génie, qui leur fut déjà transmis par l'acte de la propagation.

Si cependant des raisons puissantes de santé la forcent de se priver de ce délicieux plaisir, qu'elle s'efforce de trouver une nourrice capable de la remplacer sous tous les rapports. Il ne suffit point que cette dernière offre tous les caractères de la santé la plus florissante, il est encore indispensable qu'elle ne se trouve point dénuée d'éducation et du plus parfait bon sens, sous peine de voir se détruire, par les qualités de son lait, la plus grande partie des avantages que l'on aurait pris soin de communiquer à l'enfant, tant en se préparant à le procréer et à lui donner l'étincelle de la vie, qu'en prenant, pendant la grossesse, toutes les précautions possibles pour fortifier son économie physique et agrandir son esprit.

Personne n'ignore, en effet la facilité avec laquelle les dispositions physiques et morales se transmettent au nourrisson par la voie de l'allaitement.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

L'ART

DE FAIRE DE BEAUX ENFANS.

Les bases de l'art de faire de beaux enfans sont absolument les mêmes que celles du précédent. Toujours, généralement parlant, l'on obtiendra ce résultat en réunissant dans les époux la beauté physique que l'on est jaloux de transmettre aux enfans. Si déjà nous avons reconnu que les qualités même de l'ame se communiquent par la voie de la génération, combien ne sentira-t-on pas la nécessité d'admettre la transmission de la beauté ou de la laideur physique, par la même voie? Déjà nous avons suffisamment démontré l'extrême influence du moule sur le produit, et il serait maintenant tout-à-fait superflu d'apporter de nouvelles preuves en faveur de notre proposition : que *le produit doit nécessairement se trouver dans des rapports étroits de ressemblance avec le produisant.* Ce serait en vain qu'un individu quelconque s'efforcerait de vous charmer l'oreille par des sons mélodieux, s'il ne réunissait en lui la justesse de la voix et de l'ouïe, une organisation favorable du larynx ou la faculté de faire bien jouer les instrumens de musique, etc. Une peinture ne flattera jamais notre œil et décélera toujours l'infériorité de son auteur, si celui-ci n'est doué de la connaissance du beau idéal et de la

faculté de le rendre. Jamais morceau de vers n'obtiendra notre suffrage, si son auteur ne réunit en lui, d'une manière éminente, la connaissance parfaite de la langue dans laquelle il écrit, les principes de la versification, un goût décidé pour la poésie, une imagination brillante, tempérée par un jugement exquis, la verve poétique, etc. Un végétal ne parviendra jamais à son apogée d'accroissement, de force, de grandeur et de beauté, s'il se trouve implanté dans un terrain dépourvu des principes nécessaires à son alimentation.

Ainsi, belles dames, qui êtes jalouses de vous reconnaître ou de vous surpasser dans votre progéniture, gardez-vous bien de vous unir à des hommes qui ne réunissent pas tous les élémens de la beauté physique dont vous voulez orner vos enfans.

Que vos regards se portent d'abord sur la stature de l'aspirant à la bienveillance de votre cœur : qu'il ne soit ni d'une taille gigantesque, ni de celle du crétin ; un juste milieu est ici indispensable. Ainsi qu'en ont fait la remarque tous les médecins philosophes ; et tout récemment encore, M. le professeur *Richerand*, dans son excellent *Traité de Physiologie*, les hommes grands sont rarement de grands hommes, et certes, je présume que vous n'attachez pas moins de prix à l'esprit qu'au corps. Outre que par-là vous éviterez de donner le jour à de *grands sots*, vous aurez moins de chance de ne trouver dans votre époux qu'une grande faiblesse génitale. L'homme trop petit, à son tour, offrira des inconvéniens que l'on

pressent facilement, et qu'il est conséquemment inutile de mentionner.

Que la couleur des cheveux et autres poils ne échappe point à votre examen. Adoptez l'homme dont la tête se trouve ornée d'une grande quantité de cheveux bruns et non trop lisses. Que deux superbes favoris fassent l'ornement de sa figure : que son front soit ombragé de sourcils également bruns, longs et épais ; que les bords de ses larges et mobiles paupières soient parés de cils aussi nombreux que longs et parfaitement dégagés ; que son menton, ni trop long, ni pointu, ni enfoncé, vous présente une barbe dense et raide, jamais blonde ni rousse. Voilà certainement quelques-uns des attributs d'une grande puissance génitale, et l'expérience démentira rarement cette proposition. Or, il n'y a qu'un homme vigoureux et énergique qui puisse procréer de beaux enfans.

Parcourez ensuite les autres parties de la tête et de la face ; la grosseur de la première et un angle facial bien développé, seront pour vous des indices presque toujours certains du génie, ainsi que l'ont observé *Camper*, *Lavater*, *Gall*, et tant d'autres physiologistes distingués. C'est dans un tel sujet que vous trouverez souvent réunis la force d'ame, la gaîté et ces soins aimables dont vous êtes si jalouses. Que la face, ornée du genre de nez que le sexe aime et sait si bien apprécier, ne soit ni trop allongée ni trop orbiculaire, et surtout non terminée par une longue *mâchoire*. Que dans ses orbites circulent

avec une extrême agilité des yeux vifs, pétillans, pleins de feu, de couleur grise, brune, ou noir, et jamais bleus. Que les côtés de cette face mâle et spirituelle se trouvent terminés en arrière par des pavillons auriculaires bien dessinés et suffisamment développés. Fuyez *l'oreille-lièvre* et attachez le plus grand prix à la justesse de l'ouie; *l'oreille fausse*, qui n'est point naturelle à l'homme, dénote toujours un vice d'organisation dans les parties internes des organes auditifs, dans les nerfs qui s'y distribuent, ou dans le siége de la pensée. Qu'une bouche suffisamment grande, se trouve ornée de deux lèvres bien développées, bien vermeilles, et de deux superbes rangées de dents saines, blanches, uniformes, séparées, et recouvertes par des gencives, ni gonflées ni pâles, et d'une parfaite solidité. Ne perdez jamais de vue que la carie des dents dénote presque toujours, soit un mauvais régime antécédent, et conséquemment affaiblissant, soit des organes internes, soit une négligence malpropre et condamnable; soit enfin l'existence du *virus vénérien* dans l'économie, ainsi que ma nombreuse pratique dans le traitement des *maladies syphilitiques* m'en a souvent donné des preuves dans les nombreuses consultations que je donne chaque jour sur ces affections. Enfin, pour ce qui a trait à la face, préférez toujours des traits mobiles, expressifs, et parfaitement prononcés. C'est dans la force et la vigueur que consiste la belle organisation du sexe mâle, et non dans une figure bien arrondie, lisse et douce, avantages qui ne doi-

vent être considérés comme tels que pour le sexe féminin.

Qu'entre cette belle figure et une magnifique poitrine, s'observe un cou ni trop gras, ni trop court, ni trop long. Le cou gras et court, quoique favorable à l'intelligence, prédispose aux apoplexies, tandis que trop de longueur dans la même partie est l'indice d'une faible portion d'intelligence et s'observe communément chez les phthisiques ou les *poitrinaires*.

Qu'une ample poitrine supporte ce cou de votre choix; que la respiration s'exécute toujours sans aucun effort et sans aucune fatigue; qu'il marche, coure, monte et descende sans s'en trouver facilement essoufflé. Que des épaules bien carrées sans être d'un trop grand volume, fassent le commencement d'un bras à muscles solides et parfaitement dessinés. Qu'une main ni trop grosse ni trop petite, termine ce bras vigoureux d'une manière prononcée, et non par des nuances insensibles, comme on l'exige pour la beauté physique de la femme.—N'oubliez jamais, mes belles dames, qu'une poitrine trop resserrée dénote un cœur et des poumons logés à l'étroit, et, conséquemment, peu de force, peu de courage, et une prédisposition fortement prononcée à une foule de maladies de poitrine, notamment à cette mortelle affection connue sous le nom de phthisie pulmonaire.

En même temps, mes belles dames, que vous marquerez toujours votre répugnance pour un ventre de Bacchus, gardez-vous bien de fixer

votre choix sur un individu plat à cet égard. Un ventre bien bombé, sans que cette disposition puisse être attribuée à un embonpoint excessif ou à des maladies du bas-ventre, devra toujours être pour vous l'indice d'organes digestifs bien développés, énergiques, capables de préparer une forte dose de sucs nutritifs et réparateurs.—Fuyez toujours ces hommes que le moindre excès de table incommode: éprouver des indispositions pour le moindre excès en nourriture ou en spiritueux, c'est donner une preuve non douteuse d'une grande faiblesse ou d'une irritation chronique, soit dans les organes de la digestion, soit dans d'autres parties plus ou moins essentielles à la vie, soit enfin pour les spiritueux, dans le centre des opérations intellectuelles. Préférez toujours un homme qui, quoique sobre habituellement, puisse impunément se livrer quelquefois à des écarts de ce genre.

Sans vous conseiller, mes chères dames, mes amies, d'exiger des cuisses, etc., mesquines et maigres, je ne vous conseillerai point de fixer votre choix sur des individus qui offrent ces parties par trop développées. Trop grosses en effet, elles forment l'un des attributs de votre sexe, et dénotent dans l'homme qui les offre telles, ce caractère détestable chez notre sexe, qualifié de féminin. D'ailleurs, apprenez que ces mêmes parties se trouvant en voisinage parfait avec les organes sexuels, ne peuvent acquérir un volume excessif qu'aux dépens de ces derniers, et que, conséquemment, elles dénoteraient une grande

faiblesse dans leur action. Augurez toujours bien d'une jambe fortement développée, et cependant, marquez votre répugnance pour un trop grand pied et de trop fortes mains, qui sont presque toujours l'indice d'une faible portion d'intelligence.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les principales parties de l'homme et démontré quelles sont les conditions sans lesquelles il ne saurait procréer de très-beaux enfans, il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur le port, la voix, l'embonpoint, la maigreur, les tempéramens, les âges, les vices, et les vertus.

Un port noble, une démarche fière et simple, tout à la fois de l'aisance dans tous les mouvemens du corps, de l'agilité, de la prestesse, de l'adresse dans tous les exercices et les jeux, de la facilité dans les travaux même fatigans, dénoteront des organes souples, vigoureusement organisés et parfaitement sains. Fuyez donc ces hommes dont tous les mouvemens ne s'exécutent qu'avec difficulté et lenteur, et soyez toujours enthousiastes de la vivacité des mouvemens du corps comme de celle des facultés intellectuelles.

Une voix faible et argentine dans l'homme dénote une extrême faiblesse corporelle, un être sans caractère, sans énergie et sans puissance génitale. Or, comment donner le jour à des enfans noblement et magnifiquement organisés, sans conditions premières de la beauté physique et morale.

Une maigreur excessive dénote de la faiblesse dans les organes digestifs, des maladies internes et cachées, quelque habitude pernicieuse, des passions dangereuses, etc. D'autre part, vous rencontrerez rarement une santé parfaite et une grande vigueur chez les hommes doués d'un embonpoint excessif. Ce dernier état, en effet, n'appartient presque toujours qu'à des hommes lymphatiques, apathiques, sans énergie physique et morale.

Le tempérament de l'homme n'est pas moins digne de l'attention du beau sexe que toute autre considération. L'on sait que ce que l'on entend par *tempérament* n'est rien autre chose que la prédominance d'un système ou d'un appareil d'organes sur les autres et qu'ils peuvent se réduire au nombre de six principaux ; savoir :

1° Le tempérament *sanguin*, lequel résulte du grand développement de l'appareil circulatoire, c'est-à-dire du cœur, des artères, etc. Le vif coloris de la face, de la vivacité dans tous les mouvemens, un esprit aussi gai qu'aimable et spirituel, de la légèreté et de l'inconstance en amour, une inclination fortement prononcée pour le beau sexe et les plaisirs qu'il procure, sont les attributs des personnes douées de ce tempérament.

2° Le tempérament *nerveux* qui est constitué par la prédominance du système sensitif, c'est-à-dire du cerveau et des nerfs. Une grande blancheur ou plutôt une véritable pâleur de la peau, des yeux spirituels, pétillans et pleins de feu ;

une extrême mobilité dans les traits de la face; beaucoup de sensibilité de cœur et d'esprit, une succession rapide de sensations nombreuses et fugaces, une imagination vive et brillante, tels sont les principaux attributs des personnnes nerveuses.

3° Le tempérament *musculeux* ou athlétique ; lequel s'annonce par la petitesse de la tête, le volume considérable du reste du tronc et des membres, la dureté des saillies naturelles, la force, la faible activité de l'intelligence, et fort souvent peu de pente à l'amour. On voit que ce tempérament résulte de l'excessif développement de l'appareil locomoteur, c'est-à-dire des muscles, des os, etc.

4° Le tempérament *bilieux*, lequel paraît dû au volume et à l'activité du foie. La teinte brune de la peau et des cheveux, l'opiniâtreté du caractère, la persévérance, l'ambition, l'amour de l'étude, etc., sont autant de caractères qui dénotent *l'excessive abondance de la bile*, pour nous servir d'une expression commune.

5° Le tempérament *mélancolique*, lequel n'est que l'exagération du précédent. La maigreur et la pâleur de la peau, la concentration des traits de la face, la difficulté des digestions ; de l'éloignement pour la société, la rêverie, sont les principaux caractères qui distinguent le mélancolique.

6° Le tempérament *lymphatique*. Il consiste dans la prédominance des vaisseaux de ce nom. Les principaux attributs en sont des cheveux

blonds, des yeux bleus, une figure uniforme et aussi douce que peu expressive, une grande aménité dans le caractère, un air d'abandon, un cœur aimant et franc, un dégoût plus ou moins grand pour les travaux physiques ou intellectuels.

De nos jours, l'on regarde assez généralement comme erronée cette opinion qui consiste à croire que chacun des hommes doit nécessairement se trouver doué de l'un de ces six tempéramens, ou au moins de deux réunis pour former le *bilioso-sanguin, le bilioso-nerveux*, etc. Nous nous réunissons aux physiologistes modernes et croyons que l'un de ces tempéramens parfaitement prononcé n'est qu'un cas accidentel, quoique infiniment fréquent, et qu'il dénote toujours un véritable état maladif, ou au moins une imminente prédisposition à certaines affections. Ainsi, le tempérament sanguin prédispose aux attaques d'apoplexie sanguine, aux fluxions de poitrine, etc. ; le nerveux, à une foule de maux de tête, de névroses, etc. ; le musculeux, aux rhumatismes et à la goutte ; le bilieux aux inflammations d'estomac, du foie, des intestins, aux glaires, etc. ; le mélancolique, à l'hypocondrie, à la folie, etc. ; le lymphatique aux scrofules ou écrouelles, aux hydropisies, etc.

D'après ce, la femme peut conclure elle-même qu'elle doit éviter de porter son choix sur un individu qui offre dans son parfait développement l'un de ces tempéramens. Ainsi qu'elle éloigne l'homme auquel la moindre circonstance *fait*

monter le sang à la tête, de manière à le menacer d'une attaque d'apoplexie. Ce vif coloris de la peau et de tous les autres avantages du tempérament sanguin peuvent bien flatter un instant l'œil et l'esprit, mais c'est la véritable beauté qu'il nous faut rechercher, et non un vain éclat sans utilité réelle.

Qu'elle éloigne plus encore ces nerveux fashionables, ces ames vaporeuses, ces esprits légers et superficiels, ces hommes plus galans que propres à la propagation. Sans doute, les femmes d'un esprit léger trouveront quelquefois un sujet agréable de distraction dans ces ames sentimentales, mais les personnes raisonnables placeront toujours au-dessus de ces frêles avantages la santé, la force, la vigueur et un esprit vraiment solide.

Bien des femmes s'imaginent devoir trouver une grande puissance génitale dans les hommes que la nature doua d'une puissante énergie musculaire, mais il est loin d'en être ainsi : *les hercules ne sont point des athlètes en amour*, et nulle personne tant soit peu initiée dans les sciences physiologiques ne peut ignorer qu'un système ne peut se développer fortement qu'aux dépens des autres organes de l'économie. Au reste, en supposant un volume proportionnel dans les parties sexuelles, ce n'est point toujours dans ce volume que gît la vigueur, mais bien dans l'activité ainsi que nous l'avons vu pour les seins. Or, cette activité, ou cette puissance virile, se trouve infiniment rare chez les athlètes. Sous un autre rapport, la femme a rarement lieu de se féliciter de

la douceur et des manières aimables des individus qu'un excès de force physique invite sans cesse à l'exercer et à la dissiper.

La femme doit également marquer un grand éloignement pour le bilieux. Rêveur, ambitieux, dissimulé, exigeant, impérieux, soupçonneux, prédisposé à une foule de douleurs ou de maladies abdominales, il est peu propre à lui faire parcourir des jours heureux et à lui donner cette belle progéniture dont elle est si jalouse. Si l'on doit s'éloigner du bilieux, à plus forte raison doit-on fuir le mélancolique, qui réunit à un degré beaucoup plus élevé tous les désavantages du premier.

Enfin, que la femme marque l'aversion la plus prononcée pour le lymphatique. Rien en lui qu'une grande douceur et un défaut absolu de caractère et de volonté, ne saurait compenser un seul des désavantages inhérens au tempérament dont il est doué. Ces cheveux blonds ou roux, ces yeux bleus et sans expression aucune, cette figure ronde, lisse et sans aucune mobilité dans les traits, cet embonpoint souvent excessif, cette lenteur dans tous les mouvemens et ce défaut absolu de vivacité ne sont-ils pas des preuves frappantes de son manque d'énergie physique et morale ? Qui ne sait que les chevaux et les chiens blancs sont infiniment moins vigoureux que les autres ? De plus, avec de tels maris les femmes courent le risque de ne donner le jour qu'à des enfans écrouelleux, rachitiques, etc.

L'âge du sujet que l'on épouse est de la plus haute importance pour l'art de procréer de beaux

enfans Trop jeune, l'homme ne fournit qu'une liqueur mal élaborée, peu consistante et non imprégnée de cette force nécessaire pour transmettre la vigueur et la beauté réunies, car, qu'est la dernière sans le premier avantage? Si le jeune homme ne réunit pas en lui les élémens de la force et de la beauté, à plus forte raison l'homme dont l'âge est venu jeter la débilité dans son économie s'en trouve-t-il dépourvu. Chacun sait que le vieillard ne fournit plus qu'une liqueur claire et tout-à-fait impropre à la procréation d'êtres sains, vigoureux et doués des qualités physiques et morales qui font le charme de la vie. De plus, ne sont ils pas susceptibles de fournir à leur progéniture les vices morbides ou d'organisation que les progrès de la vie ont pu faire naître en eux? Enfin est-il personne qui ignore que les enfans qu'ils procréent sont, outre une grande faiblesse, très fréquemment affectés de difformités?

L'âge le plus propre au but que nous nous proposons d'atteindre dans cette partie de notre ouvrage, ce sont les premières années qui suivent le terme de l'adolescence, c'est-à-dire celles de la virilité croissante. L'on sait que l'adolescence s'étend de la puberté à vingt-cinq ans, et que la virilité se compte depuis ce dernier âge jusqu'à cinquante, cinquante-cinq ou soixante, époque de la vie à laquelle commencent à paraître les frimas rigoureux de l'hiver. L'on pourrait comparer la vie de l homme aux quatre saisons de l'année : le printemps, de la naissance à vingt-cinq ans ; l'été, de vingt-cinq à quarante ou quarante-

cinq ; l'automne, de quarante à cinquante-cinq ou soixante ; et l'hiver, de ce dernier âge au terme naturel de notre existence. Or, de ces différens âges, l'été de la vie est le temps où l'homme se trouve le plus apte à la procréation de beaux et parfaits enfans ; encore la femme devra-t-elle toujours préférer des sujets qui n'aient point encore atteint la quarantaine.

Les auteurs ont beaucoup varié entre eux d'opinion sur la distinction des différens âges de la vie de l'homme, et l'on en conçoit facilement la cause, abstraction faite de l'influence des climats et de toutes les autres considérations ; celle de différence de conduite et d'organisation des différens individus. Ainsi, quoique ce ne soit véritablement qu'à trente ans que l'homme parvienne à l'apogée de ses forces, il n'est pas très-rare de rencontrer des jeunes gens qui montrent toute la vigueur possible dès leur vingt-cinquième et même dès leur vingtième année. De même, quoique ce ne soit qu'à l'âge de quarante ou quarante-cinq ans que l'on fixe le commencement de la virilité décroissante, il est extrêmement fréquent de rencontrer des individus qui offrent dès leur trentième année tous les caractères de l'hiver de la vie. Enfin, ne voit on pas tous les jours des hommes de cinquante-cinq ans surpasser en vigueur la virilité commençante ? L'on sent, en effet, que la constitution, la santé, les maladies, le régime de vie habituel, la conduite, les passions, etc., doivent mettre fréquemment en défaut les divisions arbitraires des naturalistes.

Parmi les maux susceptibles de détériorer la constitution de l'homme et d'affaiblir en lui la puissance régénératrice, il n'en est point de plus fréquent et en même temps de plus redoutable et de plus fécond en résultats fâcheux, que cette maladie connue sous le nom de *syphilis*, ou MALADIE VÉNÉRIENNE. Que de désordres, en effet, ne peut point déterminer dans tous les organes ce poison destructeur de nos plus douces jouissances? Des difformités, de nombreuses maladies chroniques et incurables, l'impuissance génitale absolue, une progéniture des plus chétives, et même la mort : tels sont les effets trop communs de ce funeste présent du Nouveau-Monde.

Autant est affreux le mal qui nous occupe, autant il est généralement répandu ; le manque de connaissances médicales nécessaires pour reconnaître l'existence de cette maladie dans les personnes auxquelles on se livre, l'apparence de fraîcheur et de beauté qu'offrent souvent certains individus complètement infectés du virus vénérien, les nombreuses formes que peut revêtir ce véritable protée, la fausse honte qui s'oppose souvent à un aveu salutaire, l'attrait irrésistible d'un sexe ardemment souhaité, et les nombreuses voies par lesquelles la syphilis peut se communiquer d'une personne à une autre, sont autant de circonstances qui nous rendent raison de la fréquence étonnante du mal vénérien.

S'il est vrai, comme l'a dit Hippocrate, que la connaissance de l'art médical intéresse tous les hommes et qu'elle ne doive point faire le domaine

exclusif d'un seul corps social, combien cette vérité ne devient-elle pas évidente pour une maladie dont l'ignorance peut entraîner de si fâcheuses conséquences! Éclairés par la connaissance des symptômes et du traitement de cette affection, combien ne serait-il pas facile aux époux d'éviter ou de guérir un mal à toutes les horreurs duquel ils se trouvent souvent exposés, ainsi que leur progéniture, faute de données nécessaires pour pouvoir en constater l'existence dans les personnes auxquelles ils s'allient.

Le beau coloris du visage, le teint vermeil de la peau, l'air de fraîcheur et de santé dans les personnes auxquelles on se propose de s'unir en mariage, sont autant de circonstances qui captivent ordinairement la confiance et font prononcer que les individus qui offrent des apparences si heureuses sont parfaitement sains. Mais combien ces apparences de santé sont susceptibles d'induire en erreur! Les progrès du mal ne sont pas toujours tels que le virus exerce son action sur l'ensemble de l'économie, et combien souvent ne nous est-il pas arrivé de rencontrer chez des personnes en apparence des plus saines et des mieux portantes, des écoulemens opiniâtres, des bubons, des pustules, des ulcères vénériens de nature rongeante, et qui déjà avaient désorganisé une portion du membre viril ou de la vulve, le voile du palais, etc., etc., C'est ainsi que sous les plus belles fleurs reposent quelquefois les animaux les plus venimeux.

Quoi de plus capable d'en imposer aux per-

sonnes non initiées dans la connaissance des divers symptômes de cette maladie que les nombreux déguisemens que peut revêtir le virus qui l'occasione ! C'est ainsi qu'il sait revêtir tour-à-tour les différentes formes d'un simple échauffement dans les organes génitaux et urinaires, d'un abcès ordinaire, d'un dévoiement blanc, de fleurs blanches, de crevasses ou fissures aux pieds et aux mains, de boutons, d'excroissances de chair, d'écrouelles, de scorbut, de violentes douleurs de tête, de rhumatismes, de dartrès, de gale, de teigne, de phthisie pulmonaire, etc., etc. *Varios mutans vultus !*

Quoique le mal vénérien puisse se contracter par un très-grand nombre de moyens autres que les plaisirs sexuels, et qu'il soit loin d'être constamment le fruit de la débauche et du libertinage, il est toujours, aux yeux du public injuste, une maladie aussi honteuse que hideuse. Aussi, que de personnes ne se déterminent à aller consulter l'homme de l'art que quand elle a poussé de profondes racines et causé les ravages les plus affreux ! Cependant les désirs amoureux ne s'en font pas moins sentir. Que dis-je ! ils ne sont même que trop souvent excités par l'action irritante du virus syphilitique sur les parties sexuelles.

La certitude de l'existence d'un mal contagieux dans une personne ardemment souhaitée, est loin d'être toujours un obstacle à la satisfaction de nos brûlans désirs. En effet, l'aiguillon de l'amour exerce sur nous une si puissante action, il nous entraîne vers l'objet appelé, d'une manière

si impérieuse, que l'on doit peu s'étonner de voir journellement des affamés de volupté caresser avec ivresse des personnes dans lesquelles ils soupçonnent et même reconnaissent l'existence d'une maladie terrible qu'ils vont nécessairement contracter.

Enfin, quoi de plus capable de nous rendre raison de la foule innombrable de personnes atteintes de la maladie syphilitique, que le grand nombre des voies par lesquelles peut se transmettre le virus vénérien ? Le travail reproducteur est loin d'être l'unique moyen de propagation de cette sorte de venin : l'enfant peut en être pénétré dès l'instant même de sa création ; le nourrisson et la nourrice peuvent se le communiquer réciproquemment ; des baisers lascifs sont très-susceptibles de le transmettre ; il peut s'introduire dans l'économie par les contacts les plus simples et les plus innocens.

D'après cet aperçu sur le mode d'agir, les différentes formes et les voies de communication du virus syphilitique, il est facile de sentir que la maladie vénérienne est loin d'être toujours le fruit de la débauche, qu'elle peut se manifester chez les hommes de la plus sévère chasteté, et que, rigoureusement parlant, nul n'est certain de n'avoir pas en lui un principe de vérole momentanément caché dans le torrent des humeurs, et devant tôt ou tard décéler son existence par des symptômes plus ou moins alarmans. Dès-lors on conçoit combien il importe à qui que ce soit d'acquerir une notion plus ou moins complète de cette terrible maladie.

C'est pénétré de ces vérités et dans le seul but de nous rendre utile à l'humanité, que nous avons composé un traité sur les maladies syphilitiques, pour la guérison prompte et radicale de ces affections, indiquant les moyens de les reconnaître toutes par leurs divers symptômes, de s'en guérir soi-même dans le plus grand secret, sans se déranger de ses occupations, et même en voyageant, à l'aide de remèdes doux, sûrs et aussi infaillibles que peu dispendieux.

Une première édition de cet ouvrage s'est vendue sous le titre de *Traité élémentaire de la syphilis ;* une seconde, très-rapidement sous celui de *Médecin de Vénus ;* enfin, nous venons d'en publier une troisième sous celui de LA MÉDÉCINE DE VÉNUS, *sans le médecin.* Cette dernière est entièrement refondue, plus à la portée des gens du monde que la précédente, augmentée de détails aussi intéressans qu'utiles, de l'indication des moyens les plus propres à guérir promptement les teignes, la gale, les dartres et certains animaux parasites des poils sexuels, etc. ; d'un formulaire où l'on trouve les médicamens propres à se guérir, les doses selon le degré de la maladie, son ancienneté, l'âge, le tempérament et le sexe ; enfin, d'un dictionnaire explicatif des termes techniques qu'on n'a pu se dispenser d'employer dans l'ouvrage.

Il existe, disons-le à la honte de ceux qui pourraient faire intervenir leur autorité, une foule de prétendues méthodes nouvelles pour guérir la syphilis, annoncées journellement de la manière

la plus emphatique sur les murs et dans les différens journaux d'annonces de la capitale. L'on sait que le médicament dont on fait le plus généralement usage est le sublimé corrosif, l'un des plus violens poisons fournis par le règne minéral. En effet, administré à la dose de trois, de deux et même d'un seul grain pour certains sujets, il peut causer la mort la plus cruelle en moins de quelques heures. Pour donner à nos lecteurs une idée des effets désastreux de ce corrosif, traçons les principaux symptômes de l'empoisonnement par ce minéral. A peine il est introduit dans l'estomac à trop forte dose, qu'exerçant son action irritante sur la muqueuse qui la tapisse, il y détermine une violente inflammation caractérisée par des nausées, des vomissemens d'un goût cuivreux, et par les douleurs les plus cruelles dans la région gastrique. Bientôt l'appareil respiratoire et le système nerveux se prennent, soit sympathiquement, soit par l'absorption d'une partie du poison. Les épreintes gastriques sont au comble, des douleurs vives se font sentir dans la poitrine, des convulsions se manifestent, l'estomac se trouve frappé de gangrène, et une faiblesse extrême devient le précurseur d'une mort prochaine et inévitable.

Voilà le pernicieux remède que publient journellement d'impudens charlatans, sous une foule de dénominations trompeuses et imposantes. En supposant que l'on administrât ce remède aux doses même les plus minimes, n'a-t-on point tout à redouter de son usage long-temps continué?

Consultons les personnes qui se sont laissées prendre à ce leurre inposant, et écoutons la longue énumération des accidens fâcheux qu'ils ont ressentis de l'usage imprudent de ces funestes drogues. L'un nous montrera des gencives pâles, déformées, fongueuses et dégarnies, de leurs dents; un autre nous fera une peinture effrayante des douleurs lancinantes et intolérables qui circulent dans tous ses membres, sa poitrine et les divers autres points de l'économie; un troisième se plaindra amèrement d'une extrême débilité d'estomac ou d'une irritation continuelle de cette partie, ainsi que des intestins, qui rendent chez lui les digestions des plus pénibles et des plus douloureuses; un quatrième excitera notre sensibilité sur une progéniture chétive, affectée de carreau, de scorbut, d'écrouelles et d'une foule d'autres affections, toutes plus déplorables les unes que les autres. Voilà peut-être, jeunes filles sages, les époux qui vous seront offerts pour prix de votre vertu, de votre sévérité de principes; et qu'on s'étonne maintement que l'on vous trace des règles sur l'art de prévenir les difformités dans vos enfans et de les procréer aussi sains que beaux et spirituels!

C'est encore pour prévenir de tels accidens et pour arracher quelques victimes au charlatanisme qui tend à tout dévorer, que nous avons indiqué dans notre ouvrage une méthode végétale, convenant, selon les diverses modifications, à tous les âges, à tous les sexes, à tous les tempéramens, à toutes les constitutions, aux maladies

vénériennes, récentes comme aux plus invétérées, à celles qui ont été répercutées ou mal guéries.

D'après ce que nous venons de dire sur les funestes effets du virus syphilitique et des traitemens dangereux mis trop souvent en usage pour le combattre, la jeune fille sentira facilement combien il lui importe de ne fixer son choix que sur des hommes qui n'ont point passé par de si cruelles épreuves. Quelque charme qu'ait pour elle au premier aspect un galant aimable, courtois et partisan outré des plaisirs sexuels, qu'elle fasse de scrupuleuses investigations sur sa conduite présente et passée, et qu'elle ait toujours assez d'empire sur son cœur pour en bannir à jamais tout ce qui respire le libertinage, comme la circonstance la plus défavorable à la procréation de beaux enfans à tous égards, et comme le fléau le plus funeste qui puisse l'atteindre.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots sur les vertus, les vices, les affections, les inclinations.

J'avouerai que je ne reconnais point de beauté qui ne soit parée du bel ornement de la vertu. Généralement parlant, toutes les fonctions s'exécutent d'une manière plus régulière et plus aisée chez l'homme vertueux que chez le vicieux. Trouvant toujours dans son cœur et dans sa conscience les élémens d'une félicité inexprimable et inconnue à la plupart des autres humains, la tristesse et l'inquiétude ne viennent jamais troubler la sérénité de son ame, circonstance si favorable à la santé. L'homme, au contraire,

que des vices ou des passions basses dominent, est naturellement inquiet, morose et sans gaîté aucune, état aussi défavorable à la santé que le premier lui est avantageux.

Certaines passions, bien qu'elles ne soient point condamnables par elles-mêmes, sont susceptibles de porter les plus fâcheuses atteintes au physique et au moral; et conséquemment, d'apporter les plus grands obstacles à la procréation de beaux êtres. Ainsi, le peintre, le musicien et le poète, sans cesse obsédés par leur muse, prenent un caractère d'originalité et de bizarrerie que l'on pourrait bien souvent regarder comme un premier degré de folie. Le mathématicien consommé, le philosophe sans cesse en extase, le moraliste trop sévère, le religieux fanatique et l'ambitieux acquièrent avec le temps du dégoût pour la société, un caractère sombre et mélancolique, de l'indifférence pour leur progéniture et une impuissance génitale plus ou moins prononcée. L'homme d'état qui croit devoir tout sacrifier à ses vues, que l'ambition domine et qui est pénétré de cet axiôme des gouvernemens despotiques, *qu'il n'est point de crime en politique*, devient cruel et barbare. Or, l'on sait quelle fâcheuse influence toutes ces circonstances exercent sur la puissance procréatrice et l'amour paternel.

Concluons donc que la femme, au lieu de se laisser éblouir par le prestige de certaines dispositions de l'ame propres à attirer à son mari la réputation d'un grand homme, doit toujours ten-

dre à réunir le physique et l'esprit dans de justes proportions. Qu'elle évite de s'allier à des individus dont les pénibles travaux intellectuels doivent la priver des caresses qu'elle est en droit d'en attendre et après lesquelles elle soupire ordinairement avec tant d'ardeur avant le mariage. Qu'elle fixe son choix sur des hommes qui sachent cultiver leur esprit d'une manière aisée, et non capable de porter atteinte à leur être physique et moral. Qu'elle opte toujours pour ceux qui savent se distinguer dans le monde, sans s'isoler de la société, et sans se priver des plaisirs si naturels à la nature humaine; se délasser dans les charmes d'une conversation intime de leurs études habituelles; enfin, qui sachent partager avec elles ces jouissances dont la main de l'homme ne saurait tracer les couleurs ineffables.

De votre côté, jeunes gens qui êtes jaloux d'obtenir une belle progéniture, jugez de quelle importance est le choix d'une épouse, puisque c'est la femme qui prend le plus de part à la propagation. N'est-ce pas elle, en effet, qui fournit les œufs d'où doit sortir l'homme futur, qui l'alimente de son sang pendant les neuf mois de la gestation, enfin, qui le nourrit encore de sa propre substance dans les premiers temps de la vie extra-utérine? Jugez donc combien il vous importe de ne diriger vos affections que sur une personne qui réunisse en elle tous les élémens de la beauté physique et morale.

Les qualités requises pour constituer la beauté physique et morale, sont loin d'être les mêmes

chez les deux sexes. La nature assigna à l'un et à l'autre des caractères particuliers sans la jouissance desquels ils ne sauraient mériter nos suffrages : il faut que l'homme soit homme, et que la femme soit femme. Or, les caractères particuliers au beau sexe sont, en aperçu général la délicatesse, la souplesse, et la douceur, tant au physique qu'au moral. Partant de là, il ne nous sera pas bien difficile de nous pénétrer des conditions requises pour que la femme soit jugée belle et capable de donner naissance à des enfans tels que nous les désirons.

Le volume trop considérable de la tête dans la femme serait une véritable monstruosité pour laquelle nous devons marquer tout notre éloignement : dans une telle femme, nous ne pourrions rencontrer qu'un caractère impérieux et despotique ; le beau sexe doit offrir cette partie dans des proportions moins développées que chez l'homme, eu égard au volume du reste de l'économie. Que cette tête, toujours dressée avec un mélange de noblesse et de modestie, se trouve ornée de cheveux aussi nombreux que longs et doux au toucher. Préférons la châtaine à toute autre, cette couleur de cheveux dénote de la douceur et même un certain degré de force. Ne rejetons cependant point la blonde : l'aménité du caractère, la franchise, la docilité et l'abandon forment son caractère distinctif. La brune et la noire sont plus piquantes, plus spirituelles, plus vives, plus enjouées, plus lestes, plus ardentes dans le plaisir et meilleures nourrices que la blon-

de et la châtaine ; mais en revanche, elles offrent une volonté plus tenace, un caractère plus indomptable, et une pente plus ou moins irrésistible au despotisme. Que les rousses, à moins que la nature n'ait établi des exceptions (exceptions fort rares) pour celles qui s'offrent à notre examen, se trouvent toujours repoussées comme incapables de nous donner de très-beaux enfans. « Jamais, « dit l'immortel *Bichat*, les cheveux d'un rouge « de feu, ni leurs diverses nuances, ne peuvent « avoir d'attraits pour nous. La plupart des peu- « ples ont pour une rousse une aversion non « équivoque. Cette opinion est trop générale pour « n'avoir point un fondement réel. Le principal « me paraît être la connexion ordinaire de ces « cheveux avec le tempérament, et, par-là mê- « me, avec le caractère qui résulte de celui-ci : « or, l'espèce de caractère associé à ce genre de « cheveux n'est pas communément la plus heu- « reuse, quoiqu'il y ait beaucoup d'exceptions à « ce principe passé en proverbe. Un autre motif « d'aversion pour les cheveux couleur de feu, « c'est que l'humeur huileuse qui les lubrifie, « exhale souvent une odeur fétide étrangère aux « autres espèces de cheveux... Le noir est l'ex- « pression de la force et de la vigueur. Une figure « d'athlète avec des cheveux blonds serait pres- « que ridicule. Ces derniers sont l'attribut de la « faiblesse et de la mollesse, ils flottent sur la « tête des figures que les peintres ont rendues « étrangères aux grandes passions, aux choses « fortes et héroïques ; ils se trouvent sur les fi-

« gures des jeunes gens, dans les tableaux où les « ris, les jeux, les grâces et la volupté président « aux sujets qui y sont exprimés. »

Les poils des soureils participent à la nature des poils de l'appareil sexuel et des cheveux, ainsi qu'en a fait la remarque le célèbre auteur que nous venons de citer. Conséquemment, mêmes réflexions pour les uns que pour les autres. Qu'ils soient nombreux, longs, rapprochés et offrant une disposition plus ou moins marquée à friser. Les blondes les ont en petite quantité, tandis que les noires, les brunes et souvent les châtaines, les offrent infiniment plus rapprochés.

L'on a toujours regardé avec raison les yeux comme une glace où viennent se peindre naturellement nos dispositions internes, tant au physique qu'au moral. Portons donc la plus grande attention sur l'œil de la personne que nous nous proposons d'épouser. Que des paupières parfaitement fendues, aussi mobiles qu'expressives, se trouvent ornées de longs cils aussi rapprochés que bien dégagés. Prenons garde qu'une matière gluante considérable ne gêne plus ou moins leur action au sortir du lit, et surtout fuyons celles qui les offrent habituellement d'un rouge plus ou moins foncé. Une telle disposition dénote toujours des principes d'irritation, des maladies internes cachées, des affections syphilitiques ou des passions plus ou moins honteuses.

La couleur des yeux est en général relative à celle des cheveux. Ainsi, la femme aux cheveux

blonds les aura bleus, la brune les aura noirs ou bruns, etc. Conséquemment, même réflexion pour la couleur des yeux que pour celle des cheveux. Attachons toujours le plus grand prix à un œil vif, spirituel, très développé, tendre et modeste tout à la fois. Surtout, gardons-nous bien de donner notre cœur à des femmes dont les yeux seraient habituellement cernés. Toujours une telle disposition, outre qu'elle offre un dégoût presque insurmontable, forme l'indice de passions violentes, de tristesse intérieure, de maladies internes, de l'habitude pernicieuse de la masturbation, ou d'autres déréglemens dans la jeune fille qui la présente.

La grandeur de la bouche, comme personne ne l'ignore, est, en général, dans des proportions relatives avec le développement et l'activité des organes de la digestion. D'après ce, l'on sent facilement qu'il ne sied pas mal à l'homme de l'avoir grande, lui qui doit se nourrir d'une manière infiniment plus abondante que la femme. Mais celle-ci doit l'offrir aussi petite que marquée de l'incarnat de la rose. Une bouche trop vaste dénote souvent dans la femme une disposition plus ou moins grande aux excès de la table et à ceux qui s'en suivent tout naturellemen. Des lèvres pâles, ainsi que des gencives de la même couleur; et non suffisamment fermes, forment l'indice d'une santé chétive, d'une vie languissante ou de funestes habitudes.

Autant des favoris et une barbe denses dans l'homme doivent avoir d'attraits pour la femme,

autant nous devons marquer de l'éloignement pour les personnes du sexe qui offrent, sous ce rapport, une organisation semblable à la nôtre. Sans doute ces poils plus ou moins développés qui ombragent la figure de certaines femmes, et qui sont l'indice d'un grand développement de ceux des parties sexuelles, peuvent bien avoir quelque attrait pour la seule volupté; mais sachons qu'une telle organisation dans le beau sexe forme une preuve irrécusable d'un tempérament trop fougueux ou de l'habitude de se livrer d'une manière excessive aux plaisirs de l'amour. Or, pouvons-nous raisonnablement espérer de pouvoir trouver dans ces viragos cette fidélité qui fait le charme et le bonheur des époux. Portez vos regards sur les filles publiques d'un certain âge : ne leur trouverez-vous pas presque à toutes de la barbe au menton? De plus, de telles femmes nous offriraient rarement cette douceur de caractère, qui, avec la vertu, forme le plus bel apanage du beau sexe.

Une figure lisse, ovale-orbiculaire, sans aucune saillie et sans aucun enfoncement remarquable, est une des principales conditions de la beauté chez la femme. Des pommettes et un menton saillant, au point de laisser entrevoir des cavités fortement prononcées, seraient aussi contraires à la beauté que de grands yeux noirs lui sont favorables. Cependant, tout en marquant notre aversion pour des traits trop fortement prononcés chez le beau sexe, sachons apprécier ceux qui ne le sont que dans un juste degré, nécessaire pour

donner de l'expression à la physionomie. Pourrions-nous juger belle une personne qui ne nous offrirait qu'une magnifique figure inanimée !

Qu'un cou parfaitement arrondi, un peu plus long que chez l'homme (sans néanmoins montrer trop de ressemblance avec celui des canes et des animaux les plus stupides), se trouve surmonté par cette magnifique figure. Qu'à peine on entrevoie au-devant de cette partie cette saillie formée par le cartilage du larynx, connu vulgairement sous le nom de *pomme d'Adam*. Observez si certains mouvemens de l'ame ne viennent point déterminer la brusque apparition de veines très-volumineuses et la saillie considérable de quelques-uns des muscles qui se trouvent abondamment répandus dans cette région : rien ne serait plus de nature à dénoter une femme colère et fougueuse.

Tout le monde connaît les liens de l'étroite sympathie qui lient entre eux les seins et les parties sexuelles. Il n'est personne qui ignore que les agacemens des uns produisent toujours des érections dans les autres. Quelle femme n'a point observé que les mamelons se gonflent aux approches des règles, et qu'ils deviennent le siége d'une douleur plus ou moins sensible dans toute affection de la matrice ou des autres parties de la génération ? D'après ce, nous devons nous croire autorisés à conclure du développement et de l'activité des organes spéciaux de la génération par celui des seins. Oui, un sein bien développé, plein de solidité et de résistance, dénotera toujours une femme parfaitement organisée pour la repro-

duction de l'espèce. Prenons garde de nous en laisser imposer par certains volumes factices : sachons distinguer ce qui est réellement glande d'avec ce qui n'est que graisse. Mais comme la pudeur et les mœurs de notre siècle s'opposent presque toujours à un tel examen de la part des épouseurs, nous devons terminer de suite ce qui a trait aux seins.

Une poitrine trop étroite, des épaules et des hanches très-peu développées dans une femme, sont autant de raisons qui doivent en éloigner un homme jaloux de ne procréer que de beaux enfans ; elles sont en effet les indices, la première disposition d'une imminence à la phthisie pulmonaire, et la seconde d'une plus ou moins grande difficulté à mettre au monde le fruit de la conception. — Un ventre trop plat ou trop porté en arrière dénote peu de développement dans les organes de la digestion, et souvent dans ceux de la génération, et, conséquemment, une trop faible puissance dans l'acte de la digestion et de la génération.

L'on a toujours marqué une prédilection particulière pour les femmes sveltes, bien allongées, aux hanches évasées, aux cuisses fortement développées, et l'on a eu raison. Cette disposition indique en effet un grand développement dans les os qui constituent le bassin, et par conséquent plus de facilité à accoucher. L'on sait que la marche naturelle de la femme est celle des *canes*, pour nous servir de l'expression des accoucheurs. Or, ce mode de progression provient d'une di-

mension plus grande de la filière pelvienne que chez l'homme, disposition des plus favorables aux fonctions spéciales dévolues au beau sexe. Les femmes s'étudient soigneusement à corriger ce genre de marche. Pour nous, qui devons toujours préférer les qualités essentielles pour procréer de la manière la plus parfaite possible, sachons toujours préférer celles qui se montreront les moins habiles à corriger la nature sous ce rapport.

La stature n'est pas moins digne de fixer notre attention que tout autre caractère physique. Trop grande, la femme accouche difficilement; trop petite, elle ne fait pour ainsi dire que des avortons : prenons donc un juste milieu. Que jamais un homme n'épouse une femme qui le surpasse considérablement sous le rapport de la taille : elle ne pourrait lui donner que des enfans fort laids : il entre évidemment dans les vues de la nature que le sexe mâle l'emporte sur la femelle, sous un semblable rapport.

L'âge auquel la femme est jugée la plus propre à la procréation est de vingt-un à quarante ans. Plus jeune, elle ne réunit pas encore le degré de force nécessaire pour engendrer vigoureusement; plus âgée, elle touche au terme que la nature lui a assigné pour la cessation de la puissance procréatrice. Cependant, disons que c'est de vingt-deux à trente ans qu'elle montre le plus d'aptitude à procréer des enfans qui joignent la force à la beauté.

Ne négligeons point ce qui a trait aux divers tempéramens de la femme : elle en offre autant

de sortes que l'homme, et nous avons déjà à cet égard les données suffisantes pour établir notre préférence.

Quant aux qualités morales, nous savons qu'il n'est point de véritable beauté sans celles de l'ame, de l'esprit et du cœur, et nous allons terminer par quelques considérations sur la maigreur et l'embonpoint.

Le tissu cellulaire, autrement dit tissu *spongieux* et trame primitive de l'organisation, c'est-à dire, cet assemblage de lames très-ténues, entre croisées entre elles en mille sens divers, de manière à former des millions de cavités communiquant toutes entre elles dans tous les points du corps, le tissu cellulaire, dis-je, lequel entourne tous les organes de l'économie, auxquels il sert comme de duvet, et entre même dans la composition intime des parties solides par sa condensation et son animalisation plus parfaite, doit se trouver chez la femme plus abondant, plus mou, plus délicat, plus extensible, plus blanc et imbibé d'une plus grande quantité de graisse que dans l'homme. Or, comme l'élégance et la beauté des contours est toujours une suite nécessaire de la plus ou moins grande abondance du tissu cellulaire, il s'en suit que la femme doit surpasser infiniment l'homme, quand à la perfection et au gracieux des formes. L'on peut même dire, en thèse générale, que cette condition est la base de la beauté de la femme et qu'elle ne devient réellement attrayante pour l'homme, qu'autant qu'elle la réunit dans de justes proportions. C'est en vain, en

effet, qu'une personne du sexe offrira une stature superbe, une taille des plus sveltes et des plus mignonnes, des cuisses, des bras, des jambes et des doigts des mieux conformés : si toutes ces parties ne reçoivent de gracieux contours par une juste proportion de tissu cellulaire et un embonpoint suffisant, elle sera presque toujours sans effet sur nos ames. Quelle merveilleuse influence, en effet, n'exerce point sur nos sens une femme qui joint la douceur et l'élégance des formes à la beauté de l'organisation du corps ! Quel homme n'est point jaloux de rencontrer en-elle cette physionomie ovale-orbiculaire, lisse et tendre, formant un si frappant contraste avec la rudesse des traits de l'homme ! Ce cou parfaitement arrondi, sans saillie aucune, et joignant ensemble, par des nuances tout-à-fait insensibles, la face, les épaules, la poitrine et le tronc ! Ces épaules dont l'élégante rotondité va se terminer à l'extrémité d'une main bien potelée, par une diminution complètement progressive ! Ces seins hémisphériques, pleins de solidité, d'une blancheur éclatante, relevés encore par des boutons rosés, et dont les admirables contours vont se perdre avec un ventre gracieusement bombé, des reins, des hanches et des cuisses supérieurement contournés, lesquels, comme les épaules, promènent leurs délicieux agrémens jusqu'aux extrémités des doigts !!! A Dieu ne plaise que nous conseillions aux hommes, jaloux de trouver une femme capable de leur donner de beaux enfans, de recourir à la nudité, pour constater l'exis-

tence de ces conditions indispensables de la beauté physique : nos mœurs, et plus encore la pudeur, s'opposent essentiellement à un tel examen si révoltant pour la vertu ; mais les vêtemens légers, inventés par la coquetterie des femmes, ne sont-ils pas de véritables gazes suffisamment transparentes pour laisser distinguer la nature de leur organisation, et prononcer si elles réunissent cette beauté physique sans laquelle elles ne sauraient donner le jour à des beaux enfans ?

Influence de l'imagination sur la détermination de la beauté.

Nous venons de vous exposer, lecteurs, les principaux préceptes à observer pour procréer de beaux enfans. Mais il est un autre moyen auxiliaire de ces derniers, et dont vous pourrez tirer le plus grand avantage pour le but auquel nous visons : c'est la force de l'imagination, cette faculté procréatrice de l'ame qui nous lance en un clin-d'œil aux quatre coins de l'univers, nous transporte dans l'immensité de l'espace en une seconde, nous rend parfaitement présens les objets les plus distans de nous, nous transmet la faculté d'inventer et même d'arracher du néant, qu'on me pardonne cette expression, des êtres qui y étaient plongés. C'est cette puissance merveilleuse que vous invoquerez à votre secours lors de l'acte de la propagation, notamment quand vous ne réunirez point toutes les qualités physiques nécessaires pour procréer de beaux enfans. A l'aide de ce moyen, il n'y aura point de couple qui ne puisse

espérer, à la rigueur, de donner naissance à des enfans, sinon d'une parfaite beauté, du moins des plus spirituels. De plus, ce sera encore par cette merveilleuse faculté, mise convenablement et fortement en jeu, que vous pourrez espérer d'obtenir un sexe de préférence à un autre. Mais avant d'indiquer d'une manière spéciale la direction et l'exercice qu'il convient de lui donner pour atteindre ce triple but, faisons une courte digression sur l'influence de cette faculté procréatrice dans les différens phénomènes dont se compose la génération.

L'influence de l'imagination sur le développement des organes sexuels est telle, qu'il est démontré qu'elle peut faire avancer l'époque de la puberté d'une et même de plusieurs années. L'on sait que les enfans des campagnes, dernier asile des mœurs, se montrent en général nubiles un ou deux ans plus tard que ceux des grandes villes, notamment de celles où régnent la licence et le libertinage. Rien de plus fréquent que les pubertés précoces dans la ville de Paris, où tant de circonstances relatives à la procréation des sexes se trouvent réunies, telles que la lecture des romans, les spectacles, les gravures, les peintures et les statues dont nos salons et nos jardins publics sont encombrés, et surtout la présence continuelle, dans tous les points de la capitale les plus fréquentés, de ces lubriques Messalines, à la parure indécente, aux gestes les plus agaçans, aux discours les plus séduisans, les plus lascifs et les plus corrupteurs pour le jeune âge sans ex-

périence, qui ne peut voir dans ces sirènes que la douceur des plaisirs dont elles lui promettent de l'enivrer, et non toute la turpitude attachée à leur commerce dégradant.

Si la force de l'imagination est assez puissante pour déterminer un développement rapide et précoce dans les organes sexuels, à plus forte raison est-elle susceptible d'influencer le mode de leur action et de leur sécrétion. Il n'est personne qui ignore que la lecture des ouvrages licencieux, la vue de peintures lascives et la présence plus ou moins long-temps continuée de femmes libertines, préparent à des éjaculations infiniment plus abondantes que de coutume. Il n'est point d'homme qui n'ait pu faire sur lui-même cette observation : que l'on montre auprès de sa moitié infiniment plus de vigueur le soir d'un jour où l'on se sera sans cesse occupé l'esprit de pensées lubriques, que celui où l'on se sera livré tranquillement à ses occupations ordinaires. Époux qui jouissez encore de toute la vigueur de l'âge, répondez : vous êtes-vous jamais livrés avec plus d'ardeur aux plaisirs sexuels, que la nuit d'un jour où votre imagination avait nagé dans les idées les plus riantes et les plus susceptibles d'attiser en vous le feu de la volupté? Et vous vieillards, qui n'éprouvez plus qu'à de longs intervalles la stimulation de l'aiguillon de l'amour, n'est-ce point toujours à la suite de telles circonstances que vous vous sentez arracher à l'engourdissement complet dont vous vous sentez de jour en jour menacés, par les progrès d'une vie décroissante ?

Cette même puissance de l'ame dont nous venons d'admirer les effets pour la sécrétion des liqueurs propres à exciter à l'amour par leur aiguillonnement, se montre d'une manière bien plus sensible encore pour les érections. Quelle est la personne à laquelle il ne soit pas arrivé de se voir soudainement consumée du feu le plus dévorant, par un seul mot, une simple réflexion, ou la vue subite d'une portion des organes que la pudeur nous fait un devoir de dérober aux regards ? Cette force de la pensée est telle que le sommeil même le plus profond ne saurait nous soustraire à sa puissante action ; un rêve dont l'objet est une personne revêtue de tous les charmes capables d'enchanter nos sens, ne suffit-il pas pour nous faire éprouver les plus violentes érections et même déterminer les éjaculations les plus abondantes ? N'est-ce point une véritable merveille que cette faculté de l'homme de pouvoir, dans l'isolement le plus absolu, s'entourer des objets les plus enchanteurs et offrant tous les attraits dont peut-être la nature ne doua jamais un mortel, de leur prodiguer les plus tendres caresses, de recevoir l'expression de leurs feux ; en un mot, de goûter au suprême degré toutes les douceurs de la plus enchanteresse réalité.

L'accouchement même ne se trouve point soustrait à la puissance de la merveilleuse faculté qui nous occupe. Il n'est point d'accoucheur qui n'ait eu occasion d'observer l'influence de l'imagination sur les femmes en couches. Annoncez à une personne en douleur d'enfant et ce avec

l'accent de la plus parfaite conviction, qu'elle ne touche que de quelques minutes à l'heureux instant de la délivrance, vous verrez le travail de l'enfantement s'animer, les contractions de la matrice devenir plus fortes et plus fréquentes, et très-souvent arriver, en effet, à l'heure indiquée l'expulsion de son fruit. Assurez, au contraire, du même accent, à la même personne, que le moment de l'enfantement est loin d'être encore arrivé, vous verrez le travail devenir languissant, les contractions utérines se ralentir, en un mot, tous les symptômes d'un retard réel dans l'accouchement.

Si l'imagination de la femme peut opérer de tels changemens, dans un instant où il semble que la matrice et l'enfant doivent plus qu'à toute autre époque de la grossesse se trouver soustraits à son influence, combien plus facilement en devons-nous admettre la même action sur le fœtus? Quel homme, tant soit peu physiologiste et observateur, pourrait nier la puissance de l'imagination de la femme sur le fruit faible et délicat de ses amours? La fragilité de son être, son incorporation à l'économie même de la mère, son alimentation de la propre substance de celle-ci ne sont-elles point autant de circonstances qui nous démontrent la nécessité d'admettre cette influence? La moindre irritation produit souvent des tremblemens dans tous les membres de la femme: pourquoi le fœtus, que l'on peut regarder à juste titre comme une véritable portion d'elle-même, ne ressentirait-il pas les effets par-

tis d'un centre dont-il reçoit lui-même les principes de la sensibilité qui l'anime? L'on admettra surtout cette opinion, quand on réfléchira qu'outre qu'elle est basée sur les vérités incontestables de la saine physiologie, elle est parfaitement étayée sur l'observation. Sans citer l'exemple d'une femme, dont il est rapporté qu'elle mit au monde un enfant dont les quatre membres se trouvaient rompus, parce qu'elle avait vu rouer un criminel pendant sa grossesse. n'avons-nous pas tous les jours devant les yeux des phénomènes analogues qui, quoique moins merveilleux et conséquemment plus croyables, réunissent tous les élémens de notre conviction à cet égard? Quelle est la personne, tant soit peu répandue dans le monde, qui ne se soit trouvée à même d'observer les puissans effets de l'imagination de la femme sur le fruit contenu dans ses entrailles? Ici vous trouverez une mère dont l'enfant se trouve sans cesse soumis à des convulsions violentes, celle-là ayant éprouvé des secousses plus ou moins fortes de l'ame pendant la gestation; là, vous verrez un enfant d'une santé faible et chétive, due à de profonds chagrins de sa mère pendant la grossesse; plus loin, vous en trouverez un autre remuant, entreprenant, audacieux, parce que sa mère, pendant le temps qu'elle le portait dans son sein, se trouva soumise à des circonstances qui exigèrent le déploiement d'un courage héroïque, etc., etc.

« Qu'une femme, dit *Mauperluis*, troublée « par quelque passion violente, qui se trouve

« dans un grand péril, qui a été épouvantée par « un animal affreux, accouche d'un enfant con- « trefait, il n'y a rien que de très-facile à com- « prendre. Il y a certainement entre le fœtus « et la mère une communication assez intime, « pour qu'une agitation violente de son esprit, du « sang de la mère, se transmette dans le fœtus « et y cause des désordres auxquels les parties « de la mère pouvaient résister, mais auxquels « les parties trop délicates du fœtus succombent. » Voilà, comme on voit, l'explication bien naturelle de la puissance de l'imagination de la femme sur la formation des monstres de tous genres. Il nous resterait à parler des *désirs* et taches de naissance; mais nous croyons en avoir dit assez pour démontrer la grande influence de la mère sur le fruit de ses entrailles.

Le lecteur concevra facilement avec moi que le fœtus se trouvera d'autant plus soumis à l'action des affections de la mère, qu'il sera moins éloigné de l'époque de la conception. Il en est des différentes périodes de la vie utérine comme de celle extra-utérine : les modificateurs naturels agiront d'une manière moins puissante et moins sensible sur l'enfant de sept ans que sur celui qui vient d'être déposé au port de la vie; de même l'imagination de la mère exercera une influence plus forte sur l'être qui se trouve à peine formé dans son sein, que sur celui qui aura déjà acquis un grand degré d'accroissement, de consistance et de force. Cette vérité brille aux yeux d'un si vif éclat, qu'il serait absolument superflu

d'avancer aucune preuve nouvelle en sa faveur : nécessairement l'être faible se montrera dans une dépendance plus marquée des modificateurs naturels de l'économie vivante, que celui qui est parvenu à l'apogée de son accroissement et de sa vigueur.

En conséquence de ce, nous devons conclure que l'instant où l'homme futur se trouve le plus apte à recevoir les diverses modifications susceptibles d'être imprimées par l'imagination des parens, est celui où l'étincelle de la vie lui est communiquée dans les ovaires, par l'action de la liqueur spermatique. L'on sait que cette même imagination doit exercer la plus manifeste influence sur la sécrétion des rudimens de l'homme futur, c'est-à-dire sur la liqueur spermatique et les ovules, comme nous l'avons démontré précédemment.

Dans cette série de vérités, toutes aussi claires que démontrées et faciles à concevoir, le lecteur sent facilement de quel secours peut lui devenir la force de l'imagination, non-seulement pour l'art de faire de beaux enfans, mais encore pour celui d'obtenir les sexes à volonté et de faire des enfans d'esprit. « On prétend, dit *Roussel*. (et « il aurait pu ajouter *avec raison*) que la disposi- « tion morale où peut se trouver alors la femme « (l'instant de la conception) a beaucoup de « pouvoir dans la formation du fœtus, soit pour « déterminer le caractère et la trempe de son « esprit, soit pour modifier de diverses manières « sa constitution physique. Nous avons dit ail-

« leurs qu'il était vraisemblable que les divers « états des humeurs, ou par l'impression locale « qu'elles peuvent faire sur les parties sensibles, « ou par la perception générale que l'ame en a, « influent beaucoup sur la manière d'être de « celle-ci. Comme il y a entre elle et le corps une « correspondance intime et constante, il se peut « aussi que les mouvemens de l'ame, en refluant « sur les humeurs, y causent des altérations mo- « mentanées, en augmentant ou en diminuant la « vitalité. Si cela était, il aurait surtout lieu par « la semence dans un moment où toutes les fa- « cultés de l'ame semblent se réunir pour la vivi- « fier, et où toute la sensibilité se concentre dans « l'organe qui la fournit.

Que les époux donc, tant pendant le coït que dans les instans qui le précèdent, se pénètrent l'esprit, et conséquemment tous les organes de l'économie, des pensées les plus favorables au but qu'ils se proposent. Que l'homme jaloux de donner la vie à un bel enfant rende présent à son esprit, par les efforts de son imagination, l'objet le plus attrayant et le plus enchanteur que jamais la nature ait exposé aux regards d'un mortel. Que la femme, de son côté, animée de l'ardent désir d'obtenir le même résultat, concentre toutes ses facultés sur le plus beau des hommes, et que, pendant tout le temps de sa grossesse, notamment dans les premiers mois qui suivent la conception, son esprit nage sans cesse dans la contemplation du beau. L'observation vient ici en faveur de nos raisonnemens et de nos pré-

ceptes : tous les jours on voit des femmes mettre au monde un enfant offrant la plus parfaite ressemblance avec un individu qu'elles ont souvent eu occasion de regarder fixement, soit peu de temps avant la conception, soit immédiatement après, soit enfin aux différentes autres époques de la grossesse, sans qu'elles aient eu pour cela aucun commerce amoureux avec lui. Par la même raison, que d'épouses infidèles ne voyons-nous pas donner à leurs maris des enfans qui leur ressemblent parfaitement, quoique ceux-ci n'aient contribué à leur formation qu'en s'exposant journellement aux regards de leur moitié, et qu'en modifiant puissamment le germe d'une conception adultère, par la transmission plus ou moins fréquente d'une liqueur propre à imprimer encore de très-grands changemens dans la fabrication primitive de ce germe étranger!

« La ressemblance des enfans avec leurs parens, « dit *Vallisnièri*, ne vient que de l'imagination « de la femme. La force de cette imagination est « si grande et si puissante sur le fœtus, qu'elle « peut produire des taches, des monstruosités, « des dérangemens de parties, des accroissemens « extraordinaires, aussi bien que des ressem- « blances parfaites. »

Ce sera aussi, comme nous l'avons déjà fait pressentir, par cette même puissance de l'imagination que l'on pourra espérer d'obtenir des enfans d'esprit, et un sexe de préférence à un autre. Ainsi, l'on voit évidemment que l'art de procréer les sexes à volonté, de faire des enfans d'esprit

et de les avoir beaux, est loin d'être chimérique, les époux ne pourraient-ils invoquer à leur aide que la seule force de l'imagination.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

L'ART

DE FAIRE DES ENFANS SAINS ET VIGOUREUX.

L'ART de procréer des enfans pleins de vigueur et capables de résister aux orages de la vie, doit nous paraître le plus important de tous ceux que nous avons exposés dans cet ouvrage. Une santé robuste sera toujours jugée le premier bien dont l'homme puisse jouir. Quelle activité montrera une ame affaisée par un corps languissant et sans vie? Quel charme auront pour nous certaines apparences de beauté dans une personne dont les entrailles se trouvent en proie à des maux internes plus ou moins cuisans? Quels attraits pourront avoir la fortune et les honneurs auprès d'un individu qui ne peut montrer de sensibilité que pour la souffrance qui l'obsède? Quels citoyens pourront fournir à l'état des époux pouvant à peine soutenir leur existence, loin de se trouver en état de la répandre par le travail reproducteur?

« Pour apprendre à penser, dit *le philosophe* « *de Genève*, il faut exercer nos membres, nos « sens, nos organes, qui sont les instrumens « de notre intelligence; et pour tirer tout le parti « possible de ces instrumens, il faut que le corps « qui les fournit soit robuste et sain. Ainsi, loin « que la véritable raison de l'homme se forme in- « dépendamment du corps, c'est la bonne cons-

« titution du corps qui rend les opérations de « l'esprit faciles et sûres.

En conséquence de cette vérité amplement démontrée ci-dessus, *que les dispositions physiques et morales se transmettent par la voie de la génération*, nous devons conclure que les époux doués d'une constitution vigoureuse et d'une parfaite santé pourront seuls procréer des enfans sains et pleins de force. Apporter de nouvelles preuves en faveur de cette proposition serait perdre un temps précieux et nous rendre fastidieux à nos lecteurs : il n'est personne qui ignore que jamais des plantes fortes et bien nourries ne pourront être le produit d'un terrain sec, aride et ne renfermant point les matériaux nécessaires à leur accroissement.

Il semble que les hommes aient toujours attaché plus de prix à obtenir des animaux domestiques aussi beaux que robustes, qu'à l'avantage inappréciable de donner le jour à des enfans vigoureux et capables de supporter les fatigues inhérentes à la condition qui leur est réservée. L'habitant des campagnes ne conduira jamais à un taureau ou à un étalon chétif une vache ou une jument dont il veut obtenir de beaux veaux, d'excellens poulains ; au contraire, il choisira toujours les plus vigoureux. Le coq le plus grand, le plus hardi, le plus audacieux et le plus fort, sera toujours placé par lui dans sa basse-cour. Tout le monde se garde de laisser couvrir sa chienne par un mâle dégénéré et de mauvaise espèce. Le bélier le plus remarquable

sous les rapports que nous occupent ne manquera jamais d'être jugé le plus propre à relever un troupeau de brebis dégénérées.

Ainsi, ce que les hommes savent si bien observer pour leurs animaux domestiques, ils le méprisent souvent pour leur propre progéniture, qui cependant mérite toute leur sollicitude et doit tenir le premier rang dans leur esprit. Quoique la force et la beauté soient des dons qui doivent nous attirer d'une manière pour ainsi dire irrésistible; que de mésalliances ne voyons-nous pas chaque jour, sous de semblables rapports? Parcourons les cercles, les salons, les promenades publiques, etc., etc., et voyons combien il est rare que les mariages soient parfaitement assortis. Ici vous verrez une femme magnifique par sa fraîcheur, sa stature, l'excellence de sa constitution, unie à un individu petit, chétif, laid et difforme. Là, vos regards seront péniblement frappés par la présence d'une rachitique ou d'une bossue pendue au bras d'un cavalier plein de vigueur et de vie. Plus loin, vingt printemps forcés de recevoir les caresses d'un vieillard courbé sous le poids des années et affaibli encore souvent par tous les genres d'excès.

Pense-t-on qu'il soit bien vrai, comme on cherche à le persuader aux personnes envers lesquelles la nature se montra marâtre quant à la distribution des qualités physiques, que les sympathies de l'ame produisent de tels rapprochemens? Non, l'intérêt seul peut faire fouler aux pieds les inspirations de la nature, et personne

ne saurait me persuader qu'une femme parvenue à peine au printemps de l'âge et ornée de ces brillantes qualités physiques aussi propres à attirer les cœurs qu'à inspirer une fierté involontaire, puisse se trouver entraînée vers un vieillard sans feu et sans vie. Certes les femmes ne diffèrent en rien des femelles des autres animaux, lesquelles repoussent toujours les caresses des mâles chétifs, et marquent au contraire la préférence la plus prononcée pour ceux qui se font remarquer par leur grandeur, leur beauté. Quelque perversion que la civilisation ait apportée dans nos cœurs, nos goûts et nos mœurs, jamais l'on ne pourra parvenir à anéantir cet instinct placé par la nature dans tous les animaux, en vertu duquel nous nous trouvons entraînés, souvent à notre insu, à ne procréer que des êtres capables de conserver au monde cette beauté dans laquelle cette même mère commune se complaît et pour laquelle elle sait nous passionner, malgré toute la force de nos prétendus raisonnemens.

L'on m'objectera que des liaisons d'enfans, des rapports de caractères, certaines qualités de l'ame, un intérêt raisonnable, la volonté des parens, etc., ne permettent point toujours de fixer son choix sur des personnes accomplies sous le rapport de la force physique, de la puissance génitale, etc. A ce, je répondrai victorieusement qu'il n'est point de raison qui puisse autoriser un individu à donner le jour à des êtres dont la santé chétive et souvent les souffrances continuelles ne pourraient que leur faire maudire les auteurs

de leur triste existence. N'est-ce point un égoïsme des plus monstrueux que de tirer du néant des êtres qui ne pourront traîner qu'une vie malheureuse, aussi insupportable à eux-mêmes qu'au reste de la société? Peut-on concevoir un crime plus grand que celui d'arracher au bonheur du néant une génération entière vouée dès le sein de sa souche à des maux déchirans qui ne doivent trouver de terme que dans le tombeau?

A défaut de sagesse, nous dirons même d'humanité de la part de tels époux, nous voudrions que les gouvernemens fissent intervenir leur autorité et n'accordassent la faculté de se marier qu'à des individus jugés par des experts en état de ne donner le jour qu'à des individus capables de pourvoir à leur existence par leur force, et devant réunir les qualités requises pour contribuer à la prospérité de la chose publique. Ce n'est que par un semblable moyen que l'on parviendrait à mettre fin à des alliances aussi monstrueuses et aussi inhumaines que contraires à l'ordre social et à la saine politique. N'y a-t-il point déjà des nations chez lesquelles il est interdit aux personnes malades de se marier? et ne lisons-nous pas, dans Plutarque, que les Lacédémoniens, si savans dans l'art de ne donner à la république que des hommes capables de la défendre, condamnèrent à une forte amende leur roi Archidamus, et faillirent même le déposer, pour avoir épousé une femme petite et faible.

« Je connais, dit le docteur *Duplanil*, une « dame mariée à un Américain très-riche, mais

« *phthisique*. Cette dame, sans fortune, douée,
« des grâces les plus séduisantes, ne fut plus,
« en moins de deux ans, qu'un cadavre ambulant.
« J'ai vu une demoiselle, reste de cinq enfans,
« dont les frères et sœurs sont morts *phthisiques*,
« après avoir perdu leur père et mère dans le
« bas âge ; et les gens de l'art en attribuèrent la
« cause au père qui était attaqué de phthisie avant
« qu'il épousât la mère. Cette demoiselle même
« ne me paraît pas à l'abri de cette funeste mala-
« die » Il n'est personne, comme le dit encore
le même auteur, qui ne se soit trouvé à même
de faire de semblables observations, non-seule-
ment sous le rapport de la phthisie pulmonaire,
mais encore sous celui des rhumatismes, de la
goutte, des écrouelles, du scorbut, de certaines
constitutions, et, à plus forte raison, dans la
maladie syphilitique. « Il est étonnant, dit le cé-
« lèbre *Buchan*, que dans nos mariages, nous
« fassions si peu d'attention à la santé et à la con-
« stitution des sujets. Nos chasseurs savent très-
« bien qu'un cheval de chasse ne peut être engen-
« dré par une rosse, et que l'épagneul ne peut pro-
« venir d'un mâtin hargneux ; cela est fondé sur
« des lois immables. Un homme qui se marie à
« une femme d'une constitution maladive, et qui
« descend de parens d'une mauvaise santé, quel-
« les qu'aient été ses vues, ne peut point dire
« avoir agi prudemment. Un femme attaquée de
« quelque maladie pourra engendrer ; mais, dans
« ce cas, ses enfans ne composeront qu'une in-
« firmerie. Quelle espèce de bonheur un père

« pourra-t-il se flatter de goûter alors dans le sein « de sa famille ? » — » Les Juifs, observe à cet « égard *Duplanil*, avaient des lois qui, en cer- « taines circonstances, leur interdisaient tout « commerce avec les malades, et certainement « tous sages législateurs devraient avoir eu cette « attention. Il y a certaines nations chez lesquel- « les les personnes malades ne peuvent point se « marier : c'est que la maladie dont sont attaquées « ces personnes se complique par le mariage; « c'est que cette alliance s'oppose à l'ordre ; c'est « qu'elle blesse la politique, et que par toutes ces « raisons, elle doit mériter l'attention des gou- « vernemens. N'est-il pas surprenant que le ma- « riage, qui est absolument une affaire de police, « soit regardé comme au-dessous de l'attention de « ceux qui, par état, sont faits pour la maintenir ? « Si la vigilance des ministres de la religion a « porté le gouvernement à créer une loi, pour « qu'on lui rendît compte des actes que l'église « est autorisée à passer, comment ne l'a-t-elle « pas engagé à préposer des personnes instruites « pour connaître de la santé de ceux qui se desti- « nent au mariage ? Il semble que si la sagesse s'est « intéressée à savoir combien, dans une année, il « naît de personnes, combien il en meurt, combien « il s'en marie, il n'y avait qu'un pas à faire pour « qu'elle désirât s'assurer si les personnes qui se « destinent au mariage, sont constituées de manié- « re à contribuer à la population, à l'utilité, à la « sûreté de l'état. Je n'ai pas besoin d'entrer dans le « détail des avantages que procurerait une telle

« mesure ; tout le monde les prévoit et en sent « l'utilité. »

Si nous pouvions transiger un instant avec nos principes, nous indiquerions maintenant quelles sont les maladies qu'il importe le plus de ne point rencontrer dans les personnes auxquelles le mariage pourrait nous unir, comme la *phthisie pulmonaire*, les *affections nerveuses*, l'*hystérie*, l'*hypocondrie*, *l'épilepsie*, les *rhumatismes*, la *goutte*, la *pierre*, la *gravelle*, les *dartres*, les *écrouelles*, la *maladie vénérienne*, et un grand nombre d'autres *génitales* ou *non génitales*, dont les unes doivent former un obstacle invincible au mariage, soit en s'opposant à la consommation de l'acte sexuel, soit par leur incurabilité, et dont les autres sont susceptibles d'être guéries et ne forment ainsi qu'un obstacle passager à l'union conjugale. Mais nous devons déclarer ici ouvertement qu'en général il nous importe au suprême degré de repousser loin de nous tout individu tant soit peu malade, et de ne nous allier qu'à des sujets sains, bien dispos, vigoureux et robustes. Nous avons déjà fait connaître les signes auxquels on reconnaîtra qu'un individu joint la force à la santé, conséquemment nous devons terminer ici ce qui a trait à ce sujet. Nous devons recommander aux personnes bien pénétrées de l'importance d'un excellent choix en fait de mariage, la lecture de notre LAVATER DES TEMPÉRAMENS ET DES CONSTITUTIONS, ouvrage dans lequel sont exposés les signes auxquels chaque individu saura reconnaître non-seulement son tempérament propre, mais

encore celui des personnes avec lesquelles il pourra se trouver en rapport. Bien convaincu de l'extrême influence du physique sur le moral, nous nous sommes autant étendu sur les caractères moraux que sur ceux du corps. De plus, l'on y trouvera un traité des différens âges considérés spécialement sous le rapport de la puissance génitale, qui ne peut qu'intéresser vivement quiconque se propose de s'engager dans les liens de l'hymen. Enfin, les diverses situations des différens hommes y étant exposées avec l'indication des préceptes hygiéniques relatifs aux états sanguin, nerveux, bilieux, mélancolique, musculaire, lymphatique, érotique ou amoureux, etc., il formera un traité d'hygiène indispensable à quiconque est jaloux de donner une sage direction à ses facultés morales, de se préserver des maladies auxquelles l'expose la nature de son être, et de parcourir ainsi une longue carrière exempte, autant que possible, des nombreuses infirmités et des maux de tous genres auxquels la nature soumet notre frêle existence.

Avant d'aborder une autre question non moins grave que celle que nous venons de traiter, parlons de certains préceptes dont l'observation est indispensable aux époux mêmes les mieux constitués, et à plus forte raison, aux personnes qui se trouvent déjà dans des circonstances opposées à la procréation d'enfans sains et vigoureux. Rien de plus important que la création d'un homme: avant même qu'il soit conçu dans le sein de sa mère, son sort se trouve entre les

mains de ses parens, qui influent puissamment sur son bonheur futur par la seule observation des règles hygiéniques relatives aux plaisirs sexuels. Aussi, n'est-il rien dans un tel sujet qui ne mérite de fixer fortement notre attention.

Que les époux ne se livrent jamais à l'acte sexuel immédiatement ou peu de temps après s'être trouvés soumis à des circonstances affaiblissantes ou capables de détruire l'harmonie des fonctions. Pour procréer un être parfait, il est indispensable que toutes les fonctions des parens s'exécutent avec autant de facilité que de force et de régularité. Ainsi l'instant où l'estomac exerce son action digestive sur une dose considérable d'alimens, ainsi que celui où l'on se trouve vivement pressé par la faim ou la soif, forment des cas dans lesquels il convient de s'abstenir de l'acte propagateur. Surtout que l'on se garde bien de s'y livrer dans l'état d'ivresse; l'esprit comme le corps de l'être qui pourrait en résulter en recevraient infailliblement des atteintes plus ou moins fâcheuses. Certes, ce ne sera jamais dans une circonstance où la raison se trouve troublée que l'on devra travailler à la propagation de l'homme, dont la qualité essentielle et dont il se fait le plus de gloire, est sa supériorité intellectuelle sur tous les êtres que la nature appela à la vie. Il faut être homme pour en former un autre; or, l'individu plongé dans une dégoûtante ivresse ne s'assimile-t-il pas à la brute? Cependant, disons qu'une légère excitation spiritueuse ne peut être qu'infiniment favorable.

Évitons de travailler à la formation d'un nouvel être dans le cas où l'économie se trouve soumise à quelque irritation violente, quelque passion profonde, comme celle qui est occasionée par la colère, la haine, l'envie, la tristesse, une douleur quelconque, etc.—L'époux qui vient de faire une longue maladie, ne doit, tant dans l'intérêt de sa santé, que dans celui de sa progéniture, se livrer à l'acte sexuel que long-temps après avoir récupéré toute la somme de ses forces primitives. Les personnes naturellement faibles et délicates ne devront travailler à la formation d'un nouvel être qu'après s'y être longuement préparées par une forte alimentation, des boissons fortifiantes, des exercices modérés en plein air, la fuite de tout travail pénible et surtout la continence : alors parvenus à peu près au rythme et au ton des époux naturellement vigoureux, elles pourront espérer de procréer un enfant sain et fort. Mais pour ne point s'attirer de nouveau maux et ne créer ensuite que des êtres chétifs, que de tels époux aient assez d'empire sur eux-mêmes pour abandonner l'usage des plaisirs de l'hymen, dès l'instant où l'on présume l'état de grossesse. Que la femme, pendant les neuf mois qu'elle est dans cet état, observe strictement les lois hygiéniques sacrées en pareil cas pour toute mère jalouse de mériter réellement ce doux nom. Régime analeptique, exercices modérés au milieu d'une saine campagne, distractions agréables, sérénité de l'ame, absence de toutes passions violentes ou tristes, nul excès sous quelque rapport que ce soit, ab-

stinence complète de toutes jouissances, etc., etc.

L'on sait que l'instant où les époux se prodiguent ordinairement leurs caresses amoureuses avec le plus d'ardeur est celui où ils se revoient après une plus ou moins longue absence. Cependant, il arrive presque toujours que c'est aussi la circonstance où il convient le moins de se livrer à l'acte de la propagation, à cause de la fatigue, de l'échauffement, du malaise qui suivent souvent les voyages tant soit peu longs, soit à pied, soit à cheval, soit même en voiture. Qu'alors les époux sachent modérer leur transports amoureux; qu'un bain tiède, une bonne alimentation et un paisible sommeil dissipent auparavant cet état de fatigue et redonnent au corps toute sa force habituelle. Que les marins, après une longue traversée, se reposent quelques semaines, ou au moins quelques jours, avant de travailler au grand œuvre de la reproduction. Mêmes réflexions pour la femme qui relève de couches : si elle est jalouse de ne procréer que des enfans sains, qu'elle ne t ravaille à leur formation que deux ou trois mois après l'enfantement. Interdisons aussi l'usage du coït pendant les temps très-froids et les chaleurs énervantes, après les fatigues de la journée, une digestion pénible, en un mot, dans toutes les circonstances où le corps et l'esprit se trouvent soumis à quelque cause débilitante.

Le degré d'excitation génitale, pour se livrer au coït, est loin d'être sans influence sur le but que nous nous proposons. Des désirs long-temps

et difficilement satisfaits produisent dans les organe sexuels un état d'éréthisme des plus favorables à la sécrétion d'une liqueur séminale pleine de vie. Des naturalistes distingués, entre autres M. le docteur Virey, prétendent que la nature ne vise qu'à cette meilleur élaboration du sperme en imprimant la pudeur chez toutes les femmes, sentiment qui s'observe même chez les sauvages. Quel plus puissant aiguillon, en effet, que cette douce résistance de la part de celle qui est l'objet de notre ardeur ! La nature a même porté sa prévoyance à cet égard jusque sur le règne animal : voyez comme la colombe, la tourterelle, la chienne, etc., savent faire soupirer leur mâle avant de se livrer à leur ardente impétuosité ! Admirez cette dernière ne permettre souvent une telle approche qu'après avoir fui long-temps ses soupirans et les avoir frappés plusieurs fois de ses dents. L'on a remarqué, disent *Buffon*, *Virey*, etc., que les enfans adultérins, et notamment les premiers nés, offrent presque toujours plus d'esprit et de force que les autres L'on en attribue assez généralement la cause à la nécessité où se trouvent les amans, dans ce cas, d'exercer leur esprit à la ruse pour se mettre à l'abri de la surveillance et se couvrir du voile du mystère; mais ne pourrions-nous pas plutôt en trouver la cause dans cet excès de pudeur que la femme s'efforce de manifester en de telles circonstances? Appelée pour la première fois au lit nuptial, ou sur le point de fouler au pied des devoirs sacrés, quelle contrainte

ne s'impose-t elle point pour cacher l'ardeur de ses désirs ? Quelle vigoureuse résistance n'offre t-elle point à la brûlante passion de son adorateur ! En pareil cas ne savons-nous pas que l'on ne parvient guère à lui faire déposer cette apparence de pudeur qu'en lui accordant la douce satisfaction de la violence ? Or, quelle circonstance plus propre à déterminer la production d'une forte dose des élémens constitutifs de l'homme futur ! Épouses jalouses de ne procréer que des enfans capables de parcourir vigoureusement la carrière de la vie, employez donc cet innocent artifice, tant pour votre propre bonheur que dans l'intérêt de votre progéniture. Plusieurs heures et même une journée entière avant l'instant de travailler à la formation d'un homme, que l'esprit nage dans des idées de volupté propres à déterminer la sécrétion d'une forte dose de liqueurs séminales. Épouses, tout en conservant un excès d'amabilité, éloignez autant que possible l'heureux moment du sacrifice. Que de tendres baisers, des caresses préliminaires de tout genres vous disposent à rassembler cette puissante excitation génitale, d'où doit dépendre en grande partie la vigueur et l'énergie du nouvel être que vous allez livrer à la société. Gardez-vous bien, femmes, de jamais prévenir les désirs de vos maris. N'imitez point ces épouses qui, à force de provocations directes et fréquemment répétées, indignes de leur sexe, finissent par inspirer à leur époux le dégoût le plus insurmontable pour les plaisirs qu'elles leur promettent. Ne perdez jamais de vue que la satisfac-

tion trop prompte et trop facile des désirs, chez l'homme, produit toujours les effets les plus contraires à vos vues, et rapelez-vous toujours ces deux vers de Molière :

> Et la plus belle femme a très-peu de défense
> Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.

D'ailleurs, si vous êtes assez ennemies de vous-mêmes pour mépriser vos intérêts sur ce point, au moins, conservant les sentimens d'une véritable mère, sachez toujours tenir, par votre sage réserve, votre mari en état de ne vous fournir qu'une liqueur pénétrée de principes puissamment vivifians, capable de transmettre une vie aussi active que solide, et non dénaturée par d'imprudentes et excessives profusions. En conséquence de ce que nous venons d'exposer, le lecteur sentira facilement que l'instant du réveil est plus favorable à la création d'enfans vigoureux que celui du coucher.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

L'ART

DE SE CONSERVER UNE GRANDE PUISSANCE GÉNITALE, JUSQU'A L'AGE LE PLUS AVANCÉ.

Enseigner à l'homme les moyens de se montrer vigoureux près du sexe jusqu'à l'âge le plus avancé, n'est rien autre chose que de lui tracer les préceptes hygiéniques les plus propres à la conservation de la santé et à lui procurer la plus grande-longévité possible. Qu'est-ce, en effet, que la santé ? L'exercice libre, facile et régulier de toutes les fonctions qui caractérisent la vie. Ainsi, l'homme sera jugé jouir d'une excellente santé, quand l'estomac et le reste de l'appareil digestif sauront extraire des alimens ordinaires une grande dose de sucs nutritifs ; quand le cœur chassera avec facilité et énergie, vers toutes les parties du corps, un sang riche en matériaux alibiles ; quand les veines, à leur tour, apporteront sans aucun obstacle les principes superflus vers ce même centre de la circulation ; quand les poumons, parfaitement sains, se dilateront aisément pour admettre le sang veineux dans leurs cellules, ainsi que le fluide régénérateur de ce liquide ; quand en un mot, toutes les actions et tous les mouvemens, tant du corps que de l'esprit, s'exécuteront sans troubler un seul instant cet état d'aise que procure habituellement le don de santé.

La faculté d'entrer en érection et de fournir à la femme une liqueur spermatique capable de la faire concevoir, étant une des fonctions naturelles qui constituent la vie de l'homme, il s'ensuit que celui-ci doit la conserver, tant que tous les autres organes exécuteront leurs actions avec ce rythme et cette facilité qui sont les attributs de la santé. Si l'on a bien réfléchi sur le mode d'agir des organes sexuels, et sur les moyens que la nature emploie pour leur transmettre les élémens de toute vitalité, de toute action et de toute sécrétion, l'on sentira facilement que tant que le cerveau jouira de cette activité qui lui est nécessaire pour donner l'excitation à tous les autres organes, que les vaisseaux chylifères sauront absorber les matériaux propres à entretenir la vie, que le bon état des poumons rendra la respiration facile, etc., etc., l'on sentira, dis-je, que tant que toutes les fonctions s'exécuteront d'une manière normale, les organes testiculaires ne pourront être privés de l'énergie qui leur est nécessaire pour préparer une dose suffisante de liqueur fécondante. En effet, si le système nerveux est sain, nul doute qu'ils n'en reçoivent toute l'excitation indispensable à leur mode d'action; si le système circulatoire n'est le siége d'aucune altération, nul doute que l'appareil sexuel ne se trouve abreuvé, par le moyen des artères spermatiques, des matériaux, de sa force et de ses sécrétions ordinaires; si l'appareil masculaire n'a rien perdu de sa puissance contractile, nul doute que les muscles éjaculateurs ne conservent la pro-

priété de lancer avec énergie la liqueur préparée par les testicules. L'on voit donc manifestement que la puissance génératrice est une conséquence nécessaire de la bonne organisation du corps et de l'excellence de la santé, et qu'elle devra nécessairement exister chez tout individu qui offrira ce double avantage.

D'après ce, lecteurs, vous conclurez facilement avec moi que c'est dans les sages préceptes de l'hygiène, plutôt que dans de vaines excitations, aussi momentanées que factices, qu'il faut rechercher les moyens de conserver cette délicieuse aptitude aux plaisirs de l'hymen. Ainsi, l'art d'obtenir le résultat qui fait l'objet de la dernière partie de mon ouvrage vous est déjà parfaitement connu : *Donner une sage direction à tous les organes de l'économie, et user convenablement de tous les biens que la nature nous accorda pour notre conservation.*

Pour peu que le médecin, ou toute autre personne judicieuse et observatrice, porte ses regards sur les causes des nombreuses maladies dont l'homme est susceptible, il ne tarde pas à reconnaître que toutes ont leur source dans le mauvais exercice des organes, dans le choix vicieux ou l'abus des différens agens que la nature lui accorda pour son accroissement et sa conservation. C'est ainsi que l'exercice outré de l'intelligence jette l'ame dans l'épuisement, que les travaux physiques excessifs conduisent l'économie entière à l'affaissement, etc. C'est ainsi, d'une autre part, qu'un air trop vif, précipitant toutes les fonctions

de l'économie, irrite tout l'organisme et prédispose à une foule de maladies inflammatoires, qu'un air concentré et trop épais ralentit les mouvemens vitaux et peut conduire à une faiblesse générale complète, etc., c'est ainsi enfin, pour ce qui a trait à l'abus, que les meilleurs alimens et les boissons les plus salutaires peuvent devenir de véritables poisons pour ceux qui en prennent au-delà de ce que leur permettent les forces de l'estomac, du cerveau, etc., etc.

D'après ce court aperçu sur les causes capables d'altérer la santé, et, conséquemment, de priver l'homme de cette puissance procréatrice qu'il est toujours jaloux de montrer dans l'hiver même de la vie, l'on voit qu'il ne pourra manquer d'atteindre ce but (sauf les causes morbifiques accidentelles et absolument indépendantes de sa volonté), 1° en réglant sagement l'action des organes : éviter tout excès dans l'exercice actuel des fonctions physiques et morales ; 2° en faisant un choix convenable de tous les agens que la nature nous accorda pour le maintien de la santé : air pur, habitation de lieux secs et bien exposés, alimentation restaurante et de facile digestion, boissons fortifiantes et non trop excitantes, etc. etc. ; 3° enfin, en mesurant sagement la dose de ces divers modificateurs de l'économie d'après l'âge, le sexe, le tempérament, la constitution, les habitudes, la profession, les idiosyncrasies, etc., etc., ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par la lecture de notre *Lavater des tempéramens et des constitutions*. Ainsi, nous le répétons encore

une fois, l'art de conserver le plus long-temps possible une grande vigueur près le sexe, se réduit absolument à l'observation des sages préceptes de la science hygiénique. Ici devrait donc figurer naturellement un traité complet de cette branche importante de la médecine. Comme il nous serait impossible de traiter ici amplement un sujet si vaste, nous devons encore renvoyer nos lecteurs à notre *Véritable médecine sans médecin*, ouvrage in-8°, dans lequel nous consacrons près de deux cents pages à exposer le but de cette belle science qui, comme l'on sait, n'est rien moins que l'art précieux de donner une sage direction aux facultés intellectuelles, ainsi qu'aux organes essentiels de l'économie, comme l'estomac, les poumons, le cerveau, les nerfs, les sens, etc; d'user convenablement de tous les biens et de toutes les jouissances que l'auteur de la nature voulut bien nous accorder, tant pour soutenir notre existence matérielle, que pour trouver quelques fleurs sur la mer orageuse de la vie sociale, comme lumière, airs, sons, musique, alimens, boissons, assaisonnemens, plaisirs sexuels, exercices, jeux, etc., etc.; d'écarter les nombreux agens qui tendent sans cesse à troubler l'harmonie des fonctions et à compromettre le bien inappréciable de la santé, comme odeurs malsaines, matières en putréfaction, chaleurs ou froids intenses, etc., etc.; de connaître ces lois sacrées de la saine morale, base de toute félicité sur cette terre, par la sérénité de l'ame, la paix du cœur qu'elle procure et dont le mépris entraîne

irrévocablement avec soi les peines rongeantes des remords et l'agitation tumultueuse de toutes les opérations de l'intelligence ; en un mot, de parcourir une longue carrière exempte, autant que possible, des maux et des infirmités auxquels se trouve exposée notre frêle économie.

Cependant, parmi les différentes matières dont s'occupe l'hygiène, il est une question que nous ne saurions passer ici sous silence, c'est celle relative aux *plaisirs sexuels.*

PLAISIRS DE L'AMOUR.

De toutes les matières que nous avons traitées jusqu'à présent, il n'en est point, selon nous, qui soit plus digne de nos sérieuses méditations que les plaisirs sexuels. Travailler à la conservation de cette jeunesse perpétuelle dans laquelle la nature veut entretenir le monde vivant, n'est rien autre chose, il est vrai, que l'une des nombreuses fonctions qui constituent la vie. Mais l'acte propagateur diffère essentiellement de toutes les autres fonctions de l'économie animale, en ce qu'il fait éprouver aux sexes des sensations délectables dont nulle expression ne saurait donner la plus légère idée. C'est cet attrait irrésistible des plaisirs sexuels, qui donne à ce sujet cette grande importance que tous les médecins physiologistes s'accordent à lui attribuer

Jouir de la vie, ou, ce qui exprime la même pensée à nos yeux, exercer nos organes et remplir les fonctions qui leur sont dévolues, c'est avancer à pas plus ou moins précipités vers le

terme de notre existence. Les élémens dont l'être animal est constitué, sont associés de manière que leur dissolution doit nécessairement avoir lieu par le seul exercice des organes dans la composition des quels ils entrent. Chacun connaît cet axiome universellement admis : *Qui vit vite, vit peu long-temps*, c'est-à dire, l'homme peut d'autant moins prétendre à la longétivé, que les fonctions s'exécutent chez lui avec plus de vitesse. De même que l'on voit se flétrir et périr promptement toute fleur dont on a hâté le développement par une chaleur intense, des matières alcalines ou d'autres moyens d'excitation végétale; de même, tout animal placé sous l'influence de diverses circonstances puissamment excitantes, ne peut espérer une vie que de la plus courte durée.

Appliquant ces données générales à la fonction qui fait le sujet spécial de nos études, nous sentirons facilement que nous serons d'autant moins en droit d'espérer une heureuse longévité et une longue aptitude à la propagation, que nous aurons soumis l'appareil sexuel à des exercices plus actifs et plus fatigans. Sans cesse l'on entend l'homme se plaindre amèrement des maux qui l'accablent, de la brièveté de sa vie, et surtout de cette débilité physique qui le rend prématurément inapte à ressentir encore ces délicieux plaisir qu'il savoura jadis avec tant d'ardeur. Mais n'accusons point la nature des maux qui nous accablent: ils sont notre œuvre, et il ne peut en exister pour le vrai sage. La mort

étant une conséquence naturelle et nécessaire de l'existence, il voit sans effroi arriver sa fin dernière. Cette louable modération avec laquelle il ne cesse d'user des jouissances de la vie, le met à l'abri de cette foule d'incommodités dont se plaint le commun des hommes, et lui réserve des fleurs pleines d'attraits jusque dans les dernières périodes de l'hiver de la vie.

Consacrant mes veilles à la recherche de toutes les vérités qui peuvent répandre la lueur de leur flambeau sur la grave question de la génération, et consulté journellementsur une foule de cas relatifs à cette importante fonction, ce sera avec des titres d'autorité irrécusables (que l'on me permette de me rendre cette justice), que je vais exposer à mes lecteurs les conséquences de l'usage abusif ou modéré des plaisirs qui ont pour but la conservation de l'espèce. C'est avec un sentiment de plaisir et d'admiration que je me rappelle de respectables octogénaires usant, sans aucune espèce d'incommodité de tous les genres d'alimens et de boissons, offrant un corps droit et vigoureux, une marche facile et assurée, un teint frais et vermeil, l'usage le plus aisé et le plus complet de toutes les facultés de l'intelligence, cette gaîté et cette sérénité de l'ame que donnent toujours la sagesse et le bien-être physique, enfin, la plus grande aptitude non seulement à la jouissance des plaisirs sexuels, mais encore à la reproduction. C'est au contraire, avec un sentiment de douleur et de compassion que je me représente une foule de jeunes gens, par-

venus à peine au printemps de leur existenee, offrant des membres débiles et chétifs, un estomac faible et maladif, des traits affaissés, présentant tous les caractères de la vieillesse la plus avancée, l'absence de toute énergie morale et physique, cette inégalité de l'ame et cette triste morosité, fruit nécessaire de la dégradation du physique, enfin, ne montrant plus qu'une honteuse impuissance auprès d'un sexe créé pour faire les délices de la vie entière du sage. Or, lecteurs, dans chacune de ces observations recueillies avec toute l'exactitude possible, toujours j'ai pu conclure que ce dernier et déplorable état ne reconnaissait d'autres source que l'intempérance, le déréglement de la vie, la dissolution des mœurs; tandis que ces heureuses vieillesses, aussi édifiantes que dignes d'envie, étaient la récompense de la sobriété, de la sagesse et surtout de la continence.

De toutes les passions tristes qui tendent à envelopper de leurs noirs nuages la félicité que la nature ne peut refuser à aucun des hommes, il n'en est point de plus constante et de plus générale que l'ennui. Le caractère naturel de l'immense majorité des hommes est d'éprouver un vide affreux dans l'isolement et l'absence des plaisirs, et surtout des plaisirs variés. Pour peu que nous veuillons porter nos regards sur les fruits immenses des arts et de l'industrie, etc., nous ne tardons pas à nous convaincre que tous ont pour but de procurer à l'homme cette variété de jouissances dont il est naturellement esclave.

Ces plaisirs variés sont pour lui ce qu'est le fluide nerveux à tous les organes de l'économie, lesquels perdent tout sentiment et toute action dès qu'ils viennent à se trouver privés de l'influence de cet agent animateur. Dès l'instant où ils lui échappent, l'horreur du néant semble s'offrir à ses regards, et les rêveries les plus tristes viennent accabler sa pensée. Une succession rapide de sensations physiques et morales variées; telle est donc, pour le commun des hommes, la condition indispensable de toute félicité sur cette terre.

C'est de cette nécessité où se trouve l'homme de rechercher sans cesse toutes les circonstances susceptibles de stimuler agréablement ses organes que résulte, pour le plus grand nombre, cet usage abusif et meurtrier de tous les moyens de jouissances que l'auteur de la nature voulut bien, dans sa bienveillante prévision, nous accorder pour la satisfaction de nos besoins. De là cette foule de mets différens dont l'art culinaire sait charger nos tables, ces boissons de tous genres propres à faire naître de douces illusions dans nos ames, et à nous delivrer momentanément de l'*importunité* de la raison; ce besoin que tant de personnes éprouvent d'aller chercher dans les représentations théâtrales des moyens de sensation et de stimulations autres que celles qui leur sont familières; cette inconstance et cette légèreté dans nos amours qui nous fait sans cesse soupirer après de nouveaux objets, comme plus piquans que ceux que nous abandonnons, et

capables de nous faire éprouver des plaisirs nouveaux, etc., etc.

Parmi les moyens de jouissance accordés à nos besoins, nul doute que les plus propres à nous stimuler d'une manière vive et délicieuse ne soient recherchés avec plus d'ardeur que les autres. Or, de tous les plaisirs physiques que peut éprouver l'homme, il n'en est point qui égalent en délices ceux qui résultent de l'union intime des sexes. Je n'essaierai point ici de peindre les délicieuses sensations dont l'amour sait enivrer deux amans passionnés; un tel travail est au-dessus de mes forces; les plus habiles auteurs y ont toujours échoué, et ceux-là seuls qui s'assirent au banquet de Vénus peuvent avoir une idée de cet excès de délices dont l'auteur de la nature plaça en nous les élémens pour nous conduire irrésistiblement à l'accomplissement de ses desseins éternels.

Si, de toutes nos jouissances, les sexuelles sont les plus attrayantes, il s'en suit nécessairement que c'est dans l'acte qui les produit que l'homme devra faire les plus grands excès. Une autre vérité non moins importante, c'est que de tous les écarts de régime, il n'en est point qui soit plus funeste à la santé que l'usage abusif de l'acte propagateur. De là, l'on conçoit toute l'importance de cette question dans un traité qui a pour objet la conservation d'une grande puissance génitale jusqu'à l'âge le plus avancé. Exposons donc les terribles résultats du libertinage, traçons en même temps les principaux préceptes

à observer pour ne ressentir que la douce influence des plaisirs de la génération; et pour se mettre à l'abri de l'attiral de maux et surtout de cette impuissance prématurée qu'ils sont susceptibles d'entraîner.

Coït ou acte sexuel. — Nul doute que le coït, cet acte si impérieusement commandé par la nature, ne soit une fonction tout aussi peu nuisible par elle-même que toutes les autres actions qui constituent la vie. L'on doit même reconnaître que les plaisirs sexuels sont indispensables à la santé et au bien-être des personnes vigoureuses et bien constituées. Chacun sait qu'une continence forcée peut, chez de tels sujets, irriter les organes reproducteurs, révolutionner tout l'organisme, porter le désordre dans les facultés de l'ame, troubler entièrement la raison, entraîner la tristesse, l'ennui et même le dégoût de la vie: tandis que, chez eux, le combat amoureux donne une salutaire impulsion à la vitalité, rend plus facile le jeu des organes, active les opérations de l'intelligence, inspire des sentimens de gaité, rend plus aimable, plus dispos, en un mot, répand sa bénigne influence sur toutes les fonctions de la vie. Mais autant ces plaisirs, pris avec modération, sont utiles à la santé, au bien-être et au bonheur des sexes heureusement organisés, autant ils peuvent devenir pernicieux aux personnes de l'un et de l'autre sexe qui ne jouissent que d'une santé chétive, ou qui, réunissant d'ailleurs une grande dose de force physique et morale, s'y livrent d'une manière excessive.

Il serait difficile de se représenter parfaitement les fâcheux effets du libertinage, sans acquérir préliminairement une idée plus ou moins complète du mode d'agir des liqueurs qui doivent concourir à la formation de nouveaux êtres. Leurs effets sur l'économie offrent une parfaite ressemblance chez l'un et chez l'autre sexe, mais nous devons noter que ces effets sont infiniment plus prononcés dans l'homme que dans la femme. Conséquemment c'est du sperme, ou de cette liqueur transmise par le membre viril pendant le coït, que nous allons spécialement nous occuper.

Tout lecteur qui raisonnera tant soit peu concevra facilement avec moi que la perte d'un liquide quelconque sera d'autant plus nuisible à la santé, qu'il remplira un rôle plus important dans les phénomènes de la vie. Ainsi, l'on sait que les hémorrhagies, ou pertes excessives de sang, ce principe de toute alimentation, compromettent gravement et très-promptement l'existence; que le manque d'action de l'agent nerveux entraîne subitement la paralysie, ou l'immobilité, l'insensibilité des parties privées de l'action des nerfs; que la rareté ou l'absence du fluide atmosphérique ne tarde pas à mettre la vie dans le danger le plus imminent, etc., etc. Telle est la condition de l'homme, qu'il ne peut naître, croître et soutenir son existence que sous l'influence de certains agens tant intrinsèques qu'extrinsèques, tels que le sang, le fluide nerveux, l'air, le feu, etc., etc. Nous croyons devoir placer la liqueur

spermatique au nombre des plus puissans stimulans organiques, après toutefois les fluides dont la présence permanente est indispensable au maintien de la vie.

L'on sait que la liqueur qui nous occupe se dépose dans les vésicules séminales à mesure qu'elle se trouve sécrétée par les organes testiculaires. Mais plusieurs de nos lecteurs ignorent sans doute encore que ce fluide, amassé en trop grande quantité dans ses réservoirs, finit par être pompé par les vaisseaux absorbans, et transmis dans le torrent circulatoire, d'où il est ensuite mis en contact avec tous les organes de l'économie, puisqu'il n'est pas une seule partie du corps qui ne reçoive du sang les principes de sa sensibilité, de sa contractilité, c'est-à-dire de la vie qui l'anime. La nature, il est vrai, sait quelquefois ressaisir ses droits chez les personnes continentes, et déterminer l'expulsion d'une certaine quantité de ce fluide par des pollutions involontaires; mais toujours est-il reconnu par tous les médecins physiologistes qu'elle n'en chasse qu'une faible partie et que la plus grande masse s'en trouve absorbée et portée dans le torrent de la circulation.

Eh bien! pour acquérir une juste idée des effets de la liqueur séminale sur la machine vivante, comparons l'homme qui en reflue avec le même homme venant de la répandre avec profusion. Tel offre tous les symptômes de la force physique ainsi que de la plus grande énergie morale. Son cœur bat avec force et vélocité; tous ses

mouvemens s'exécutent avec vigueur, prestesse et agilité; le feu brille dans ses yeux; ses traits sont pleins d'une mâle expression; son ame roule des pensées nombreuses et sublimes; de sa féconde imagination sortent les idées les plus belles, les plus merveilleuses, son étincelant génie enfante les productions les plus rares et pour ainsi dire divines; par son jugement exquis, il aperçoit les rapports des choses avec une justesse étonnante; son ame sensible et susceptible des plus vives passions et des affections les plus tendres et les plus actives : le dieu de la guerre l'enflamme du désir de combattre, les dangers sont nuls pour lui, une mort glorieuse est l'unique objet de ses vœux; mourir pour ses proches, verser glorieusement son sang pour la patrie, répandre avec profusion ses bienfaits sur l'humanité souffrante, sont pour lui les plaisirs les plus délectables; l'enjouement et l'aimable gaîté président à tous ses discours; il se distingue par les saillies les plus aimables, les plus spirituelles. Le beau sexe a pour lui des attraits indicibles : il se précipite avec fureur vers l'objet qu'il affectionne. Portons actuellement nos regards sur ce même homme qui vient de consumer ses forces et ses feux par des jouissances excessives : quelle étonnante mutation n'observons-nous pas en lui! Ses sens deviennent obtus, ses pensées moins nombreuses et bientôt nulles; son imagination s'émousse, son jugement et son raisonnement se pervertissent; la générosité, la valeur, le patriotisme, le courage, la gaîté, l'amabilité et les désirs voluptueux qui

l'animaient font place à la plus excessive apathie et à la plus froide indifférence. Si malgré la faiblesse où l'ont déjà réduit les pertes séminales, il cherche encore à irriter ses désirs, et pousse plus loin ses excès, son corps ne tarde pas à tomber dans un dépérissement total, et il n'offre bientôt plus que la triste image de la mort.

S'il nous manquait encore des preuves propres à démontrer les effets désastreux de la perte excessive de cette liqueur éminemment excitante, n'en trouverions-nous pas à chaque page de l'histoire de tous les peuples de la terre et de presque tous les hommes dont le rang ou les actions mémorables nous ont transmis le souvenir?

Le grand Salomon mérite, dans ses belles années, le glorieux surnom de *sage par excellence*, et donne aux Israélites une splendeur et une prépondérance qu'ils n'acquirent jamais sous aucun autre monarque; à quoi se réduisit cette gloire, lorsque, dans un âge plus avancé, il se vautra dans les plaisirs du libertinage?.... Sardanapale, après avoir donné des preuves non équivoques de bravoure et de sagesse, réunit à peine le courage nécessaire pour se brûler dans son palais avec la foule innombrable de prostituées dont il s'était entouré dans un âge plus avancé. Arbacès, qui le força à cette extrémité, n'avait pu douter un seul instant qu'un prince si efféminé ne succombât bientôt à son attaque. Gjemschid, dont le nom signifie *soleil*, et surnommé *le Salomon persan*, tant à cause de sa haute sagesse que pour sa magnificence, s'étant ensuite adonné,

comme ce dernier, à la crapule et à la débauche, devient l'objet du mépris de ses sujets, se voit attaquer par Dehoe, qui ne tarde point à le vaincre et à le faire scier en deux. Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, après s'être signalé par de brillantes conquêtes, avoir fait construire de nombreux canaux, équiper des flottes importantes, construire de superbes monumens, rendu le commerce égyptien des plus florissans, se livre aux plaisirs, à la mollesse, s'énerve, laisse ainsi échapper sa haute puissance, et meurt jeune encore avec tous les attributs de la triste vieillesse.

Ce conquérant, à la bravoure et aux armées victorieuses duquel aucun peuple de la terre ne put résister, tant qu'avec ses soldats, il sut mépriser la mollesse et observer les lois de la continence, cet Alexandre-le-Grand, dis-je, dont la puissance semblait le faire marcher l'égal des dieux, trouve un vainqueur dans l'appât du vin, les attraits de la belle Roxane, et meurt dans Babylone, au printemps de l'âge. Antoine, chéri des armées et du peuple de Rome, Antoine dont la bravoure et les hauts faits militaires mettaient entre ses mains les destinées du monde entier, s'énerve entre les bras de la belle et voluptueuse Cléopâtre, perd la bataille d'Actium, où il eût pu triompher d'Octave, et périt jeune encore, par suite d'une funeste passion qui avait maîtrisé tous ses sens.

Annibal pousse ses conquêtes jusques aux portes de Rome, qu'il saisit d'épouvante; sûr de vaincre, il laisse reposer son armée dans la déli-

cieuse et voluptueuse ville de Capoue ; l'heure de reprendre les armes sonne, mais une défaite prompte et complète ne tarde pas à apprendre à ce grand capitaine que ses courageux soldats ont déposé leur force et leur bravoure dans le sein des filles romaines, et il est forcé de déserter honteusement l'Italie, après avoir mis à deux doigts de sa perte la redoutable rivale de Carthage.

Les Mérovingiens, dont la mollesse et la paresse sont passées en proverbe, se voient chassés du trône de France par le sage Pépin-le-Bref, tige des Carlovingiens. Philippe Ier, sur le cadavre duquel le peuple français cria *haro*, ne fut-il pas un infâme débauché ? Charles VI, sous le règne duquel tant de calamités pesèrent sur notre pays, ne dut-il pas sa fatale démence à son amour effréné pour les femmes? La France est à deux doigts de sa perte sous le règne de Charles VII, et manque de tomber en la puissance des Anglais, qui le surnommèrent à juste titre le *roi de Bourges*, où ce monarque débauché s'enivrait de la plus honteuse volupté. Naples, par la séduction de son climat et le concours de toutes les voluptés, fut pour l'armée victorieuse de Charles VIII ce qu'avaient été pour celle d'Annibal les délices de Capoue, et ce prince, après les plus rapides conquêtes se vit forcé de revenir honteusement en France, qu'il dota de la *maladie syphilitique ;* récompense des sacrifices qu'il lui avait imposés pour cette folle et malheureuse expédition. Louis XII, qu'on aurait pu citer comme le modèle des rois, se voit ravi prématurément à l'amour

des Français par trop de complaisance pour sa jeune et belle épouse. Louis XV, aprés avoir mérité avec une acclamation universelle, le doux surnom de *bien-aimé*, s'être signalé par les plus hauts faits militaire, se livre à la plus crapuleuse, à la plus honteuse débauche, épuise le trésor de l'état, fait perdre à la France sa haute prépondérance parmi les puissances européennes, sème les germes de la terrible révolution de 1789, et meurt dans le mépris comme dans la haine de ses sujets.

C'est toujours avec certitude de succès, que la sagesse et la continence, en fait de rivalités d'armes ou de pouvoir, spéculent sur la débauche et la mollesse des ennemis qu'ils ont à combattre. C'est avec juste raison que les sages Athéniens interdisaient aux hommes prostitués la faculté de haranguer en public ; un homme sans pudeur pourrait-il prétendre à la considération publique ? Scipion, ce fier Romain, endurci à toutes les fatigues de l'art militaire, laisse Massinissa s'enivrer des charmes de la belle Sophonisbe, et lui prend son royaume pendant qu'il savoure les douceurs de son amour. L'ambitieuse Soëmes, mère d'Héliogabale, sous le règne duquel les dames romaines commencèrent à jouer un rôle politique funeste, sut bien qu'elle ne pouvait conserver l'empire qu'elle s'était acquis sur l'esprit de cet empereur romain qu'en l'abondonnant à la plus crapuleuse débauche. Catherine de Médicis, cette reine de France d'odieuse mémoire, qui sacrifia tout à la dévotion et à l'ambition qui la dévorait, sentit bien dans son horrible pré-

voyance, qu'elle ne pouvait tenir en main le timon des affaires, pendant la minorité de ses fils, qu'en leur fournissant elle-même tous les élémens de la crapule la plus honteuse et la plus dégradante. Outre qu'elle n'ignorait point que la débauche rendrait inhabiles à gouverner ces princes nés pour le malheur de la France, elle savait de plus, dit Mercier, que *les passions efféminées servent à développer la cruauté*, et elle environnait ses fils des orgies les plus scandaleuses ou figuraient, dans une nudité parfaite, des mignons ou des femmes prostituées, selon que la satiété d'un sexe, suite inévitable de l'extrême libertinage, les portait à chercher de nouveaux moyens des jouissance dans un autre. C'est ainsi que cette reine infâme préparait, de concert avec le pape, l'horrible journée de la Saint-Barthélemy. Le cardinal de Fleury, auquel on ne peut refuser beaucoup de belles qualités, mais qui ne pouvait se défendre de cette ambition si commune chez les hommes élevés en dignités, sut bien que, comme le cardinal de Richelieu, il ne pouvait conserver un empire absolu sur l'esprit de son royal élève, Louis XV, qu'en l'abandonnant à la débauche; aussi prit-il le soin de lui fournir de sa propre main, la comtesse de Mailli, par laquelle ce monarque entra dans la carrière de la crapule la plus honteuse et la plus révoltante pour une nation qui se respecte.

Ne remarque-t-on pas que les souverains sous le sceptre odieux desquels les nations eurent le plus à gémir furent presque tous des hommes

adonnés à la plus dégradante débauche ? Ne voyons-nous pas, au contraire, que le petit nombre des grands hommes nés pour le bonheur des peuples se rendirent édifians, et par leur sobriété, et par leur continence ? Au nombre des premiers figurent encore ces souverains dont le non épouvante toujours la terre : Tibère, Caligula, Néron, Domitien, Caracalla, Maxence, etc., ces empereurs romains, affamés du sang de leurs malheureux sujets, et dont plusieurs poussèrent l'impudeur jusqu'à épouser publiquement d'infâmes mignons ; François II et Charles IX, l'exécrable Philippe II, roi d'Espagne, aussi dévot que monstre sanguinaire et crapuleux, etc, etc. Combien autre, au contraire, est la mémoire des princes qui surent édifier leurs peuples sous les rapports dont il s'agit ici ! Titus, surnommé *les délices du genres humain*, Trajan, Marc-Aurèle Sévère, Gordien-le-Jeune, Gallien, Claude, Aurélien, Dioclétien, etc.

Sans doute, l'on pourrait citer des grands hommes qui, bien qu'ils se soient montrés très sensibles aux charmes du sexe, ont su contribuer puissamment à l'illustration de leur pays. Mais toujours pourra-t-on observer que ces mêmes personnages, en s'adonnant à l'amour, *ne furent jamais subjugués*. Les grands hommes recherchent plutôt auprès des femmes la satisfaction d'un besoin commandé par la nature et un sujet agréable de distraction dans leur travaux, que des plaisirs susceptibles de les énerver et d'éteindre l'activité de leur ame. Tels furent les Scipion, les

Auguste, les Charlemagne, les François Ier. les Henri IV, les Richelieu, les Louis XIV, les Voltaire, Piron lui-même, l'empereur des Français, etc.

Si nous passons des individus aux masses, nous aurions encore la même occasion de reconnaître les tristes effets de la mollesse et du libertinage sur les hommes. Ainsi 30,000 Macédoniens battent 600,000 Perses, jadis redoutables pour le monde entier, mais rendus mous et efféminés par leur femmes voluptueuses, qui les suivaient jusqu'aux combats. Rome, plongée dans les délices de la volupté, se voit ravir l'empire qu'elle s'était acquis sur le monde entier par ses vertus militaires. *Les empires*, dit l'aigle de l'éloquence, *ne sont jamais plus menacés de décadence que quand ils sont parvenus au plus haut degré de puissance, de gloire et de félicité.* Négligeant, en effet alors, les armes et l'industrie, les citoyens dirigent toutes leurs affections vers les femmes, s'énervent par les plaisirs, et tombent à la merci des peuples voisins plus continens, et, conséquemment, plus courageux.

D'après la faiblesse excessive qu'entraînent nécessairement des éjaculations trop nombreuses, n'est-il pas évident que la liqueur spermatique amassée dans les vésicules séminales en assez grande quantité pour qu'elle y soit absorbée et portée dans toutes les parties du corps par la voie circulatoire, devient un puissant excitant intrinsèque ? Les caractères physiques et moraux des eunuques et des castrats, les changemens remar-

quables qui s'opèrent quelquefois dans les mœurs d'une nation tout entière, par suite d'excès en amour, laissent-ils le moindre doute sur la puissance stimulante de la liqueur prolifique absorbée? C'est ainsi, dit M. docteur Virey, que le « sperme absorbé imprime une activité extraor-« dinaire à toutes les fonctions, tend tous les « systèmes, principalement le nerveux; de là « viennent la chaleur de sentiment, le courage, « la force, l'impétuosité que la puberté dévelop-« pe, de là cette disposition à l'enthousiasme, « cette fermentation qu'on remarque dans les « jeunes têtes. Mais ces heureuses qualités dis-« paraissent par la profusion abusive du sperme « et la castration. *L'épuisement est une sorte de « castration, puisqu'il rend inhabile* aux volup-« tés des organes flétris par l'excès des jouis-« sances. »

Il est encore deux autres raisons qui peuvent nous rendre compte de l'énervation qui devient le résultat nécessaires des excès dans les plaisirs de l'amour : la concentration de l'esprit sur un seul objet, laquelle rend insensible à toute autre pensée; et l'exercice unique d'un seul ordre d'organes, lequel ne peut avoir lieu qu'au détriment du reste de l'économie, dont il absorbe toute la vitalité, ainsi que nous l'avons amplement démontré en traitant du *satyriasis* dans notre *Véritable Médecine sans médecin.*

Ainsi, autant la satisfaction modérée des plaisirs sexuels est utile à la santé et au bonheur des sexes heureusement constitués, autant les excès en

sont pernicieux, surtout pour les sujets d'une constitution faible ou maladive. Nous nous sommes déjà assez étendus sur les fâcheux effets des profusions séminales excessives, tant sur le physique que sur le moral, pour que nous puissions nous dispenser d'en faire ici dans tout son entier, le lugubre tableau, et nous allons de suite tracer les préceptes les plus importans à observer, tant pour ne ressentir que les bienfaits des plaisirs amoureux, que pour se mettre à l'abri de l'épouvantable attirail des maux qu'ils peuvent entraîner à leur suite. 1° Ne se livrer au coït que quand la nature en fait un besoin impérieux, et que le corps a acquis à peu près tout le degré de force dont il est susceptible; 2° observer la continence pendant un certain temps, dès que l'on s'aperçoit que les émissions spermatiques tendent à affaiblir l'économie, surtout dans la vieillesse, rien n'étant plus capable d'avancer alors le terme de l'existence; 3° ne s'y livrer qu'avec la plus grande circonspection, quand on s'adonne aux travaux du cabinet ou à des exercices pénibles du corps, et que l'on ne peut se procurer des alimens suffisamment restaurans; 4° s'en abstenir complétement pendant l'écoulement des règles et des lochies, pendant l'honorable fonction de l'allaitement, dans le temps de la grossesse, dans toute maladie tant soit peu grave, et surtout quand les organes sexuels sont le siége de quelque inflammation, soit simple, soit syphilitique (l'on sait que, pour un grand nombre de personnes, l'habitude des plaisirs sexuels devient un

obstacle presque invincible à la guérison des affections syphilitiques dont elles peuvent être atteintes); 5° enfin, on doit éviter de s'y livrer en cas de plénitude de l'estomac, dans l'état d'ivresse, en cas de faim, et dans toutes circonstances où le corps offre une faiblesse plus ou moins grande.

APHRODISIAQUE,

OU MOYENS PROPRES A EXCITER AUX PLAISIRS SEXUELS.

L'on entend, en matière médicale, par aphrodisiaques (mot grec qui signifie *déesse de la volupté*) tout agent hygiénique ou pharmaceutique susceptible d'opérer dans les organes génitaux un degré de force ou d'excitation insolite, propre à donner aux sexes le désir et la faculté de répéter un plus grand nombre de fois que d'habitude l'acte qui a pour but la propagation de l'espèce. Il n'est que trop commun, comme nous l'avons dit précédemment, de voir des hommes parvenus à peine au printemps de leur existence, devenir tout-à-fait inaptes aux plaisirs sexuels, et conséquemment, impropres à la propagation de l'espèce. Chez eux, le membre viril n'est plus susceptible d'érections, ou il n'en éprouve que de très-faibles et de la plus courte durée. La semence s'échappe quelquefois goutte à goutte par le canal de l'urètre sous l'influence de la

moindre excitation. D'autres fois, l'éjaculation a lieu dès l'introduction du pénis, et prive ainsi les deux sexes des sensations, unique objet des désirs de la plupart des êtres qui travaillent à la reproduction. Dans ce cas, la liqueur spermatique est claire, nullement consistante, et presque toujours impropre à la fécondation.

Ce fâcheux état, qui est désigné par la plupart des médecins sous le nom d'*anaphrodisie*, peut se manifester sous l'influence d'un grand nombre de causes, telles que jeûnes prolongés; usage continuel de mauvais alimens et nullement nourrissans; veilles trop long-temps prolongées; travaux pénibles du corps; étude ardente des sciences abstraites; vie contemplative; chagrins profonds; affections chroniques du cerveau, de la moelle vertébrale, des viscères pectoraux, abdominaux, etc., abstinence très-long-temps prolongée des plaisirs de l'amour; attouchemens fréquens des parties sexuelles, surtout avant l'époque de la puberté; onanisme et excès dans les plaisirs sexuels, principalement avant que le corps ait acquis les forces nécessaires pour pouvoir soutenir impunément les pertes séminales; hémorrhagies excessives; saignées trop copieuses et trop abondantes, etc.

L'on voit que les cas qui peuvent réclamer l'emploi des médicamens aphrodisiaques sont fort nombreux, et que l'anaphrodisie (*absence d'amour, de plaisir*, manque de vigueur génitale) exige un traitement absolument différent selon les causes qui ont pu la déterminer. L'on doit

toujours, pour ce cas grave, consulter un médecin prudent et exercé dans le traitement de ces sortes d'affections. Dans une foule de circonstances, il m'est arrivé de donner aux organes sexuels toute l'énergie qu'ils avaient perdue, soit par des écarts de régime, soit par des maladies débilitantes, soit enfin par la présence du virus vénérien dans l'économie; d'une part en combattant et détruisant la cause déterminante ou occasionelle; de l'autre, en faisant faire emploi de la *liqueur toni-pectoro-génitale*, qui est le plus puissant et le plus salutaire aphrodisiaque dont l'homme puisse faire usage, jouissant de la triple propriété de fortifier l'estomac, tout le reste de l'économie et surtout l'appareil sexuel. Cette liqueur, administrée à contre temps, pouvant déterminer un excès d'exaltation dangereuse pour les mœurs, soit qu'on se l'administre à soi même, soit qu'on la fasse prendre à d'autres personnes pour des desseins secrets, nous n'avons osé prendre sur notre responsabilité d'en donner ici la formule, dans la pensée qu'il pourrait se rencontrer des personnes capables d'en faire les abus les plus condamnables. Ce n'est que dans des cas imminens de débilité excessive et de maladie réelle que j'en donne la formule, et ce, d'après une consultation personnelle, bien assuré alors de rendre un service réel, sans exposer personne aux inconvéniens d'une puissance de stimulation génitale si active et si énergique. D'ailleurs, je craindrais de m'attirer les reproches de mes confrères, des honnêtes gens et de

ma conscience, en publiant la formule d'un agent dont tant de personnes pourraient faire un usage immoral à l'égard du sexe dont la pudeur et la sévérité de principes forment souvent le désespoir des hommes qui cherchent à le faire tomber dans leurs pièges.

J'avoue même que j'aurais voulu pouvoir me dispenser de traiter la question si épineuse des *aphrodisiaques*. Il en est de ces médicamens, comme des *emménagogues*, ou moyens propres à ramener les règles, lesquels peuvent devenir des armes infiniment dangereuses entre les mains de l'inexpérience, de la jeunesse ou de l'immoralité. La prudence nous fait souvent un devoir de cacher les découvertes les plus excellentes par elles-mêmes. Mais, comme j'ai toujours pensé qu'il était du devoir de tout homme de l'art, honnête, de ne jamais manquer de faire servir le fruit de ses travaux au bien-être de ses semblables, ce sera toujours avec un véritable plaisirs que je m'empresserai d'en fournir la formule en latin et avec les signes employés seulement en pharmaceutique, pour être ensuite préparée chez le premier pharmacien habile venu, à quiconque viendra me consulter, en personne ou par lettre, sur les moyens de remédier efficacement à un véritable état d'*anaphrodisie* (*faiblesse* ou *impuissance en amour.*)

Cependant, pour rendre notre ouvrage aussi complet que possible, et procurer aux personnes très-éloignées de la capitale, et forcées de recourir sans aucun retard aux moyens de stimu-

lation et de corroboration du système génital, nous allons exposer un certain nombre de formules d'agens de ce genre, dont on ne pourra manquer de ressentir les effets les plus bienfaisans dans tous les cas de débilité génitale, reconnaissant pour cause les circonstances affaiblissantes. Encore, pour nous mettre à l'abri de tout reproche, ne ferons-nous connaître que celles qui figurent dans le *Codex et* dans les ouvrages d'auteurs placés entre les mains de quiconque s'adonne à l'étude des sciences pharmaceutiques.

DIABLOTINS STIMULANS.

Gingembre.	1 gros.
Safran d'Orient.	4 gros.
Muse.	2 gros.
Ambre gris.	8 grains.
Girofle.	2 gros.
Mastic en larmes.	6 gros.

Réduisez le tout en poudre fine, et mêlez-le parfaitement à deux livres de sucre blanc pulvérisé, pour en faire une pâte que vous diviserez en pastilles de 15 grains.

Dose. On prendra 8, 10, 12 ou 15 pastilles, et plus par jour, selon l'effet qu'on en ressentira.

PASTILLES DE GINSENG.

Vanille en poudre.	1 once.
Ginseng pulvérisé.	5 gros.
Huile volatile de cannelle.	50 gouttes.
Essence d'ambre gris. . .	10 gouttes.
Sucre blanc en poudre fine	10 onces.

Mucilage de gomme adragant, quantité suffisante pour en obtenir une pâte que vous diviserez en pastilles de 24 grains.

Dose : 5, 6, 8, 10, 12 pastilles par jour, et même plus, selon l'effet qu'on en ressentira.

FOMENTATION STIMULANTE.

Sommités fleuries	de romarin.	1/2	once.
—	de sauge.	1/2	once.
—	d'hyssope	1	once.
—	de lavande.	1	onces.
—	d'origan.	2	onces.
Vin rouge.		2	livres.

Faites macérer les plantes dans le vin pendant cinq à six jours; passez avec expression. On en fait des fomentations pour les parties sexuelles, à l'effet d'en dissiper l'atonie.

FIN.

L'ART D'ÊTRE MÈRE,

SANS LE CONCOURS DES HOMMES.

(LUCINA SINE CONCUBITU.)

C'est le titre d'un très-singulier ouvrage d'Abraham Johnson, qui est devenu extrêmement rare. Comme le système en est curieux, que l'auteur s'y est proposé un but moral, qu'il peut mettre la réputation des dames à l'abri de la calomnie, pacifier les ménages, rassurer les maris ombrageux, couvrir la terre d'une génération solide, et détruire enfin cette maladie cruelle à laquelle succombèrent Léon X, François Ier, et tant de milliers de mortels; nous pensons qu'on ne nous saura pas mauvais gré de donner en quelques pages l'analyse de ce volume intéressant.

Celui qui traduisit cet ouvrages en français avoue qu'il ne le fit que par reconnaissance, et qu'il dut à la *Lucina* de Johnson le bonheur de ne pas mourir de jalousie, lorsqu'il en avait tous les motifs. Il était éloigné depuis quinze mois de Bordeaux, sa patrie, quand il apprit que sa femme venait d'accoucher d'un fils qui promettait de bien vivre. Cette nouvelle fut pour lui un coup de poignard; et il se disposait à retourner en France au plus vite, pour tirer vengeance de l'affront qu'il croyait avoir reçu, lorsque la Lucina de Johnson lui tomba

dans les mains. Il lut avidement cet écrit estimable, et retrouva le bonheur en apprenant, à n'en pouvoir douter, que les dames peuvent être mères en l'absence de leurs maris, sans blesser la chasteté, et les jeunes filles sans cesser d'être vierges (1).

La découverte du docteur anglais lui avait rendu un si grand service, elle pouvait être si utile aux personnes du beau sexe, qu'il en publia une traduction, tout en élevant avec soin son nouveau-né. Voici l'analyse de ce système, auquel, tout en supprimant les lenteurs, on laisse sa forme originale.

LUCINE AFFRANCHIE DES LOIS DU CONCOURS,

OU LETTRE A MESSIEURS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES, DANS LAQUELLE ON DÉMONTRE QUE LA FEMME EST BIEN SUPÉRIEURE A L'HOMME, ET PEUT SE PASSER DE LUI POUR LA REPRODUCTION DE NOTRE ESPÈCE.

Messieurs, les encouragemens que vous ne cessez de prodiguer aux savans qui marchent sur vos traces m'enhardissent à vous offrir une

(1) Le traducteur ajoute, dans sa préface, que sa femme lui avoua seulement qu'un armateur nantais lui ayant donné, ainsi qu'à plusieurs dames, une fête sur son bord, le bâtiment s'était un peu écarté en mer pour prendre le frais, qu'elle s'était sentie un peu indisposée, et qu'on l'avait fait passer avec sa sœur dans la chambre du capitaine pour s'y reposer; qu'à son réveil elle avait rejoint la compagnie, plus fraîche et mieux portante; qu'elle n'avait pas été *seule* un instant, et que cependant, ce jour-là même était l'époque décidée

découverte extraordinaire, et tellement nouvelle, que personne assurément n'osera me la contester Elle joint d'ailleurs à son mérite intrinsèque l'avantage d'intéresser toutes les sociétés du monde; et sans doute elle emportera la palme sur toutes les connaissances dont la philosophie nous a enrichis jusqu'à ce jour.

Après quinze ans de soins et de travaux, j'ai eu le bonheur de découvrir, et je vous le prouverai par les raisonnemens les plus incontestables, que les femmes sont d'autant plus supérieures à nous, que nous leur sommes totalement inutiles pour notre reproduction; en sorte qu'elles peuvent concevoir et accoucher sans avoir aucune sorte de commerce avec les hommes. Je vais vous développer cette matière admirable.

Mon destin m'attacha à la médecine. Pour y faire fortune plus vite, je me consacrai aux dames; je cherchai surtout à me faire un nom dans les accouchemens; et, quoiqu'il ne convienne à personne de vanter son propre mérite, je puis me flatter d'avoir procuré autant de naissances que j'ai aidé de vieillards à se débarrasser du fardeau de la vie. Je devins même si habile, que j'eus bientôt la pratique de toutes les dames du comté de Middlesex.

d'une grossesse à laquelle elle n'entendait rien. — Le mari comprit bien par-là que sa femme avait respiré les animalcules que porte le zéphyr, comme Johnson l'explique; et il se tranquillisa.

Un jour que je fumais ma pipe devant ma porte, un gentilhomme du voisinage m'envoya chercher pour sa fille, très-dangereusement malade, me disait-on, et dans un besoin pressant de mes secours. Quoique je n'eusse rien à faire pour le moment, j'alléguai une foule de prétextes, et je ne partis qu'après m'être bien fait prier, comme font les médecins qui veulent qu'on les croie accablés de malades. Arrivé près de la demoiselle, quelle fut ma surprise d'y trouver tous les symptômes, ou plutôt les preuves constantes d'une grossesse qui touchait à son terme !....

Néanmoins, comme les jeunes filles de qualité sont fort délicates, je ne lui parlai point de cela. Mais ayant fait passer le père dans une pièce voisine, je lui découvris que sa fille était sur le point d'accoucher. Peu s'en fallut à ces mots que le vieux baronnet ne me dévisageât. Cependant, s'étant un peu remis, il tourna toute sa fureur contre sa fille et sa femme, les accabla d'injures, et leur fit des menaces terribles. La jeune fille, encore ingénue et vraiment innocente, montra plus d'étonnement que d'effroi aux premières clameurs de son père. Mais quand il en vint aux menaces, elle s'évanouit; et j'avoue que malgré cette férocité de nous autres bouchers ou médecins, qui vivons dans le sang, et qui sommes endurcis à voir souffrir, je me sentis tout attendri de cette scène intéressante.

La mère de la demoiselle fit bientôt diver-

sion à cette pitié, si extraordinaire de la part d'un médecin; elle me traita de monstre, de calomniateur; elle m'accabla de tant d'outrages, que je sortis tout plein d'indignation. Mais les fureurs de cette famille se calmèrent bientôt, car le lendemain on eut besoin de moi pour l'accouchement de la jeune fille, qui mit au monde un malin petit garçon, au grand détriment de son honneur et à l'avantage du mien.

Ce qui me causa une surprise inexprimable, c'est que, malgré qu'elle fût mère, la nouvelle accouchée protestait toujours de son innocence, et prenait le ciel à témoin qu'elle n'avait jamais souffert les approches d'aucun homme. Toutes les fois que je la revis, elle me répéta la même chose, en versant des torrens de larmes, et en priant le ciel de l'accabler de ses foudres si elles avait perdu sa virginité. Elle était si persuasive, que, malgré l'évidence, je commençais à croire, sans y rien comprendre, qu'elle ne me trompait point, et qu'il y avait là dedans quelque chose qui passait mon intelligence. Mes doutes se dissipèrent davantage au bout de quelques années, en lisant un passage de *la Religion démontrée* du grand et sublime Woolaston. Ce passage est si intéressant, messieurs, que vous me permettrez de le rapporter ici. Ce grand philosophe, après avoir discuté profondément, dans la cinquième section de son incomparable ouvrage, cette importante question qu'il applique à la nature

humaine : *Si l'œuf a été créé avant la poule, ou la poule avant l'œuf* (1), ce grand philosophe, dis-je, fait ce raisonnement :

« Il est prouvé qu'il y a de petits animalcu-
« les de toute espèce, formés dès le commen-
« cement du monde par le Tout-Puissant, pour
« être la semence de toutes les générations fu-
« tures. Si cette semence, ou ces animalcules
« passent, comme il n'en faut pas douter, avec
« les alimens ou avec l'air qu'on respire, dans
« le corps des mâles, et se transmettent en-
« suite par des couloirs propres à cette fonc-
« tion, dans le sein des femelles, où ils pren-
« nent leur croissance, pourquoi ces animal-
« cules ne seraient-ils pas reçus directement
« par la femme? pourquoi l'enfant que cette
« semence produit ne se formerait-il pas dans
« le sein de la mère, sans avoir passé par le
« corps de l'homme? en un mot, pourquoi
« une femme ne pourrait-elle pas devenir en-
« ceinte sans le concours d'un mari ?... »

La lecture de ce passage me fit faire les plus sérieuses réflexions. Si c'est là le mystère de la génération, me dis-je (et l'expérience m'a

(1) Censorinus dit que plusieurs anciens philosophes prouvaient l'éternité du monde, par ce trait de logique : « Il n'est pas possible de découvrir qui du poulet ou « de l'œuf a été créé le premier ; puisqu'un œuf ne « peut pas être produit sans poule, ni un poulet sans « œuf. » On peut voir aussi, sur cette question intéressante, Macrobe, en ses Saturnales, livre VII, chap. XIV.

depuis convaincu qu'il en était ainsi), il est naturel qu'une fille ou une veuve devienne enceinte sans mériter le plus petit blâme. Une seule chose m'embarrassait encore; j'ignorais dans quelle partie de l'air flottaient ces animalcules, et comment je pourrais les découvrir.

La lecture fort heureusement vint une seconde fois à mon secours. Je profitai avidement de ce passage admirable des Géorgiques, où Virgile assure, avec les grâces ordinaires de sa poésie, que « les jumens, dès que le prin-« temps arrive, s'enflamment des feux de l'a-« mour, montent sur les plus hauts rochers, « s'y arrêtent, se tournent vers le soleil cou-« chant, respirent l'air que le vent leur ap-« porte; et par un prodige étonnant, le souf-« fle seul du zéphyr suffit pour les rendre mères, « sans qu'elles se soient accouplées. Elles cou-« rent ensuite, ajoute le poète, à travers les « vallons et les montagnes, ne se tournant « jamais vers l'orient, mais toujours vers le « nord ou vers le midi (1). »

Or, personnes ne doute que Virgile ne soit aussi grand physicien qu'il est excellent poète; et comme tous les naturalistes conviennent qu'il y a une parfaite conformité dans les procédés de la nature, j'en conclus que le zéphyr pouvait également engrosser nos dames, par le moyen des animalcules dont il est chargé pour toutes les races.

(1) Géorgiques, liv. III, vers 273 et suiv.

Mais, bien différent de ces hommes qui ne doutent de rien, et qui publient toutes leurs rêveries sans pouvoir en donner de preuves solides, je voulus, avant de faire connaître ma découverte, m'appuyer sur l'expérience, d'après les principes que je me suis toujours faits de ne point accréditer l'erreur, quelque profit que j'en puisse retirer.

Après bien des essais, je vins à bout de fabriquer une machine *cylindrico-catoptrico-rotundo-concavo-convexe,* dont je donnerai incessamment la figure au public, avec tous ses développemens, pour la satisfaction des curieux. Elle est même déjà dessinée par *Heymann,* et je la fais graver par *Vertue.*

Je plaçai cette espèce de trappe vers l'occident; et lorsque je fus en possession d'une quantité suffisante de ces animalcules, de ces germes originaux d'existence, je les fixai devant moi, non sans bien des peines, pour en démêler les espèces, à l'aide d'un microscope excellent. Je triai ceux qui me parurent destinés à notre propre reproduction; je les plaçai avec le plus grand soin sous un bocal de fin verre; et je distinguai avec mon microscope que ces animalcules étaient de petits êtres humains, de l'un et de l'autre sexe, exacts dans tous leurs membres, dans toutes leurs proportions.

Que de réflexions ce spectacle me fit faire! ce petit atome que je vois à peine, me disais-je, pourra quelque jour devenir un Alexandre

cet autre un Démosthène, celui-ci un grand seigneur, celui-là un danseur de corde. J'ai peut être ici, ajoutais-je, des héros, des législateurs, des monarques, pour qui le monde ne sera pas assez grand !....

Enfin, messieurs, pour ne pas abuser plus long-temps de votre patience, ce premier succès m'ayant comme vous pouvez croire, donné bon courage, je voulus achever mon expérience, et m'assurer que mes animalcules achèveraient de croître dans le sein d'une femme sans le concours d'aucun homme. Mais pour faire cette épreuve avec certitude, vous jugez, messieurs, que j'éprouvai de grands embarras. Le sexe est si fragile, que je ne pouvais ni ne devais me fixer à de simples promesses, ni mettre une femme dans ma confidence.

Si je choisis une femme mariée, me disais-je, que d'inconvéniens de toutes parts! Si je prends une fille dans sa première jeunesse, serais-je plus sûr de sa virginité ?.... Quelquefois il me venait dans l'esprit d'épouser une femme, que je tiendrais bien enfermée jusqu'au moment de ses couches. Mais m'objectais-je ensuite, elle se désespérera, quand elle verra que je ne l'ai épousée que pour faire librement quelque expérience sur elle.... Je rebutai donc un projet trop hasardeux, et je me décidai à tout tenter sur une simple servante.

La grande difficulté était d'en trouver une qui eût encore de l'innocence ; et j'eus bien de

la peine à faire mon choix. Enfin, ayant pris ce qui me sembla le moins mauvais, j'enfermai cette fille dans ma maison pendant une année; et bien certain que, pendant ce laps de temps, elle n'avait pas même aperçu d'autre homme que moi, je me déterminai à commencer sur elle mon expérience.

Dans cette vue, je lui persuadai qu'elle était malade; ce qui me fut d'autant plus facile, que l'isolement où je l'avais réduite lui avait donné une sorte de mélancolie. Alors, mêlant quelques animalcules dans une composition chimique, je la fis prendre à cette fille comme une médecine.

En six mois, ma potion avait fais un effet très-visible. Qu'on s'imagine, s'il se peut, la joie que je ressentis lorsque je reconnus pour la première fois les symptômes réels d'une grossesse décidée. Ma satisfaction alla encore en croissant. Un matin que, seul dans mon cabinet, je réfléchissais sur mes heureux travaux, cette fille vint me trouver, les larmes aux yeux, et me pria instamment de lui dire s'il était possible d'enfanter au bout de trois ans?...

Je compris sur-le-champ le but de cette demande. Cependant, affectant un air d'ignorance, et prenant la gravité de ma profession, je lui enjoignis de s'expliquer plus clairement. Alors elle me bégaya, d'une voix entrecoupée de sanglots, « qu'elle était étonnée de certains « symptômes... ; que le ciel était témoin de sa

« sagesse ; qu'elle ne savait ce qui se passait « chez elle, mais qu'elle avait tout lieu de se « croire vraiment enceinte....; que cependant « elle pouvait jurer, sur ce qu'il y avait de « plus sacré, qu'elle n'avait pas été.... été « touchée par aucun homme depuis trois ans.»

— « Ainsi donc, lui dis-je, vous vous êtes « rendue coupable d'incontinence, il y a en- « viron trois ans? »

— « Hélas! oui, monsieur, me répondit- « elle. Je le nierais inutilement à un homme « de votre savoir et de votre pénétration.... « J'aime mieux vous tout découvrir.... Vous « saurez donc, monsieur,... qu'il y a effective- « ment environ trois ans que.... A la vérité, « je n'ai pas été toujours aussi simple que j'au- « rais dû l'être.... Hélas! si j'avais été tout-à- « fait aussi sage que je le suis depuis ce « temps !... Mais, monsieur.... mon dernier « maître, monsieur, qui était.... un ministre « du saint Évangile... Que le bon Dieu lui « pardonne.... ainsi qu'à moi.... Je suis bien « sûre de m'en être repentie cent fois.... et je « pense qu'il a fait de même.... » .

Voilà tout ce que je pus tirer de cette fille ; et je me flatte, messieurs, que vous me pardonnerez de m'être arrêté sur des particularités qui paraîtraient peu intéressantes à des yeux moins clairvoyans que les vôtres. Il m'importe en effet de faire voir avec quelle précaution et quel scrupule j'ai suivi tous mes procédés.

Je m'occupai donc de tranquilliser ma servante sur son état; et je lui donnai à croire que sa grossesse actuelle remontait au temps où elle avait été faible; elle me crut d'autant mieux, que je lui citai pertinemment une foule de retards semblables, dans le cours de la nature. Je lui prodiguai ensuite les attentions et les complaisances, tellement que je parvins à lui rendre sa première gaieté; et qu'au bout de neuf mois, à dater de mon essai sur elle, elle mit au monde un bel enfant, qui promit de bien vivre, et que j'ai élevé sous mes yeux comme mon propre fils, malgré les caquets et les calomnies du voisinage.

De tout ce que je viens de vous dire, messieurs, vous devez conclure ainsi que moi qu'une femme est dans le cas de concevoir et de faire des enfans, sans avoir commerce avec aucun homme. Le monde a donc été pendant plus de six mille ans dans la plus grande erreur, et probablement il y serait resté longtemps encore, si je n'étais né tout exprès pour dissiper les préjugés ridicules dans lesquels nous sommes élevés.

Quelques philosophes de l'antiquité avaient effleuré ce même sujet que je traite, mais sans s'y arrêter, et comme s'ils n'avaient fait que l'entrevoir. Aussi ai-je lieu de croire qu'on ne me disputera pas le mérite de la découverte. En effet, ne serait-il pas bien dur pour moi que des idées informes, semées au hasard dans de vieux auteurs, qu'assurément je n'avais pas

lus avant d'établir la théorie de mon système, fussent capables de me faire passer pour plagiaire !

Mais, afin d'épargner aux critiques la peine de chercher dans ces vieux auteurs (dont les mânes puissent reposer en paix) ce qui se rapporte à mon sujet, je vais produire moi-même ces rares passages. J'ai déjà cité Woolaston et Virgile. Galien, dans son célèbre Traité de la rougeole (1), dit que le genre humain fut infecté de cette maladie, par le moyen d'une femme née sans le concours d'un père.

Hippocrate nous apprend que sa mère n'avait eu aucun commerce charnel avec son père pendant les deux années qui précédèrent sa naissance; mais que se promenant un soir dans son jardin, elle se sentit tout à coup agitée d'une sensation extraordinaire, et qu'elle regardait ce moment comme celui de sa conception, sans pouvoir la comprendre.

Les mythologues disent qu'Hébé et Mars n'eurent point de pères ; que Junon conçut la première en mangeant un morceau du chou, et le second par le seul attouchement d'une fleur qu'elle reçut de Flore. Je me flatte qu'à l'avenir on dira que Junon avait avalé quelques-uns de nos petits animalcules.

(1) Ce passage de Galien ne se trouve pas dans son traité de la rougeole, mais dans son commentaire sur les dents du dragon, où il prouve qu'il n'est pas surprenant qu'une dent jetée en l'air puisse produire un homme. (*Note du traducteur* de *l'édition de* 1786.)

Diodore de Sicile rapporte (dans un très-ancien exemplaire de ses œuvres, qui m'a été communiqué par mon savant et laborieux ami le docteur Tompson) qu'une certaine sorcière d'Égypte se vantait de pouvoir devenir enceinte sans le secours d'aucun homme, et voulait, à cause de cet avantage, se faire passer pour la déesse Isis. Mais malheureusement on trouva un prêtre de Mercure couché avec cette sorcière, et elle fut forcée de quitter le pays.

Enfin, Tite-Live raconte qu'une femme ayant fait naufrage dans une île déserte, y accoucha de deux jumeaux, après avoir passé neuf ans sans apercevoir aucune trace d'homme.

Mon nom figurera donc avec celui de ces hommes illustres qui ont inventé tant d'arts utiles !..... Et d'abord je crois avois mérité la reconnaissance de tout le beau sexe, dont je mets la réputation à l'abri de la calomnie ! ... Un second et non moins grand avantage qui résultera bientôt de ma découverte, c'est l'entière abolition du mariage, dont les peuples les mieux policés se plaignent depuis si long-temps, comme d'un fardeau insupportable.

En effet, nous voyons tous les jours nos grands seigneurs et nos grandes dames se livrer aux plus affreuses débauches, se prostituer mutuellement, afficher la discorde et la haine conjugale, parce que les freins de l'hymen leur semblent trop rudes; et moi qui suis

l'un des plus sincères admirateurs des grands, qui regarde comme juste, légitime, admirable, tout ce qui sort de la bouche d'un noble, je ne suis pas fâché d'être l'auteur d'un système qui sympathise si naturellement avec leurs goûts..... Je dois dire aussi que les dames trouveront au moins autant de plaisir dans ma méthode que dans le commerce grossier des hommes.

Mais, plus que tout cela, mon système détruira cette maladie affreuse que la galanterie apporte, que les débauches multiplient, et contre laquelle ont échoué jusqu'ici toutes les ressources de la médecine. Aussi, dans quelques jours, je me propose de supplier très-humblement, et avec toute la soumission possible, les très-honorables conseillers privés de sa majesté de faire rendre un édit royal, par lequel sera défendu tout commerce charnel de l'un à l'autre sexe, pendant l'espace d'une année, à dater du premier mai prochain.

Et comme je ne doute nullement qu'on ne m'accorde le privilége exclusif d'exploiter ma découverte, j'ai déjà loué une maison vaste et commode, au Marché-au-Foin, où je me ferai un vrai plaisir de recevoir toute personne du sexe qui sera curieuse d'engendrer seule. Pour ménager celles de nos dames qui auraient encore une fausse honte, mes audiences se tiendront de huit heures du soir à deux heures du matin, et les personnes qui me feront l'honneur de se soumettre avec docilité à mes in-

structions seront bien sûres de sortir de chez moi bien enceintes.

Je suis, messieurs, avec tout le respect possible, etc.

ABRAHAM JOHNSON.

ARRÊT DU PARLEMENT DE GRENOBLE,

DONNÉ AU PROFIT D'UNE DAME QUI FIT UN ENFANT EN L'ABSENCE DE SON MARI, ET SANS AVOIR EU CONNAISSANCE D'AUCUN HOMME.

« Entre Adrien de Montléon, seigneur de la Forge, et Charles de Montléon, écuyer, seigneur de Bourglemont, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, appelans et demandeurs en requête du 26 octobre, tendant à ce qu'il fût dit que l'enfant duquel était alors enceinte Madeleine d'Auvermont, épouse de Jérôme de Montléon, seigneur d'Aiguemère, fût déclaré fils illégitime d'icelui seigneur son mari ; et qu'en ce faisant, lesdits appelans et demandeurs seraient déclarés seuls héritiers et habiles à succéder audit sieur d'Aiguemère, d'une part ;

« Et ladite Madeleine d'Auvermont, intimée et défenderesse à l'intervention de ladite requête, d'autre part ;

« Et encore Claude d'Auvermont, écuyer, seigneur de Marsaigne, tuteur d'Emmanuel, jeune enfant depuis né, etc.

» Vu les pièces de production et sentence dont est appel; vu les requêtes desdits de la Forge et Bourglemont, contenant, entre autres choses, qu'il y a plus de quatre ans que ledit seigneur d'Aiguemère n'a connu charnellement ladite dame Madeleine d'Auvermont son épouse, ayant icelui sieur son mari, en qualité de capitaine de chevau-légers, servi au régiment de Cressensault;

» Vu les défenses de ladite dame d'Auvermont, au bas desquelles est son affirmation faite en justice, par-devant Mélinot, greffier en cette cour, soutenant qu'encore que véritablement ledit sieur d'Aiguemère n'ait été de retour d'Allemagne et ne l'ait vue ni connue charnellement depuis quatre ans, néanmoins que la vérité est telle, que la dite dame d'Auvermont s'étant imaginé en songe la personne et l'attouchement dudit sieur d'Aiguemère son mari, elle reçut les mêmes sentimens de conception et de grossesse qu'elle eût pu recevoir en sa présence; affirmant, depuis l'absence de son mari, pendant les quatre ans, n'avoir eu aucune compagnie d'homme, et avoir pourtant conçu et enfanté ledit Emmanuel; ce qu'elle croit être advenu par la seule force de son imagination; et partant, demande réparation d'honneur avec dépens, dommages et intérêts;

» Vu encore l'information en laquelle ont déposé dame Élisabeth d'Ailbriche, épouse du sieur Louis de Pontrinal, sieur de Boulagne;

« Dame Louise de Nacard, épouse de Charles d'Albret, écuyer, sieur de Vinages;

« Marie de Salles, veuve de Louis-Grandsault, écuyer, seigneur de Vernouf,

« Et Germaine d'Orgeval, veuve de feu Louis d'Aumont, vivant conseiller du roi, et trésorier général de la chambre des comptes de cette ville;

« Par la déposition desquelles il résulte qu'au temps ordinaire de la conception, avant la naissance dudit Emmanuel, ladite dame d'Auvermont, épouse du sieur d'Aiguemère, leur déclara qu'elle avait eu lesdits sentimens et signes de grossesse, sans avoir eu compagnie d'homme, mais après l'effort d'une forte imagination de l'attouchement de son mari, qu'elle s'était formée en songe;

« Ladite déposition contenant en outre que tel accident peut arriver aux femmes; qu'en elles-mêmes telles choses leur sont advenues, et qu'elles ont conçu des enfans dont elles sont heureusement accouchées, lesquel provenaient de certaines conjonctions imaginaires avec leurs maris absens, et non de véritable copulation;

« Vu l'attestation de Guillemette Garnier, Louise d'Artault, Perette Chauffage et Marie Laimant, matrones et sages-femmes, contenant leurs avis et raisons sur le fait que dessus et dont est question;

« Lecture faite aussi du certificat en attestation de Denis Sardine, Pierre Méraupe,

Jacques Gaffié, Jérôme de Revisin et Leonor de Belleval, médecins en l'université de Montpellier;

» Informations faites à la requête du procureur général; — tout considéré :

» La cour, ayant égard aux affirmations desdites femmes et médecins dénommés, a débouté et déboute lesdits de la Forge et Bourglemont de leur requête ;

» Ordonne que ledit Emmanuel est et sera déclaré fils légitime et vrai héritier dudit seigneur d'Aiguemère ;

» Et ce faisant, ladite cour a condamné lesdits sieurs de la Forge et Bourglemont à tenir ladite d'Auvermont pour femme de bien et d'honneur, dont ils lui donneront acte, après la signification du présent arrêt; etc.

» Fait en parlement, le 13 février 1537. »

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Allaitement maternel (impérieusement commandé par la nature) 134
Amnios (eau et membrane). 69
Anaphrodisie, ou absence des désirs amoureux. Comment les ranimer. 221
Angle facial servant à déterminer le degré plus ou moins élevé d'intelligence chez les différens hommes. 126
Antisyphilitique, ou *antivénériens*. 155
Aphrodisiaques. 221
Arrière-faix, ou *délivre*. 66
Bassin de la femme. 36
Beauté de la femme. 160
Beauté de l'homme. 138
Canal de l'urètre de l'homme. 28
— de la femme. 37
Cerveau, ou siége de la pensée. 125
Charlatans. 156
Choix d'un époux. 138
Choix d'une épouse, etc. 160
Chorion. 69
Clitoris, ou siége spécial de la volupté. 42
Coït ou *acte sexuel*. 208
Cordon ombilical. 69
Corroborans des *parties génitales*. 223
Dégradation génitale. Moyens d'y remédier efficacement 220
Écarts de régime *en amour*. 209
Éducation morale des enfans. 132
Embonpoint chez la femme. 170
Enfant... Comment il se nourrit dans le sein de la mère. 69
Leur ressemblance avec les parens. 118
Enfans. L'art de leur donner de l'esprit. 108

— de la beauté. 137
— de la vigueur. 182
Érection. En quoi elle consiste. 28
Comment la fortifier. 220
Familles et *races humaines*. 111
Fleurs ou flueurs blanches. 69
— vénériennes. *Ibid.*
Fœtus (*Voyez* enfant).
Fosse naviculaire de la *verge*. 24
Fourchette *de la femme*. 57
Génération. (*Ce que c'est*). 1
Génitale (*Puissance*). L'art de la conserver jusqu'à l'âge le plus avancé. 197
Génitales (*Parties*) *de la femme*. 35
— — *de l'homme*. 14
Comment les fortifier. 223
Leurs maladies chez la femme. 84
— chez l'homme. 33
Gland, ou *tête du membre viril*. 30
Grandes lèvres de la femme. 43
Héréditaires. *Dispositions physiques et morales*. 130
Hygiène. Importance d'observer les sages préceptes de l'hygiène. 198
Hygiénique. Préceptes à observer dans l'usage des plaisirs amoureux. 199
Hymen (membrane). 44
Digression fort curieuse sur ce cachet de la sagesse des femmes. 48
Imagination. Son influence sur les parties génitales, la détermination des sexes. 171
Lèvres (*grandes*). 41
— (*petites*). 39
Libertinage. Ses effets pernicieux et moyens d'y remédier. 219
Ligamens *larges de la matrice*. 64
— *ronds*. *Ibid.*
Liqueur spermatique. 16
Maladies vénériennes. 151

— désordres qu'elles peuvent occasioner. 153
— difficulté de les reconnaître pour les personnes qui n'en firent point une étude particulière. 151
— apparences trompeuses de santé. 152
— leurs nombreuses formes et symptômes. 154
— leurs moyens de communication. *Ib.*
— elles sont très-communes. 150
— leur guérison radicale par de simples végétaux. 157
— effets pernicieux du mercure. 156
— charlatans qui l'administrent. *Ib.*
Mamelles. *Voyez* Seins.
Mariage. A quel âge l'on doit contracter cette union. 149
Masturbation. *Voyez* Onanisme.
Matrice ou *utérus*. 63
Col de la matrice. 67
Signes de sagesse puisés dans la disposition de cette partie. 67
Méat urinaire de la femme. 43
Membres génital ou viril. *Voyez* Verge
Menstrues. *Voyez* Règles.
Mont-de-Vénus. 38
Morceau frangé de la femme. 71
Nymphes, ou *petites lèvres*. 39
Œufs de la femme. 73 et 91
Ombilical (*Cordon*). 69
Onanisme. 222
Organisation. Son influence sur le caractère et les mœurs de l'homme. 111
Ovaires, ou *testicules féminins*. 72
Système des ovaristes et autres pour expliquer le mystère de la génération. 91
Parties génitales. 11
— de l'homme. 14
— de la femme. 35
— leurs maladies. 131
— moyens de les fortifier. 223

Passions. 185
Pénis. *Voyez* Verge.
Périnée. 41
Petites lèvres. *Voyez* Nymphes.
Physique (*Influence du*) sur le moral. 112
Placenta. 69
Plaisirs amoureux. 202
Poils génitaux de la femme, 39
Prépuce. 30
Races et familles humaines. Leurs caractères distinctifs. 115
Ressemblance des enfans avec leur parens. 118
Règles ou *menstrues* des femmes. 68
Sceau de la virginité chez la femme. 44
Seins ou mamelles. 74 et 166
— en quoi ils consistent. 75
— leur usage naturel. *Ibid.*
— époque de leur beauté. 76
— leur sympathie avec les parties génitales. 78
— sensations suaves qu'ils font ressentir. *Ib.*
— leur véritable appréciation. *Ib.*
— au nombre de plus de deux. 79
— délicatesse de leur peau. 80
— leur meilleur position pour la beauté. 81
— moyens d'en corriger les défauts. 82
— circonstances qui les altèrent. 83
Semence de l'homme. 16
— de la femme. 74
Sexes. Leur procréation à volonté. 87
Spermatique (*Liqueur*) *Voyez* semence.
Syphilis, ou maladie vénérienne. 151
Taille de la femme. 167
Tempéramens. 144
Testicules de l'homme. 15
— de la femme. *Voyez* Ovaires.
Trompes utérines. 70
Tonicpectora genitale (*Liqueur*). 223
Urètre (*Canal de l'*). 28

Urinaire (*Méat*). 43
Utérines (*Trompes*). 70
Utérus. *Voyez* Matrice.
Vagin. 57
— sa longueur. *Ibid*
— sa largeur 58
De quel poids sont ces deux circonstances pour décider si une femme a été sage ou non. 60
Vénus (*Mal de*). 151
Vénus (*Mont de*). 38
Verge. 21
Vérole. *Voyez* Maladie vénérienne. 151
Vertu. Son influence sur la santé. 158
Vigueur en amour. L'art de la conserver jusqu'à l'âge le plus avancé. 197
— Influence de la santé sur elle. 198
— Influence de la sagesse. 199
— Nécessité de consulter son tempérament. 200
— Plaisirs de l'amour. 202
— Épuisemens des hommes encore jeunes. 204
— des hommes âgés. *Ib.*
— Variété des jouissances. 206
— Effets fâcheux des pertes séminales 212
— Exemples frappans sur ce sujet. *Ib.*
— Préceptes de santé sur le coït. 208
— Aphrodisiaques. 221
Virginité. 48
Volupté (siége spécial de la). 42
Vulve, ou ensemble des parties génitales externes chez le beau sexe. 37
L'art d'être mère sans le concours des hommes. 227

FIN DE LA TABLE.